

RODENT

35FF

numéro 2 — novembre 1990

Pet Shop Boys

comportement

MORRISSEY

belle tenue

+ SKINNY
PUPPY
SLAYER

MONKEY
ISLAND

DR. MARIO
MEGA MAN 3

DANCES
WITH
WOLVES
ROCKY V
PREDATOR 2
HOME ALONE

EN CADEAU

la CASSETTE RODENT#2

avec le meilleur des meilleures
dernières sorties :
MORRISSEY, SLAYER, RIDE,
PET SHOP BOYS...

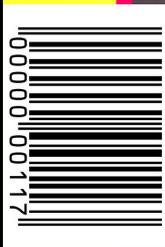
RODENT/CASSETTE#2/NOV.90

SIDE
A

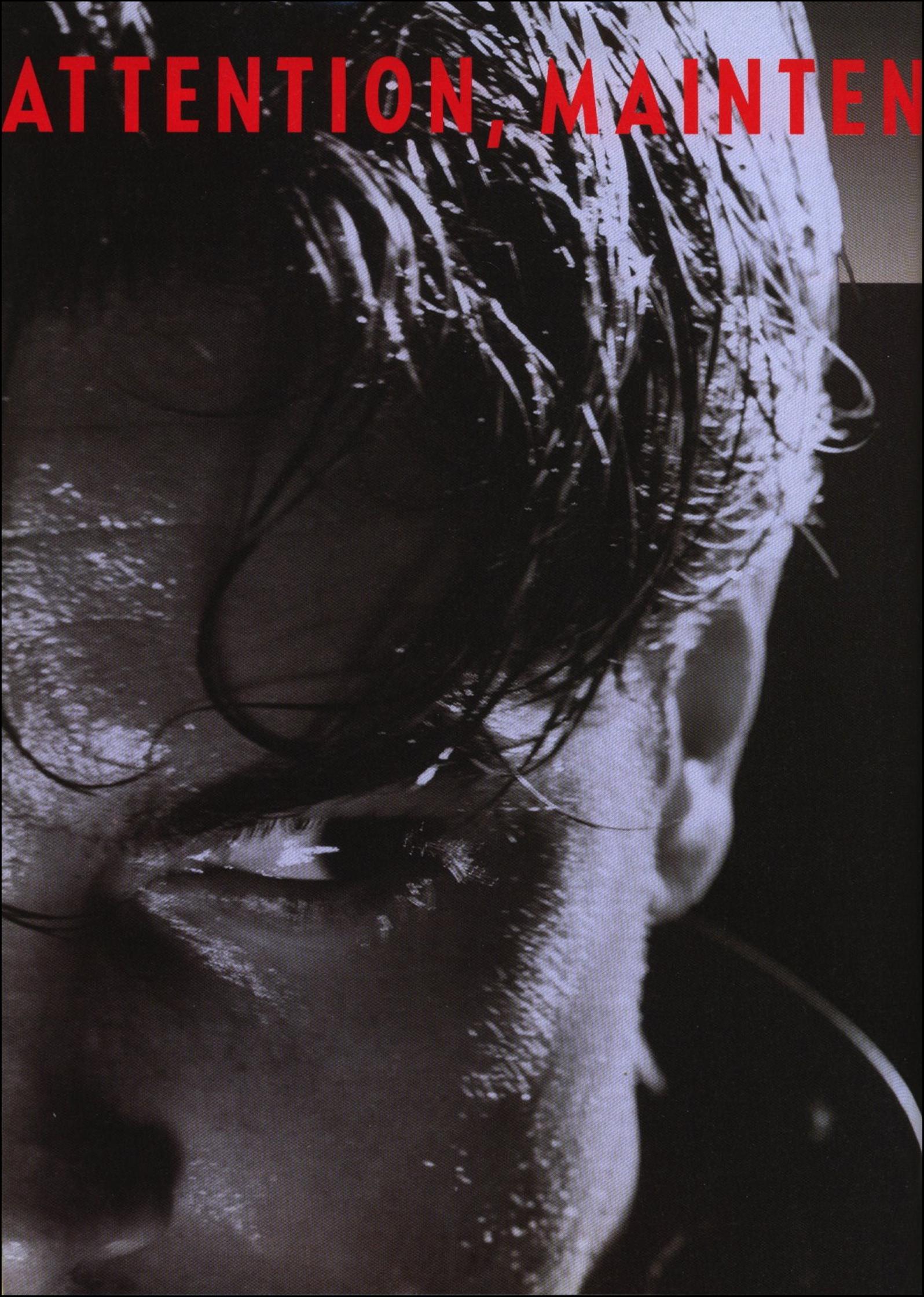
100 60 0



#2



ATTENTION, MAINTEN



ANT FINI DE JOUER.



MEGA DRIVE®

Graphismes extraordinaires, rapidité et fluidité des animations, son FM stéréo, 35 jeux à venir dont l'étonnant ALTERED BEAST, offert avec la console. Compatibilité avec tous les jeux du catalogue SEGA grâce au Master System Converter.



Conçue pour recevoir un lecteur CD-ROM, un clavier et une tablette graphique.

Console SEGA Mégadrive 16 bit, on ne joue pas avec ces choses-là.

SEGA
FROM *Virgin*

Liste des points de vente sur le 3615 code SEGA

RODENT #2

édito / SOMMAIRE

La rédaction de ce second numéro a été mouvementée et sujette à de nombreux retards pour lesquels toute la rédaction tient à s'excuser. Pêle-mêle, le graphiste qui devait réaliser la couverture nous a fait faux bond, prétextant que sa carrière de vendeur de cassettes de new beat aux sorties des boîtes acid du Benelux était plus importante ; on est sans nouvelle de notre chroniqueur LGBT dont on craint qu'il n'ait été chassé de chez lui par sa marâtre, et pour finir notre chroniqueur metal a claqué la porte de la rédaction après avoir perdu à une partie de *Double Dragon*, ce qui a obligé d'autres rédacteurs — qui n'en ont pas grand-chose à carrer des chevelus en jean moulant — à s'enquiller les nouvelles sorties thrash metal. Mais ne vous inquiétez pas, nous sommes toujours là et RODENT compte bien traverser la décennie. On parle même d'une adaptation en aventure graphique/jeu de gestion/simulation de drague sur Amiga 2000.

Et hop, +0.7 points à Dave Gahan en coiffure, ce qui le fait passer devant Frank Black, mais il arrive juste derrière Nick Cave... Heureusement j'ai pas encore compilé les notes de photoshoots torse nu.



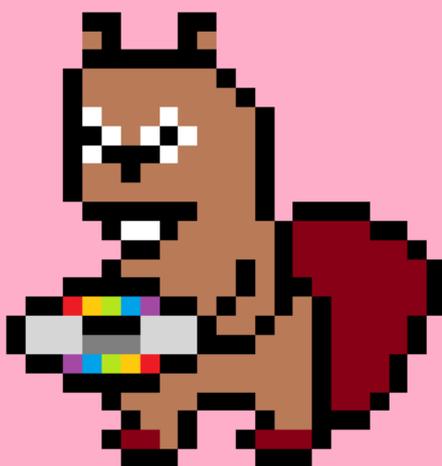
Le rédacteur en chef de RODENT finalisant son dossier d'investigation du prochain numéro.

Ont participé à ce numéro : Elmo J., Fromage E., Dariev S., Sicktone, Evil M., & Knut B.

Pour ce second numéro, on vous a préparé une petite sélection de morceaux des meilleurs albums chroniqués ce mois-ci. Ou bien des meilleurs morceaux des albums chroniqués ce mois-ci. Vous avez en tout cas de quoi faire car il y a un peu de tout, de *a-ha* à *Slayer*...



RODENT / CASSETTE#2 / NOV.90



face A

01. **MORRISSEY**
Such a Little Thing Makes Such a Difference
02. **PET SHOP BOYS** My October Symphony
03. **THE CHARLATANS** Polar Bear
04. **A-HA** Sycamore Leaves
05. **THE CHAMELEONS** Is It Any Wonder
06. **ENO/CALE** Spinning Away
07. **RIDE** Vapour Trail

face B

01. **FIELDS of the NEPHILIM** For Her Light
02. **THE SISTERS OF MERCY** Ribbons
03. **ALIEN SEX FIEND**
Eat! Eat! Eat! (an Eye for an Eye)
04. **KING DIAMOND** Eye of the Witch
05. **SODOM** Better off Dead
06. **SLAYER** Skeletons of Society
07. **SKINNY PUPPY** Nature's Revenge

Sommaire

6 NEWS

10 LOOK

12 LIFE

14 COUV'

17 CINÉMA U.S.

32 ALBUMS

82 JEU VIDÉO

94 CINÉMA FR

98 BÉDÉ

102 RODENT TV

106 SINGLES

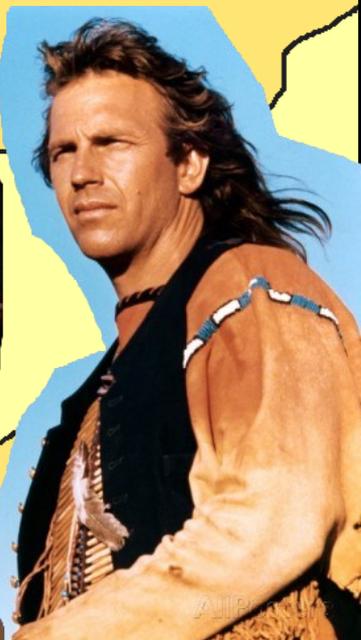
110 BITE NIQUE

Morrissey revient avec une compilation de tous les singles qu'il a sortis en solo depuis l'arrêt de son groupe *The Smiths*. De quoi nourrir votre mélancolie débordante.

Les *Pet Shop Boys* sont à l'honneur ce mois-ci. L'article page 14, la critique de l'album page 72 !

Zack a enfin réussi à séduire Kelly. Mais ses mauvais tours risquent de l'agacer...

Kevin Costner nous emmène chasser le bison dans *Dances with Wolves*... Sortez vos calumets en chocolat !



UN GRAND CREW

Le groupe de rap originaire de Miami **Live Crew** vient finalement d'être acquitté des charges d'obscénité qui lui pesaient dessus depuis un concert ayant eu lieu en juin. Il faut dire que le jury s'est bien marré quand les policiers ont tenté de lire les paroles du concert inaudibles sur l'enregistrement qu'ils en avaient fait. Une bonne surprise après la décision d'un juge de déclarer leur troisième album *As Nasty as They Wanna Be* « légalement obscène », le rendant illégal à la vente dans certains comtés, ce qui avait valu à un gérant de magasin de disques d'être arrêté pour en avoir refourgué une copie bootleg à des policiers en civil. Leur quatrième album, ironiquement intitulé *Banned in the U.S.A.*, est disponible depuis juillet.



SNAP! MET LE TURBO ET ÉCRASE LA PÉDALE

The Power du groupe allemand **Snap!** est indéniablement un des plus gros tubes dance de l'année, et la communauté gay en a bien évidemment fait un de ses hymnes. Surprise alors quand son vocaliste américain Turbo B a plaqué au mur le gérant du club gay de Boston où le groupe venait se représenter en gueulant que personne ne l'avait prévenu qu'il bosserait dans une boîte de « pédés ». Le rappeur aurait ensuite justifié son comportement par un « pincement aux fesses » qu'il aurait ressenti lors du concert. Peu probable selon les témoins. Tout ceci est d'autant plus surprenant que le groupe avait accepté de jouer dans ce club en soutien aux victimes du SIDA, dont fait partie le frère de la chanteuse du groupe Penny Ford. On ne badine pas trop avec ce genre d'agression aux États-Unis, aussi Turbo B pourrait risquer gros.



Alors qu'elle devrait sortir chez nous à la fin du mois, voilà que la **Mega Drive** s'enrichit déjà d'un nouvel accessoire. Le **Master System Converter** (nommé Mega Adaptator au Japon et Power Base Convertor aux USA), comme son nom l'indique, vous permet

de jouer à vos jeux Master System sur votre Mega Drive ! Pas très utile si vous avez encore la console, mais si par exemple vous êtes un transfuge de chez Nintendo qui passe de la NES à la Mega Drive (ça existe ?), voilà l'occasion de tâter de titres tels qu'*Alex Kidd*, *Wonderboy*, *Phantasy Star* ou *Fantasy Zone*. Bon, ça coûte tout de même 329 Francs, et évidemment les jeux ne subissent aucune amélioration.



MPAAS DANS LA BOUCHE !

En septembre la **MPAA** (Motion Picture Association of America, un regroupement des six plus grands studios hollywoodiens publiant une classification signalant pour quel public sont destinés les films sortant au cinéma) a remplacé son label « **Rated X** » par « **Rated NC-17** » (« No children under 17 admitted ») empêchant l'entrée à tout spectateur âgé de moins de 17 ans (alors que le label « **Rated R** » les autorise à venir accompagnés d'un adulte — statut défini à l'âge de 21 ans aux USA, rappelons-le). La raison ? Le label « **Rated X** » était originellement destiné à des films pour adultes du style de *A Clockwork Orange* ou *Last Tango in Paris*, mais progressivement les films porno se sont attribués le label tout seul, désormais devenu synonyme de gaudriole, comme chez nous. Pas mal de films non-porno ont donc souffert de ce statut, comme *Henry: Portrait of a Serial Killer* récemment, d'où l'idée de renommer ce label qui devrait offrir des horizons commerciaux plus paisibles aux films « sérieux » le recevant. Dommage que le premier film à en bénéficier soit *Henry & June* de Philip Kaufman, une œuvre érotique remplie de nichons et de porte-jarretelles.



Eric Clapton aurait demandé la main d'une jeune femme argentine de 20 ans plus jeune que lui qu'il aurait rencontré deux semaines plus tôt dans un restaurant... Aucun des deux ne parlant la langue de l'autre, tout ça nous paraît un peu précipité. Mais après tout pourquoi pas, un peu de fougue ne ferait pas de mal à la musique bien pépère de l'Anglais, dont le dernier album *Journeyman* est sorti l'année dernière.

On se souvient des montres de GCE permettant de jouer à un jeu vidéo incognito en classe, eh bien maintenant on va pouvoir lire des messages incognito en pleine réunion grâce aux montres pagers de Motorola et AT&E. Certaines versions devraient pouvoir recevoir des messages partout aux États-Unis et dans d'autres pays via des canaux FM inutilisés par la radio. Tout ça pour un prix de 200 ou 300\$ tout de même, en plus de l'abonnement.



Après la Game Boy de Nintendo et la Lynx d'Atari, voici la Game Gear de Sega. Cette fois, la guerre des consoles portables est bien lancée... Disposant comme la Lynx d'un design horizontal, l'objet est sorti le mois dernier au Japon et est déjà annoncé pour le début de l'année prochaine en Europe ! Un peu moins chère que la féline d'Atari, mais toujours beaucoup plus que la Game Boy, elle se positionne entre les deux d'un point de vue technologique. Mais rien que son écran couleur rétro-éclairé la place immédiatement au-dessus de sa concurrente nipponne... Ce qui demande évidemment deux piles supplémentaires pour une autonomie de trois heures. Une ribambelle d'accessoires a bien sûr déjà été annoncée, dont un tuner TV permettant de recevoir les ondes hertziennes ou de s'en servir comme moniteur pour caméra ou magnétoscope... Tout ça c'est bien beau, mais quid des jeux ? Des conversions de *Columns* et du jeu de course de *F1 Super Monaco GP* sont sorties dans l'archipel tandis que d'autres ports de *Pengo*, *G-Loc Air Battle* et *Wonder Boy* sont dans les derniers stades de développement. Quant à la France, Loricel a annoncé le puzzle game *Super Skweek*.



The House Of Love

A special price 14 track album Unreleased, unavailable, remixed songs including 'Ray', 'Baby Teen', 'D Song 89', 'No Fire'



news

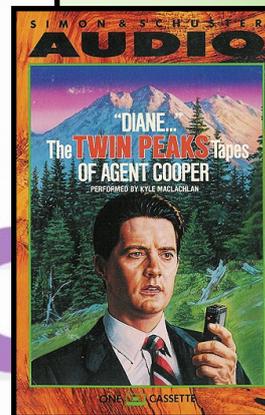
THIS WOMAN WORKS

Signalons la sortie récente d'un box set retraçant la carrière de Kate Bush. Intitulé **This Woman's Work: Anthology 1978-1990**, le coffret de huit disques contient les six albums publiés par l'Anglaise ainsi que deux disques contenant B-sides et autres inédits.



L'objet est joli mais n'est pas des plus originaux : il s'agit tout simplement d'une boîte renfermant des CD au format boîtier cristal classique. À noter qu'il existe également au format vinyle et cassette. Si vous voulez découvrir l'œuvre de la femme, c'est un investissement plutôt bien indiqué, à condition que vous soyez prêt à plonger dans un univers d'une bizarrerie certaine.

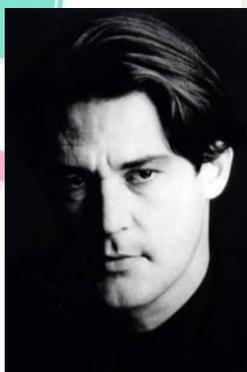
Fans de *Twin Peaks* (qui ne l'est pas ?) voici un item de collection. Cette cassette intitulée "**Diane... the Twin Peaks Tapes of Agent Cooper**" comprend les enregistrements de l'agent spécial Dale Cooper à destination de sa secrétaire Diane au sujet de l'enquête qui l'a mené dans la pas si paisible bourgade américaine. On y retrouve certaines tirades



entendues dans la série ainsi que de nouveaux monologues enregistrés spécialement pour l'occasion par l'acteur Kyle MacLachlan. À écouter avec une bonne tasse de café et une part de tarte aux cerises.



L'émission **MTV Unplugged**, qui invite des artistes pour jouer en acoustique, reviendra en novembre sur les ondes américaines. Les dernières diffusions dataient d'août ; on avait pu écouter *Aerosmith*, *Crosby, Stills & Nash*, *Ratt* et *Vixen*. Au programme ce mois-ci : *The Black Crowes*, *Tesla*, *The Allman Brothers Band* et *Poison*. Que faire si on n'aime ni les vieilles légendes des années 70 ni le hard rock ? Changer de chaîne, mais ne crachez pas trop dans la soupe, l'émission a tout de même précédemment accueilli *Hall & Oates* et *Elton John*...

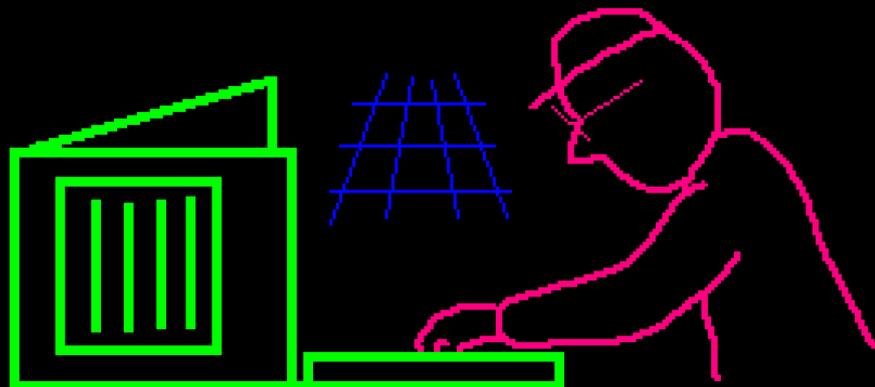


Vous pouvez voir son nom comme compositeur des bandes-son de deux films dont on parle ce mois-ci : *Child's Play 2* et *Psycho IV: the Beginning*. C'est **Graeme Revell**. Un nom qui ne vous dit sûrement rien mais qui parlera peut-être aux amateurs de musique industrielle : il s'agit du leader du défunt groupe australien *SPK*, ayant publié au début des années 80 des œuvres pour le moins radicales avant de sortir en 1984 un album de synthpop commerciale, puis en 1986 un bel ovni ambient nous catapultant au Moyen Âge byzantin. Une carrière déjà unique, mais voilà que le fondateur du groupe s'est installé aux États-Unis où il s'est reconverti en compositeur de musique de films ! Il a également travaillé sur *Dead Calm* l'année dernière et sur le dernier Tobe Hooper, *Spontaneous Combustion*, sorti en début d'année. L'homme semble se spécialiser dans les films d'angoisse...

3615 RODENT

Retrouvez toutes les rubriques de RODENT sur Minitel, et plus encore !

- actu ciné musique jeu vidéo...
- annuaire des critiques publiées
- classement des meilleurs films, albums et jeux vidéo
- forum de discussion



OPEN YOUR EYES AND EARS TO A NEW DIAMOND VISION.



King Diamond

"THE EYE"

One of metal's most adventurous bands, KING DIAMOND, are back with their most explosive collection yet, including "Eye Of The Witch".

Complete your Diamond collection:



KING DIAMOND "Conspiracy"



KING DIAMOND "Them"



KING DIAMOND "Abigail"



KING DIAMOND "Fatal Portrait"



KING DIAMOND "The Dark Sides"



MERCYFUL FATE "Don't Break The Oath"



MERCYFUL FATE "The Beginning"



KING DIAMOND "10 Presents For Christmas"



KING DIAMOND "The Family Ghost"





Privilégiez les t-shirts aux logos ou slogans bien visibles mais un peu énigmatiques (Ned's Atomic Dustbin) →



← Une seule règle dans la mode grebo : aucune limite (Gaye Bikers on Acid)



Clint Mansell des Poppies : l'autorité en milieu grebo. S'il l'a fait, il faut le refaire, en pire →





← Seule alternative au jean : le short sportif, de préférence coloré (*Pop Will Eat Itself*)

Le noir et blanc ne sied pas au style grebo. De nuit, privilégiez les endroits bien éclairés, sinon, autant rester devant sa TV (*Jesus Jones*) →



Depuis quelques années, des énerguènes aux cheveux gras venus des Midlands britons (autour de Birmingham) renient le mainstream pour se fabriquer leur contre-culture de bric et de broc. Un mélange coloré aussi novateur que de mauvais goût, porté par une poignée de groupes tels que *Carter USM*, *Gaye Bikers on Acid*, *Jesus Jones* ou *Ned's Atomic Dustbin*, qui suivent les leaders incontestés du mouvement que sont les gusses de *Pop Will Eat Itself*. Quand ils ne s'amuse pas à mélanger rock, electro et rap, ces *greasy bastards* aiment à s'habiller n'importe comment, et c'est ce look que la rédaction de RODENT a élu sensation du mois.

Le look grebo est des plus tolérants : les daltoniens comme les aveugles peuvent eux aussi s'y adonner, et partent même avec un avantage. Pour combler le retard, nous autres pauvres hères aux yeux qui fonctionnent parfaitement n'ont qu'à penser à autre chose : la meilleure combinaison de fringues vous apparaîtra subitement comme une illumination quand vous y penserez le moins. Pour ça, il faut s'occuper, et pour ça, il faut n'avoir rien à faire. Passez vos journées à la guitare, au clavier, aux platines,

en prenant bien garde de commencer à développer le moindre talent. Errez au supermarché, au McDonald's, plongez-vous dans des comics, laissez-vous hypnotiser par une chaîne de télévision étrangère, revisitez votre discographie de *Public Enemy* et des *Beastie Boys*. Le maître-mot est : hétéroclite, ainsi que le professe les *Poppies* dans leur tube-manifeste *Can U Dig It?*



Peu à peu, les choix d'assemblage les plus absurdes vous paraîtront les plus pertinents. Ce qui est pratique avec le look grebo, c'est qu'on n'a plus besoin de rien jeter : un vieux sweat-shirt devient une ceinture, le t-shirt multicolore délavé de votre sœur devient votre griffe, la vieille veste en cuir de votre père devient votre armure. L'œil toujours aux aguets, la récup' devient votre dada. N'ayez jamais peur d'en faire trop : l'état d'esprit grebo n'admet pas qu'on puisse se préoccuper des critiques. En bas, on reste classique : le jean est incontournable, de préférence en sale état. En haut, c'est là qu'il vous faudra tout inventer vous-même : tresses, dreadlocks, tempes rasées... votre tête devient une jungle à dompter et à éclaircir à la machette.



← Au final, l'important dans le look grebo, c'est bien qu'il soit rigoureusement impossible de confondre deux membres du même groupe (*The Wonder Stuff*)

Le Havre, 4 octobre 1990. 10 heures du matin. J'émerge lentement du quasi-coma dans lequel m'a plongé la soirée d'hier. Mathias était-il là ? J'enfile mon anorak et me jette sous le ciel grisâtre. Le crachin semble durer depuis des années et tout porte à croire qu'il durera encore un moment. Le bitume pue mais l'air de la ville industrielle m'est vivifiant. Il faut que j'aille au Mambo aider mon père à préparer la journée. Son PMU n'ouvre pas à l'aurore, mais 11 heures du matin, ça a des allures de fin de soirée pour moi. Quelques poivrots zonent déjà sur le trottoir, attendant leur dose quotidienne de rouge et de paris foireux. J'entre, me fait engueuler comme d'habitude et me mets au boulot sans répondre. Les tables sont encore crades d'hier soir, l'odeur de cendre froide qui flotte dans la salle paraît presque visible. Les clients entrent et je trouve de quoi m'occuper dans la réserve pour ne pas avoir à les regarder. Par la fenêtre je vois Benjamin qui se ramène. Benjamin est un gamin encore au collège même si on se demande s'il y a déjà mis les pieds. On ne le voit jamais sans son clébard qu'il a trouvé dans la rue. Je tire une crêpe au jambon que j'étais en train de préparer et informe mon père que je prends ma pause. Dehors, Benjamin me fait son cinéma habituel et me bassine avec ses histoires sur son frère, son chien et tout et n'importe quoi. C'est dingue qu'un nabot aussi insignifiant aux journées aussi vides ait toujours autant de trucs à raconter. Je l'écoute sans retenir un mot et farfouille dans ma banane. J'ai oublié de vérifier ce qu'il y avait dedans et je sais déjà que je n'aurai pas le courage de retourner chez moi. Heureusement mes doigts devinent le flacon que j'espère pas trop vide, Soudain je décèle dans le monologue de Benjamin une information intéressante. Son grand frère Mathias jouera ce soir. Les concerts de *Be HIV* sont rares et immanquables, mais on n'en apprend toujours l'existence que quelques heures avant. Plus tard, vers quinze heures, je passe un coup de fil chez Mathias. Comme d'habitude, il ne répond pas. Tant pis. Une fois mon service fini, vers 19 heures, je m'élançe vers le port pour atteindre le vieux blockhaus aménagé où *Be HIV* ont l'habitude de jouer. À chaque fois que je croise un abribus, je m'y réfugie pour m'offrir un court répit du crachin et renifler un bon coup de mon flacon de *Blue Boy*. Les effluves chimiques me donnent des ailes et je repars de plus belle, tandis que la chaleur qui monte d'un coup dans ma tête combat le froid ambiant. J'arrive enfin au blockhaus, devant lequel croupissent quelques punks à chiens. Je pousse la lourde porte de béton et descends dans la fosse après avoir lâché cinq francs à l'entrée. Le concert a déjà commencé ! Je joue des coudes pour traverser la foule compacte qui se balance au rythme des déflagrations sonores assourdissantes. Je pousse un grand type maigre au visage ravagé de piercings qui semble dormir debout, je dépasse une fille d'à peine un mètre cinquante avec des cheveux bleus. Je peux enfin voir le groupe, je peux enfin voir *Be HIV*. Je peux enfin voir Mathias. Avec ses faux airs de Turc et sa crête fluide jaune pissee terminée par une mèche rouge sang, il est certainement le plus beau du concert. Il martyrise sa guitare avec ferveur, la faisant hurler dans des ouragans métalliques qui me violent délicieusement les tympanes. Ses bras qui sortent de sa chemise orange sans manche bandent leurs muscles avec tant d'intensité qu'on dirait qu'ils vont éclater. À côté, Tristan est aux claviers, avec sa longue crinière violette qui n'a jamais été lavée, il tabasse son instrument à coups de poings, lui faisant vomir des coulées de distorsion parfaitement infectes. Il n'est pas mal non plus, mais celui qui a volé mon petit coeur de jeune pédale havraise, c'est bien Mathias. Au bout d'un moment, Mathias donne un coup de guitare sur le clavier de Tristan, produisant un délectable larsen mais envoyant également voler une bouteille de bière vide qui traîne là, et qui par hasard frappe la seule ampoule qui éclaire la salle, qui est aussitôt plongée dans une obscurité striée par moments de flashes aveuglants émanant d'un spot posé sur un ampli. La foule est alors frappée de folie et tout le monde saute dans tous les sens, moi y compris. Mais dans un flash, j'aperçois quelque chose que je n'aurais jamais cru voir et qui me paraît aussi irréel que douloureux. Mathias qui roule une pelle au grand chauve aux piercings ! Il ferme les yeux et le baiser à l'air passionné, alors que le grand maigre est agité de spasmes, sûrement en plein trip d'acide. Je sens les larmes me monter au yeux, je fais volte-face et m'enfuis en courant de la salle puant la sueur. Je bouscule le connard à l'entrée qui renverse toutes ses pièces et m'échappe à toute allure du blockhaus en ignorant une blague vaseuse émanant des punks à chiens. Je m'enfonce dans le port, ne sachant pas où je vais, et je m'écroule contre un container, cramponné à mon poppers.

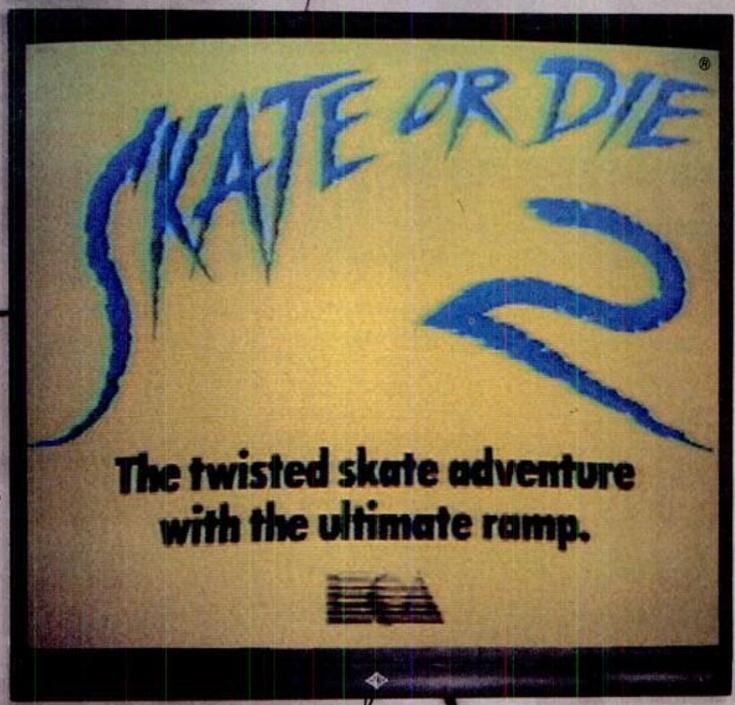
BUZZ BUFF BEACH BOYS SCORE KILLER DECKS SNAG RODNEY'S RAMP PLANS



GET A JOB--MAYOR \$\$\$

NOR CRL. SIMS SESSIONS SANTA CRUZ

PHOTO RESUME FR III



LEARN RAD TRICKS RESCUE THE TERRID BABE SMASH HOMEBOY PUNKS



ELECTRONIC ARTS

©1990 Electronic Arts Skate or Die, The Search For Double Trouble and Electronic Arts are trademarks of Electronic Arts. Nintendo and the Nintendo Entertainment System are registered trademarks of Nintendo of America Inc.

For Tips & Stickers Send 2 Bucks. To: Electronic Arts Direct / T & S P.O. Box 7530, San Mateo, CA 94403

THE SEARCH FOR DOUBLE TROUBLE

SEND 2 BUCKS



COUV'

Leur look paraît d'abord ennuyeux, leurs chansons ne parlent que de relations superficielles et d'argent, mais derrière cette façade consensuelle et ces costumes bien taillés se cache un duo à la sensibilité élégante qui a su faire perdurer un genre (la pop à synthés) sur le déclin en le mariant à la dance music naissante avec brio. Maintenant, ils donnent l'occasion à deux stars des années 60 de faire leur retour.



Le duo avec Liza Minnelli.

Pet Shop Boys



Chris Lowe (à gauche), est certainement l'un des hommes les plus sexy du paysage musical actuel. Toujours immobile et stoïque derrière son clavier en concert dans la tradition de Ron Mael de *Sparks* et muet et pensif dans les clips du groupe, il n'en est pas moins loquace et charmeur en interview, à côté d'un Neil Tennant au flegme britannique rarement éteint.

Cruel hasard que d'entendre un jour à la radio la chanson qu'on essaie désespérément de faire depuis des mois. C'est ce qui est arrivé au duo londonien *Pet Shop Boys* quand le *Blue Monday* de *New Order* a débarqué sur les ondes en 1983. Qu'importe, l'année suivante sort leur premier single *West End Girls*, entièrement synthétique, et remixé l'année suivante pour devenir le hit que l'on connaît. L'album *Please* suit en 1986, comportant d'autres tubes tels que *Suburbia*. Les deux Anglais semblent arriver après la guerre, le monde ayant quelque peu délaissé la pop synthétique pour d'autres perversions musicales, laissant quelques ténors régner sur le genre (*Depeche Mode* et les susnommés *New Order*), mais difficile de nier que cet album a quelque chose d'unique. Un style plus terre-à-terre, ancré dans un quotidien britannique blafard, entre la folie des soirées en club et la quiétude de la banlieue. Avec *Actually* en 1987 les choses s'accélérent grâce à l'énorme tube *It's a Sin*, compte-rendu épique d'une vie marquée du sceau du péché par la religion. Sur le même album, le duo s'offre une collaboration avec une de ses légendes, la chanteuse de pop soul Dusty Springfield, pour un résultat d'une exubérance assumée et sublimée. Ils produisent d'ailleurs deux titres de la diva en 1989, dont l'excellent *In Private*. La même année, une autre star des '60s et '70s relance sa carrière grâce aux deux garçons : Liza Minnelli, dont l'album *Results* est entièrement produit par le duo. Mais il n'y a pas que la nostalgie dans la vie et, toujours l'année dernière, Neil Tennant co-signe et coproduit le tube d'*Electronic Getting Away with It*,

avec Johnny Marr (qu'on retrouve justement sur leur nouvel album *Behaviour*) et Bernard Sumner. Avec tant de projets annexes, de nombreux groupes auraient mis leur propre carrière entre parenthèse, mais pourtant en 1988 sort *Introspective*, peut-être le plus beau coup d'éclat du duo. Un album au concept original, entièrement tourné vers le remix avec seulement six titres en tout, durant entre six et dix minutes ! Quatre d'entre eux sont publiés au format single dans des versions raccourcies et réarrangées, faisant du LP un monstre taillé pour le dancefloor où les beats ont tout loisir de s'étendre et d'évoluer soit vers des accompagnements orchestraux grandioses soit vers de dévastatrices envolées house (acid ou non). Malgré cette orientation férocement dansante, ces chansons sont également, peut-être, leur plus émouvantes. *Left to My Own Devices* et *I Want a Dog* détaillent certes un style de vie oisif jusqu'à l'absurde, mais la reprise d'Elvis Presley *Always on My Mind* est bouleversante, tandis que *It's Alright* et *I'm Not Scared* dégagent un optimisme et un amour universel tout à fait poignants.

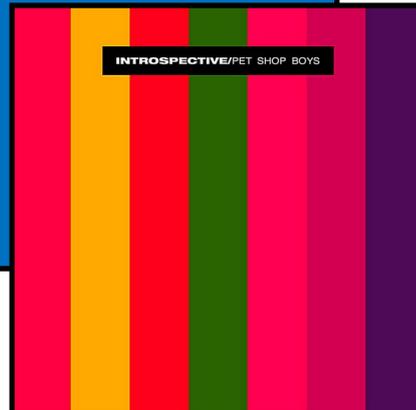
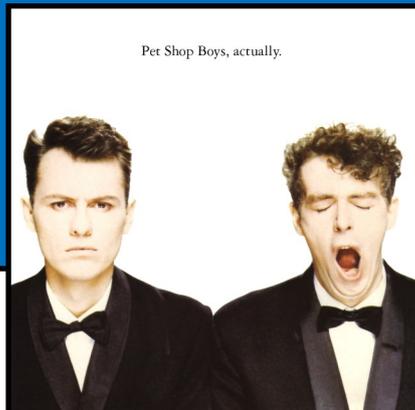
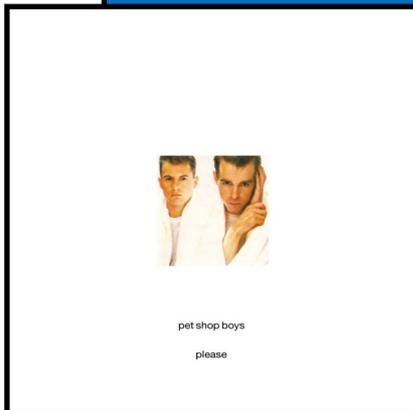
Le duo avec Dusty Springfield.



So Hard, le premier single issu de Behaviour

À lire également : la chronique de Behaviour, en page 70.

La pochette du premier album montrait le duo en miniature, distant et discret. Pour le second, on a droit au zoom, mais la célébrité semble déjà ennuyer Neil Tennant. Il préfère s'effacer, sans doute légèrement gêné par la dimension personnelles des chansons introspectives du troisième, derrière un visuel rappelant le drapeau LGBT.



SCHWARZENEGGER

EST LA VEDETTE DU FILM.
VOUS POUVEZ ETRE LE HÉROS DU JEU...

TOTAL RECALL

Doug Quaid est hanté chaque nuit par un rêve qui l'entraîne sur Mars. Il décide grâce à une agence de voyage spécialisée dans les implantations de fantasmes, Rekall, de réaliser complètement ses rêves.

LE VOYAGE AU CŒUR DE LA MÉMOIRE

Vous découvrirez l'horreur lorsque le rêve de Quaid deviendra un véritable cauchemar... Chacun de ses gestes seront manipulés par ses futurs assassins, la vérité est surréaliste.

IL N'EST PLUS CELUI QU'IL CROIT

Vous êtes Doug Quaid et devez aller sur Mars pour découvrir votre vraie identité. Votre mission est un voyage au cœur de l'action avec des mutants bizarres, des véhicules futuristes et tout un arsenal à votre disposition. Des graphismes superbes et une jouabilité incroyable pour le jeu basé sur...

LE FILM DE L'ANNÉE

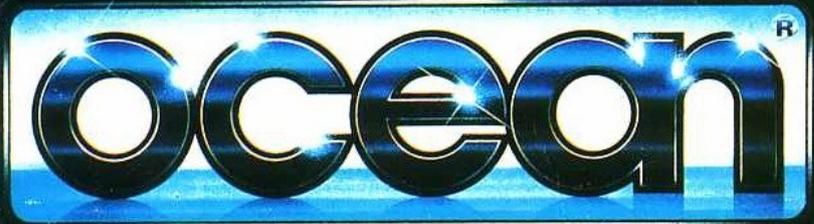
...Un voyage cauchemardesque dans le 21ème siècle

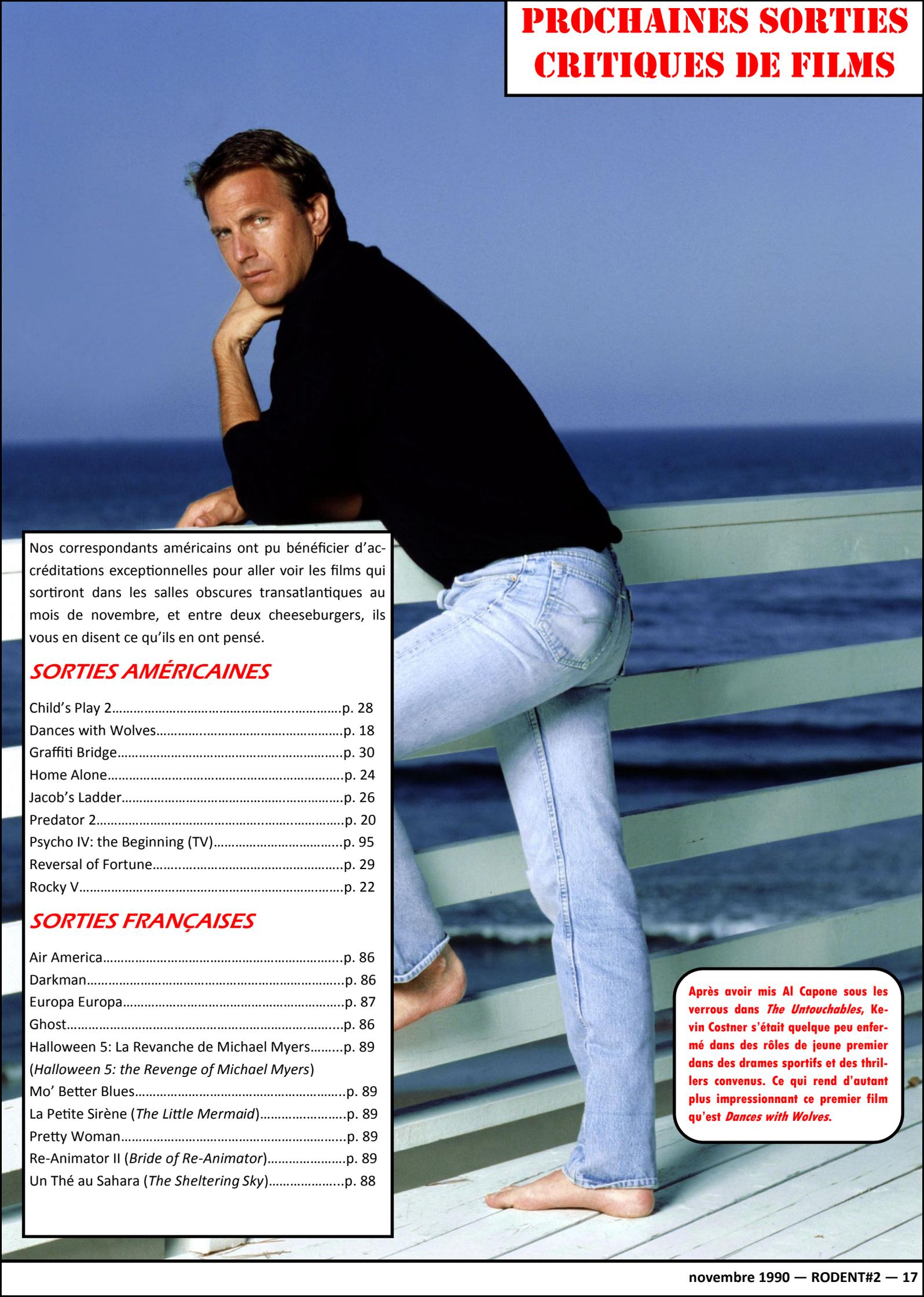
AMSTRAD

AMIGA

ATARI ST

ZAC DE MOUSQUETTE, 06740 CHATEAUNEUF DE GRASSE.
TEL: (1) 43350675





Nos correspondants américains ont pu bénéficier d'ac-créditations exceptionnelles pour aller voir les films qui sortiront dans les salles obscures transatlantiques au mois de novembre, et entre deux cheeseburgers, ils vous en disent ce qu'ils en ont pensé.

SORTIES AMÉRICAINES

Child's Play 2.....	p. 28
Dances with Wolves.....	p. 18
Graffiti Bridge.....	p. 30
Home Alone.....	p. 24
Jacob's Ladder.....	p. 26
Predator 2.....	p. 20
Psycho IV: the Beginning (TV).....	p. 95
Reversal of Fortune.....	p. 29
Rocky V.....	p. 22

SORTIES FRANÇAISES

Air America.....	p. 86
Darkman.....	p. 86
Europa Europa.....	p. 87
Ghost.....	p. 86
Halloween 5: La Revanche de Michael Myers.....	p. 89
(<i>Halloween 5: the Revenge of Michael Myers</i>)	
Mo' Better Blues.....	p. 89
La Petite Sirène (<i>The Little Mermaid</i>).....	p. 89
Pretty Woman.....	p. 89
Re-Animator II (<i>Bride of Re-Animator</i>).....	p. 89
Un Thé au Sahara (<i>The Sheltering Sky</i>).....	p. 88

Après avoir mis Al Capone sous les verrous dans *The Untouchables*, Kevin Costner s'était quelque peu enfermé dans des rôles de jeune premier dans des drames sportifs et des thrillers convenus. Ce qui rend d'autant plus impressionnant ce premier film qu'est *Dances with Wolves*.

DANCES WITH WOLVES

Dances with Wolves

réalisé par Kevin Costner
avec Kevin Costner, Graham
Greene, Mary McDonald,
durée : 3h01
genre : western
musique : John Barry



On n'en revient toujours pas que Kevin Costner ait pu réaliser, produire et jouer dans cette adaptation du livre de Michael Blake paru en 1988 alors qu'il n'avait jusque-là eu que des rôles médiocres en dehors de celui d'Elliott Ness dans *The Untouchables* de Brian De Palma. Qu'Hollywood ait fait confiance à Costner, dont c'est la première réalisation, avec un tel budget, pour un film aussi ambitieux qui au final dure près de trois heures est aussi inexplicable que réconfortant. Non, tout n'est pas perdu !

Le film nous emmène donc au temps de la guerre de sécession, où un soldat en assez mauvaise posture, John Dunbar (Kevin Costner, donc) transforme malgré lui une tentative de suicide en exploit militaire, ce qui lui vaut de se voir octroyer le choix de son poste suivant. Las du bain de sang, il choisit la frontière, au-delà de laquelle les immenses plaines sont encore habitées par les Indiens. Hélas, le camp où il est envoyé est déserté. Il entreprend tout de même de le remettre sur pied, avec pour seuls compagnons un fidèle cheval ainsi qu'un loup amical. Une tribu Sioux vivant non loin de là, le contact finit par s'établir, tout d'abord assez hostile et maladroit, mais de plus en plus positif par la force du hasard.





Des films sur les Indiens, il y en a eu un sacré paquet, et même sans en avoir vu la moitié, on est prêt à parler que *Dances with Wolves* est un des plus empathiques à leur égard, même si au final Dunbar reste l'homme blanc qui les sauvera peu ou prou. Il reste admirable d'avoir laissé les dialogues entre Indiens intégralement en leur langue originelle, le Lakota. Mais au-delà d'une histoire qui reste peu originale, la force du film, c'est la simplicité et la passion de Kevin Costner. En tant qu'acteur, il est passable, jamais vraiment convaincant mais suffisant, seule sa voix-off sonnait trop désincarnée. En tant que réalisateur, il a un style très classique qui colle parfaitement au souffle épique d'une telle aventure. Mais à tous les niveaux, on ne peut que sentir que l'ensemble du projet déborde de sincérité. Et cet esprit, conjugué

aux superbes images des Grandes Plaines américaines et à la musique de John Barry, fait de *Dances with Wolves* une expérience poignante.

Pas d'inquiétude, les scènes de grand spectacle sont également au rendez-vous, même si elles sont peu nombreuses. On en compte en fait deux : l'attaque du camp Sioux par des Pawnees, et surtout une impressionnante scène de chasse au bison impliquant des milliers d'animaux ! Au final, *Dances with Wolves* a indubitablement l'étoffe de grands classiques de la trempe de *Gone with the Wind*, ce qui est assez rafraîchissant après une décennie où ce style avait un peu disparu du grand écran à quelques exceptions près (*Heaven's Gate*, *Once Upon a Time in America*...). La prochaine cérémonie des Oscars devrait en raffoler.

4.2

sur 5

Predator 2
réalisé par Stephen Hopkins
avec Danny Glover, Kevin Peter Hall, Gary Busey & Bill Paxton
durée : 1h48
genre : action/thriller
musique : Alan Silvestri

PREDATOR 2



Dans le futur, le moindre flingue dispose apparemment d'une lunette de visée.



Los Angeles en 1997, ses clochards agressifs et ses guerres de gangs : presque aussi dangereux que Los Angeles en 1990.



On avait laissé notre Predator dans la jungle d'Amérique centrale défait par un certain Autrichien musculeux. C'était en 1987 et ç'avait été réalisé par John McTiernan. Cette suite (sans Schwarzie, qui a décliné) nous est apportée par le responsable de *A Nightmare on Elm Street 5: the Dream Child* (franchement pas le meilleur film de la série, même en excluant l'original) sorti l'année dernière. Cette fois-ci, notre alien à dreadlocks débarque à Los Angeles dans le futur ! Enfin, dans pas si longtemps, en 1997. Mais c'est suffisamment lointain pour que la ville soit ravagée par une sanglante guerre des gangs avec notamment d'inquiétants Jamaïcains pratiquant des rituels vaudou à la mords-moi-le-nœud. Et plutôt que de foncer dans le premier magasin de jeux vidéo pour s'acheter la toute nouvelle console Nintendo et tâter de Super Mario Bros. 6, ce cher Predator préfère s'adonner à son sport favori : la chasse à l'homme. L'endroit lui offre un large choix de victimes débiles comme il faut qui lui permettent d'étrenner ses gadgets high-tech. Y a pas à dire, c'est tout-

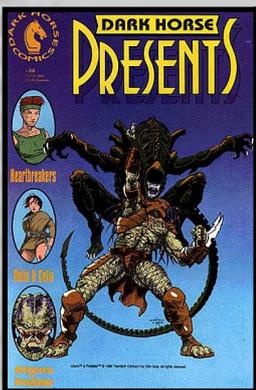
jours réjouissant de voir une grosse brute armée jusqu'aux dents vider son chargeur de Uzi sur le mur pendant que le Predator, invisible, aligne tranquillement le viseur de son canon depuis le haut de l'armoire. Et comme il est un peu maniaque, une fois son massacre terminé il accroche tous ces jolis cadavres au plafond, ça fait moins désordre. Évidemment tout ce bordel ne peut pas continuer éternellement, alors un flic badass commence à s'intéresser à ce mystérieux tueur. Ce flic, ce n'est nul autre que Danny Glover (Roger Murtaugh dans *Lethal Weapon*). Ça fait vraiment bizarre de le voir tout seul sans le sourire insolent de Mel Gibson à côté... On peut quand même s'interroger sur ce choix de casting car il a l'air de ne pas trop savoir ce qu'il fait au milieu de toutes ces fusillades à courir en suant, à jurer et à faire chier ses supérieurs comme tout bon flic aux méthodes radicales se doit de le faire... Bref, Danny se trouve bien vite embêté par des agents spéciaux enquêtant également sur le tueur. Seulement eux savent à qui ils ont affaire et projettent même de le capturer pour l'étudier, évidemment.



Pff, si les gangsters commencent déjà à s'accrocher au plafond entre eux, à quoi ça sert d'appeler un Predator ?



- Mais si j'te dis, regarde j'ai une dent qui bouge !
- Oh putain ouais ! Je t'avais dit d'arrêter les berlingots mec !



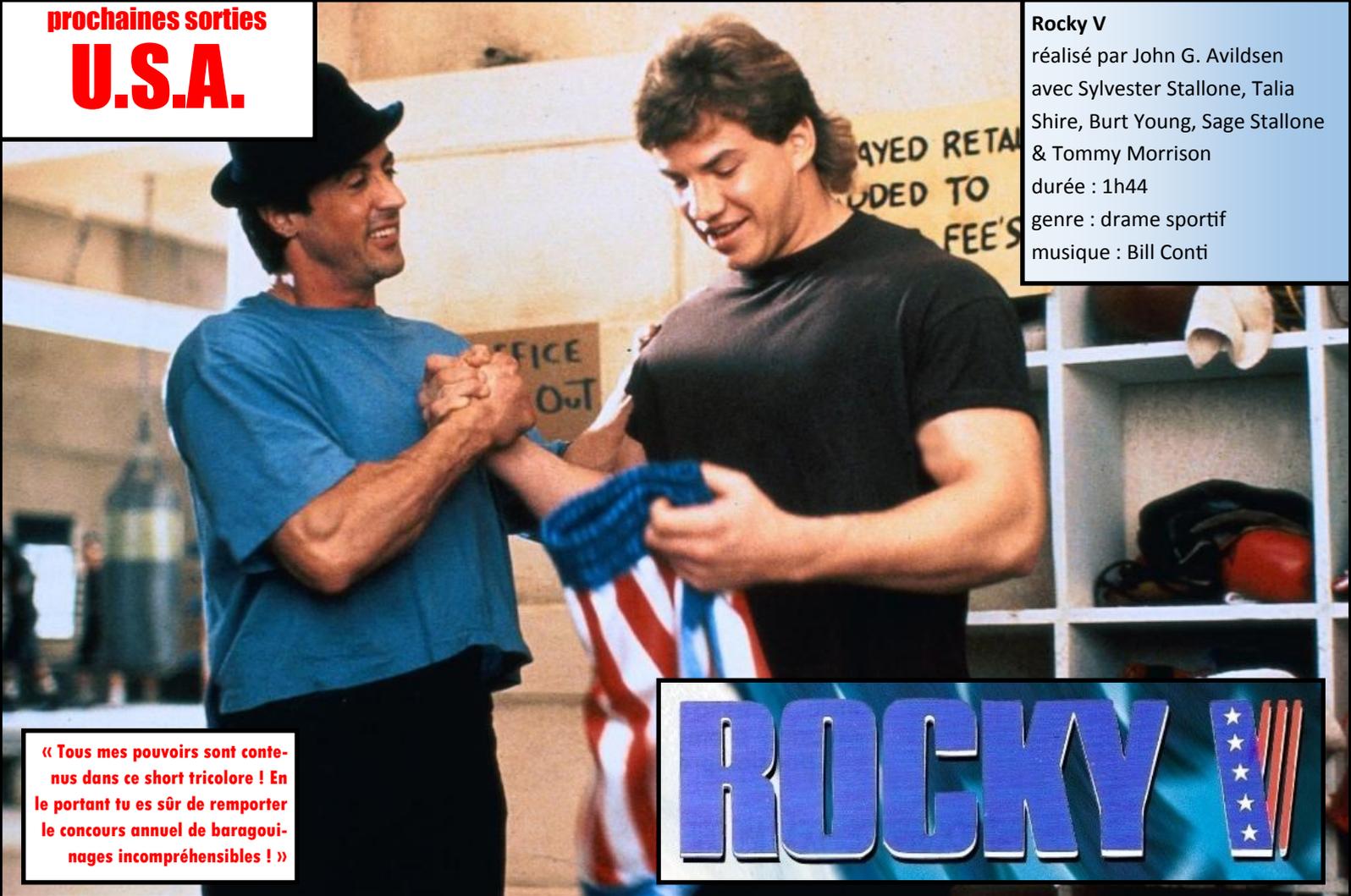
C'était le rêve de bon nombres de geeks, c'est désormais réalité. En début d'année dans le numéro 36 de Dark Horse Presents, le Predator a affronté l'Alien, faisant se rencontrer les deux bêtes les moins mignonnes de la science fiction dans une débauche de violence. On attend déjà le film, ou bien la suite en comics ou les deux affreux unissent leurs pouvoirs pour affronter l'extra-terrestre le plus effrayant de l'univers : Aif.

Vous aurez sans doute fini par le comprendre : le scénario de *Predator 2* est loin d'être transcendant. Celui du premier film non plus, me direz-vous. Mais ce dernier reposait sur une certaine tension qui est hélas bien absente de cette suite. On n'est finalement confronté qu'à une succession assez longue de fusillades. Le Predator, malgré sa supériorité, n'en sort pas forcément plus impressionnant qu'avant. Au contraire, on a même l'impression qu'il fait de la figuration, se contentant de dézinguer des malfrats au hasard. Un peu dommage. Ne vous inquiétez tout de même pas trop : pour reprendre l'exemple d'un épisode d'une célèbre saga de slashers sorti l'année dernière impliquant également un méchant délocalisé, le film n'a rien à voir avec le naufrage de *Friday the 13th Part VII: Jason Takes Manhattan*. Les amateurs de films d'action seront tout de même contents car la teneur en sang et flingueries de *Predator 2* est tout à fait respectable. On appréciera également l'atmosphère urbaine et violente, notamment dans la scène d'introduction assez explosive. Le Los Angeles de 1997 est assez proche du New York de la même année vu par John Carpenter dans *Escape from New York*, mais en plus ensoleillé. Les gangs sans foi ni loi y règlent leurs comptes sans se soucier le moins du monde de la police qu'ils accueillent dans un déluge de balles si elle ose s'interposer. Mais même ceux qui n'ont pas adoré le *Predator* de McTiernan, difficile de ne pas être déçu par cette suite qui peine à captiver.

2.5
sur 5

prochaines sorties
U.S.A.

Rocky V
réalisé par John G. Avildsen
avec Sylvester Stallone, Talia
Shire, Burt Young, Sage Stallone
& Tommy Morrison
durée : 1h44
genre : drame sportif
musique : Bill Conti



« Tous mes pouvoirs sont contenus dans ce short tricolore ! En le portant tu es sûr de remporter le concours annuel de baragouinages incompréhensibles ! »

Rien ne va plus pour Rocky. Après son combat contre le mastodonte Ivan « I must break you » Drago en URSS, son cerveau est trop endommagé pour lui permettre de reprendre les gants. C'est d'autant plus dommage que Paulie a utilisé tout son argent dans un mauvais placement, et qu'un manager peu scrupuleux offre à Rocky un chèque rempli de zéros pour affronter son poulain. Obligé de retourner vivre dans son quartier malfamé natal, sa gloire s'efface pendant que son fils se fait malmener par des voyous et qu'il renie son père plus occupé à entraîner un jeune boxeur prometteur.

Rien ne va plus pour la série *Rocky*. Après un quatrième opus aussi débile que le précédent mais confondant de nullité (là où *Rocky III* s'en tirait encore pas trop mal en offrant du fun à tous les étages), c'est un Stallone en roue libre qu'on retrouve à baragouiner des insanités dans un scénario qui a bien du mal à tirer profit des ambitions plus dramatiques de ce cinquième épisode réalisé par l'auteur du tout premier. Il ne suffit pas de retourner dans la jungle urbaine de Philadelphie pour retrouver ce qui faisait le sel du film original en 1976 : depuis, *Rocky* est devenu une saga complètement absurde, une espèce de soap-opera auto-cannibale.



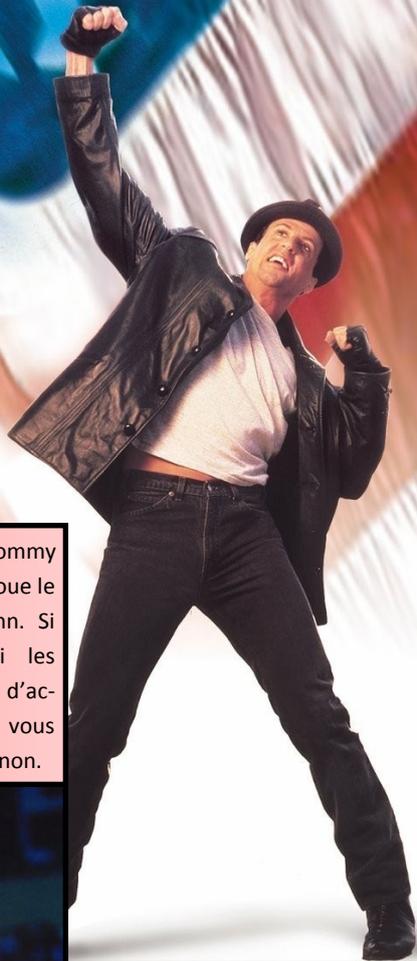
« Pour l'Amiga ! »

« Pour Atari ! »

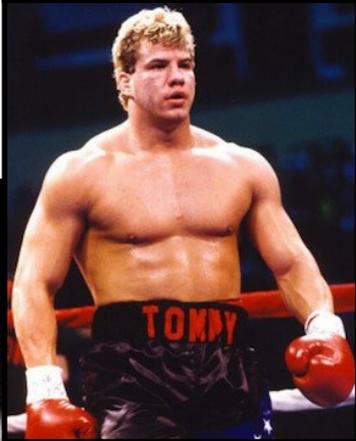


« Gnée, moi pas revenir dans sixième épisode ? »

ROCKY V



C'est le véritable boxeur Tommy « The Duke » Morrison qui joue le jeune prodige Tommy Gunn. Si vous vous demandiez si les boxeurs avaient un talent d'acteur naturel, il est là pour vous prouver que non, vraiment, non.



Le film est ainsi un douloureux festival de faux-pas et de massacres. En premier lieu, Sylvester Stallone nous offre une de ses pires performances : incompréhensible, il semble inventer ses lignes à mesure qu'il les dit, mais abandonne en plein milieu de phrase pour terminer sur des marmonnements inintelligibles. Son capital sympathie commence vraiment à s'épuiser... C'est son fils Sage Stallone qui joue le fils de Rocky ; pourquoi pas, mais il est quand même étrange de le voir grandir d'au moins cinq ans par rapport au précédent film... dont celui-ci est censé être la suite directe, qui démarre dès le retour de Rocky d'URSS. Difficile également de ne pas être agacé par ce gamin qui porte une boucle d'oreille ridicule et fume des cigarettes alors qu'il a douze ans. Mais difficile également de ne pas être encore plus exaspéré par l'attitude de son père qui l'ignore totalement pour se consacrer entièrement à l'entraînement d'un jeune boxeur absolument idiot et insupportable. On passera sur les jeunes loubards qui ne trouvent rien de mieux à faire que de racketter le fils du plus célèbre et meilleur boxeur de tous les temps... En bref, un film ne distillant rien d'autre qu'un extrême ennui et doté de dialogues incomparablement mauvais. L'idée originale n'était pas idiote, mais l'exécution est terrifiante... La série touche le fond du fond et il n'y a plus rien d'autre à faire que l'enfermer au grenier.

1.8

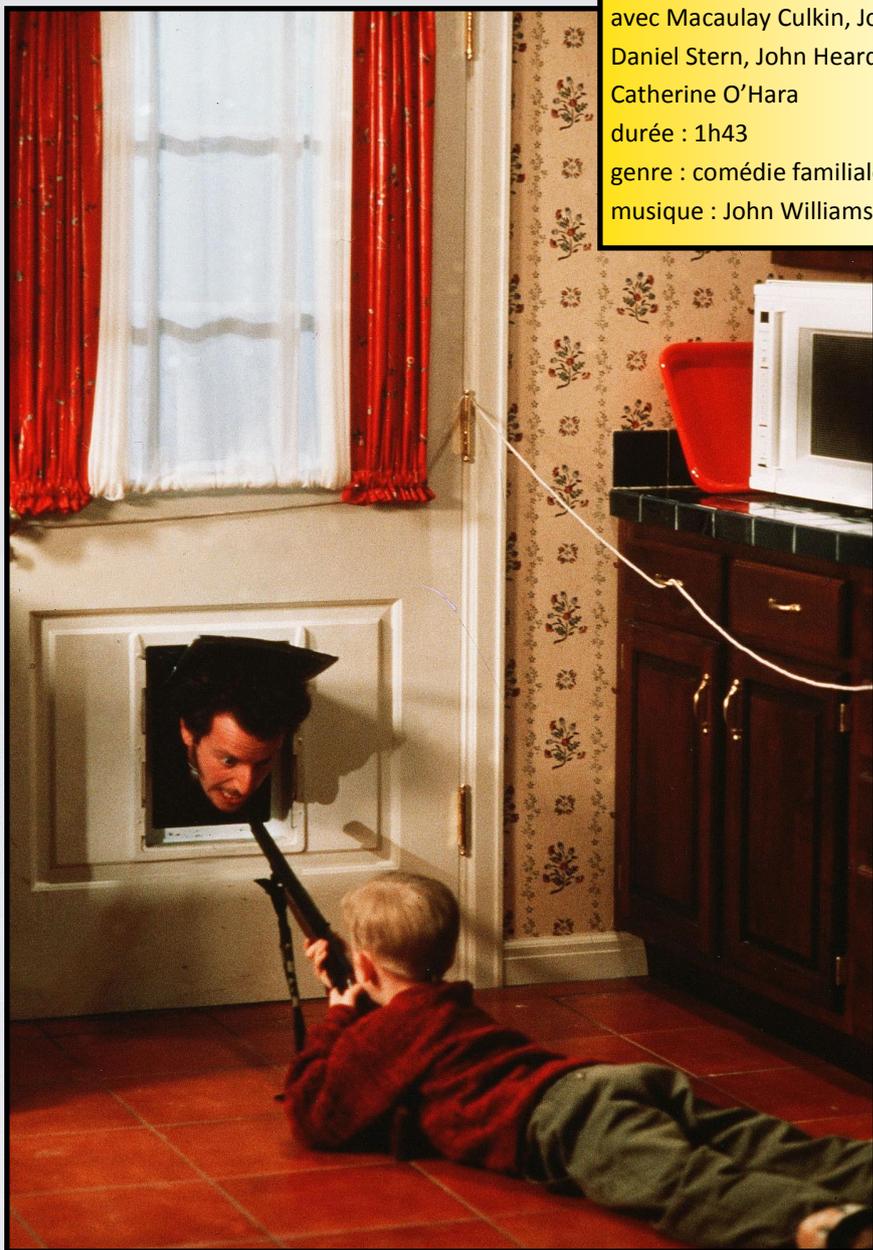
sur 5



Écrit et produit par John Hughes, le pape des teen movies des années 80, et réalisé par Chris Columbus (son troisième film après avoir notamment écrit *Gremlins*, *The Goonies* et *Young Sherlock Holmes*), on ne pouvait attendre de *Home Alone* qu'un divertissement familial en béton armé. D'autant plus qu'il s'agit du film de Noël, et qu'à ce niveau les Américains préfèrent assurer le retour sur investissement. On y suit donc le bambin d'une large famille, à moitié martyrisé par sa fratrie pour être le chouchou à sa maman, alors que ses parents semblent l'ignorer largement, jusqu'à l'oublier dans le grenier en partant en vacances à Paris.

Home Alone

réalisé par Chris Columbus
avec Macaulay Culkin, Joe Pesci,
Daniel Stern, John Heard &
Catherine O'Hara
durée : 1h43
genre : comédie familiale
musique : John Williams

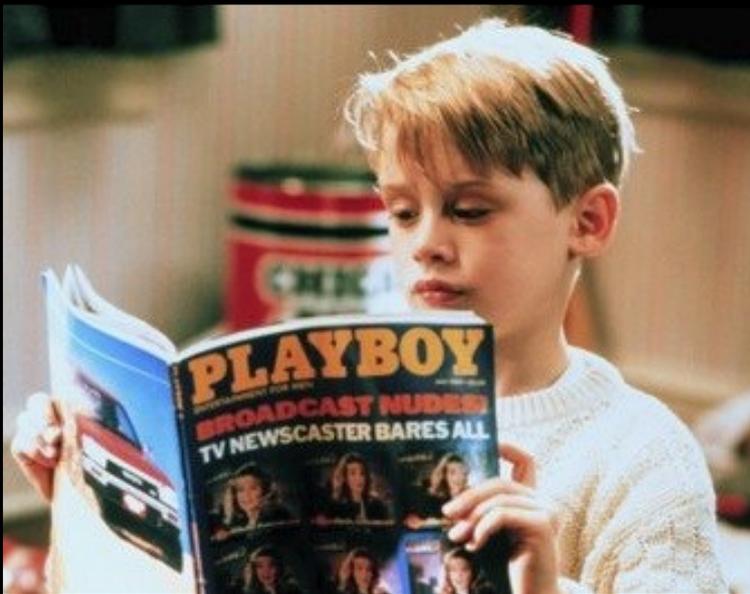
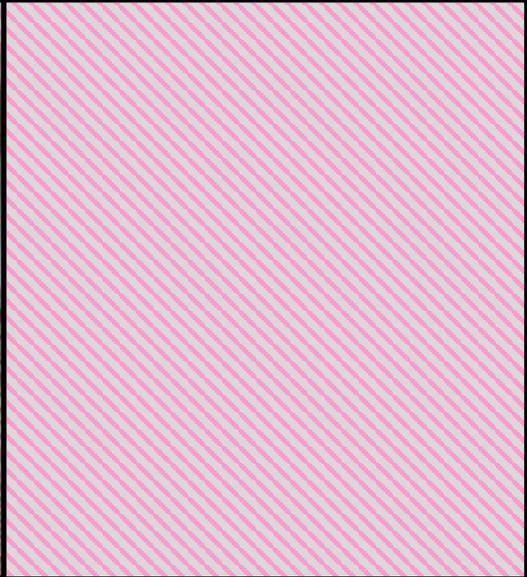


HOME ALONE

Variation classique sur le souhait aigri fait à la période de Noël qui, lorsqu'il se réalise, montre au protagoniste à quel point va lui manquer ce qu'il a fait disparaître. Sauf que Kevin en met du temps, à regretter sa famille. Dès qu'il réalise qu'il est seul, il peut vivre le rêve de tout

gamin : sauter sur les lits, courir dans tous les sens, vider le compartiment à crème glacée du congélateur et... faire les courses ? Pendant ce temps-là, deux cambrioleurs minables (dont un certain Joe Pesci) ont prévu de visiter toutes les maisons de la rue, toutes désertes pendant les vacances. Kevin va donc redoubler d'inventivité pour leur concocter mille et un pièges facétieux, donnant lieu à une scène de slapstick finale pour le moins décoiffante.





Macaulay Culkin, l'acteur miniature principal, déjà aperçu dans *Uncle Buck* de John Hughes sorti l'année dernière et dans *Jacob's Ladder* dont nous parlons dans ces pages, apparaît d'abord comme un de ces gamins insupportables dont l'Amérique a le secret, mais il se révèle finalement et heureusement plus subtil et talentueux que prévu. L'hystérie générale du film en agacera cependant certains, mais les pièges grotesques dans lesquels tombent les malfrats se révèlent plutôt jousifs. Dommage que le film connaisse un passage à vide avant ce dernier chapitre. *Home Alone*, apologie du libertarianisme où l'enfant américain doit protéger sa propriété quand le gouvernement et même la famille lui ont failli ? Toujours moins barbant qu'un pavé d'Ayn Rand.



2.9
sur 5



prochaines sorties

U.S.A.

Jacob's Ladder

Jacob's Ladder

réalisé par Adrian Lyne

avec Tim Robbins, Elizabeth

Peño & Danny Aiello

durée : 1h53

genre : thriller psychologique

musique : Maurice Jarre



Jacob Singer est un vétéran de la guerre du Vietnam, employé des postes New-Yorkaises. Un soir, alors qu'il rentre chez lui en métro, de troublants événements surviennent. Dans la rame qui manque de le percuter, une silhouette baignée de lumière crue le fixe intensément. Les jours qui suivent ne vont rien arranger : hallucinations, flashbacks, présences inquiétantes, un étouffement se resserre autour de Jacob. Le vétéran navigue entre deux réalités contradictoires : dans l'une, il est maqué avec sa collègue des postes, la belle (mais fourbe) Jezebel. Dans l'autre, il est resté fidèle à Sarah, sa femme. Où est la vérité ? Où s'arrêtent les hallucinations et où débute la réalité ?



Jacob's Ladder est un thriller fantastique absolument brillant. Adrian Lyne distille en nous, lentement mais vicieusement, une atmosphère de plus en plus étouffante et... démoniaque. En effet, le film est truffé de références bibliques, de son simple titre jusqu'aux noms des personnages, en passant par bon nombre de choix de mise en scène. Et c'est tout ce qui fait sa force. Car là où *Jacob's Ladder* touche au sublime, c'est bien évidemment au détour de sa géniale et bouleversante conclusion, qui jette d'un seul coup un tout nouvel éclairage sur l'ensemble du film. Une fois la projection terminée, une seule envie : retourner au guichet racheter une place pour le revoir et tenter de tout comprendre. Une œuvre à la fois terrifiante et apaisante, épaulée par un Tim Robbins bien plus convaincant que dans *Howard the Duck* ou *Erik the Viking*.

Non content de proposer d'innombrables scènes toujours plus crues et hallucinées, le film baigne dans une troublante atmosphère de conspiration surnaturelle. Cerise sur le gâteau, il en profite aussi pour dresser une critique de gouvernements et de leur attitude vis-à-vis de leurs soldats en temps de guerre. Plus qu'un simple long-métrage de flippe, *Jacob's Ladder* est un grand et beau film, qui suscite chez le spectateur l'effroi autant que la mélancolie. Incontournable et obsédant.

SECOND OPINION

Dans la bible, l'échelle de Jacob est une passerelle onirique entre la Terre et le paradis. Dans ce film d'Adrian Lyne (dont on attendait rien d'aussi peu vulgaire et racoleur après *Flashdance*, *9½ Weeks* et *Fatal Attraction*), ce passage semble plutôt relier la Terre et l'enfer, tant les visions cauchemardesques s'immiscent dans la réalité. Une œuvre aussi fascinante que dérangeante, puisant son inspiration dans la peinture de Francis Bacon. Un de ces films qu'on n'oublie pas de sitôt en sortant du cinéma. **8.2 sur 5**



8.3

sur 5

CHILD'S PLAY 2



Child's Play 2

réalisé par John Lafia

avec Alex Vincent & Brad Dourif

durée : 1h24

genre : slasher

musique : Graeme Revell

Child's Play, sorti en 1988, était un film d'horreur assez unique qui réussissait le tour de force d'installer une atmosphère vraiment angoissante alors que le méchant n'était rien d'autre qu'une poupée (certes possédée par l'âme d'un serial killer). Il faut dire que le film parvenait à nous ramener à l'enfance, notamment via son héros âgé de sept ans, avec toutes les peurs irrationnelles qui vont avec. La poupée finissait tout de même par se faire carboniser et mitrailler, mais depuis quand exterminer un affreux à la fin d'un film l'empêche de revenir tout beau tout frais au suivant ? Cette fois, ce sont les fabricants de poupées qui se disent que décidément, on en a fait tout un foin pour pas grand-chose, et qui rafistolent Chucky. Le jouet infernal, bien évidemment, s'enfuit...

C'est donc reparti pour un tour. Andy, désormais en famille d'accueil (où il se lie d'amitié avec une adolescente rebelle), est bien vite de nouveau la proie de la poupée maléfique. Et comme d'habitude, personne ne le croit. On ne peut pas dire que l'ensemble soit aussi angoissant que dans le premier film, heureusement c'est compensé par un niveau de gore un poil rehaussé avec quelques morts mémorables. Bref, tout ça finit par beaucoup ressembler à ce qu'on a déjà vu sans rien apporter de bien neuf et il devient difficile de rester vraiment captivé. Heureusement que Brad Dourif est toujours là pour donner un côté bien psychopathe à Chucky, car pour le reste voilà un film d'horreur, quoique plutôt correct, assez inutile.



2.7

sur 5



Reversal of Fortune

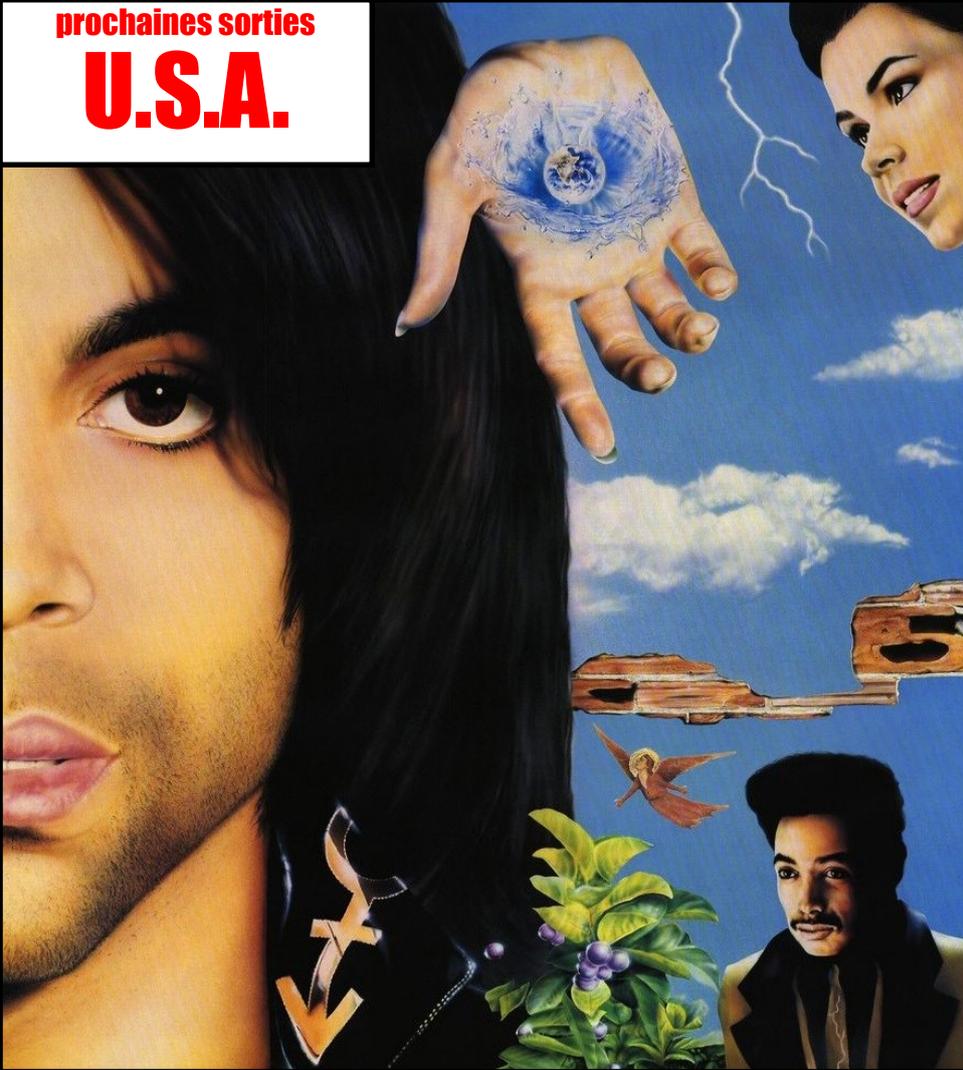
Reversal of Fortune
réalisé par Barbet Schroeder
avec Jeremy Irons, Glenn Close & Ron Silver
durée : 1h51
genre : procès
musique : Mark Isham

Pour son second film américain, le réalisateur Barbet Schroeder (né en Iran de parents allemand et suisse ayant longtemps œuvré dans le paysage cinématographique français - quel bordel), a choisi d'adapter *Reversal of Fortune: Inside the von Bülow Case*, un livre écrit en 1985 par l'avocat Alan Dershowitz sur une affaire judiciaire dont il fut un acteur important. Il y a une dizaine d'année, la richissime Sunny von Bülow plongeait dans un coma dont elle ne sortira jamais. Son mari Claus fut accusé de l'avoir provoqué grâce à une injection d'insuline. Bien que tout le monde eut vite condamné l'aristocrate britannique, Dershowitz accepta de le représenter non pas parce qu'il le croyait innocent, mais parce qu'il n'aimait pas la manière un peu cachottière dont l'accusation avait déclenché les poursuites. Nous voilà donc partis pour un *legal drama* des plus captivants dont Schroeder épouse le classicisme obligatoire tout en lui injectant un dynamisme formel assez

réjouissant. On suit le dossier d'appel monté par Dershowitz (Ron Silver, parfait en avocat à convictions qui ne lâche jamais) en quelques semaines, le tout narré depuis les limbes par la victime (Glenn Close) et entrecoupé de flashbacks faisant plus ou moins la lumière sur l'affaire. Préparez-vous à vous cramponner à votre siège à mesure que les *affidavits* perdent toute valeur juridique, que les examens médicaux apportent des conclusions ébouriffantes et que l'équipe d'étudiants en droit de Dershowitz dénêche la jurisprudence qui change tout. Bon, n'exagérons pas, l'ensemble est plus passionnant qu'excitant, mais il remplit parfaitement les missions du genre. Mais le meilleur du film, c'est surtout Jeremy Irons, succulent en riche froid et énigmatique qui n'hésite pas à faire des blagues sur son prétendu crime ou à clamer son innocence en se pavanant publiquement avec sa maîtresse.



3.6
sur 5



Graffiti Bridge
réalisé par Prince
avec Prince, Morris Day,
Ingrid Chavez
durée : 1h35
genre : comédie dramatico-romantico-musicale
musique : Prince

O n connaissait déjà la bande-son du film, sortie depuis quelques mois. Comme ce fut le cas pour *Purple Rain* et *Parade*, elle fonctionne parfaitement comme un album classique, quoique beaucoup plus longue et comportant des morceaux chantés par d'autres artistes voire carrément des titres du groupe *The Time*. En revanche, bien que tout à fait correct, on ne pouvait pas dire que l'album était à la hauteur des deux classiques précités... Heureusement, les versions cinématographiques de *Purple Rain* et *Parade* ne sont elles pas exactement des chefs-d'œuvre. Vous ne lirez jamais dans ces pages que *Purple Rain* est un navet, c'est même l'un des meilleurs films à regarder sous la couette un dimanche pluvieux, mais le second, première réalisation de Prince, s'est fait démolir par la critique. Le musicien est retourné derrière la caméra pour *Graffiti Bridge*, présenté comme la suite de *Purple Rain*. Il y reprend d'ailleurs le rôle du Kid, aujourd'hui gérant de son club dans un quartier de Minneapolis qui en est infesté, et que Morris (joué par Morris Day, chanteur de *The Time*, qu'on avait déjà vu dans *Purple Rain*) veut tous posséder. C'est quasiment tout pour le scénario, car cette situation n'est en fait que prétexte à diverses *battles* musicales s'enchaînant assez rapidement, avec au milieu une fille vaguement éthérée que nos deux gusses se disputent.



Ingrid Chavez est sans doute la SDF vivant sous un pont la plus sexy de tout Minneapolis.

Graffiti Bridge

Dès le départ, l'amateurisme de Prince à la réalisation saute aux yeux et se révèle aussi gênant que touchant, avec des trouvailles visuelles assez bancales dans le générique. Par la suite l'ensemble prend une meilleure tournure pour se concentrer sur l'essentiel : les nombreux passages musicaux. En dehors d'un ou deux, on n'est toujours pas dans la comédie musicale, les « progressions scénaristiques » (si on peut appeler ça comme ça) et les concerts étant assez distincts. Mais bien vite on se rend compte que l'ensemble n'est pas très cohérent et il ne faut pas trop chercher de logique forte à tout ça. Heureusement, ces passages musicaux compensent donc l'indi-

gence de l'intrigue. Sans arriver à la cheville de ses meilleures productions ou même du dernier vraiment bon album du kid *Lovesexy*, la plupart des chansons sont plutôt bien sympas. Mais on est évidemment à mille lieues de ce qu'on pouvait voir dans *Purple Rain*... Et même le plus fanatique des amateurs de Prince aura du mal à justifier ses choix vestimentaires plus que douteux tout au long

du film. Je ne parlerai même pas de sa performance d'acteur, car son personnage est de toute façon bien souvent relégué à l'arrière-plan. Morris Day n'est pas vraiment meilleur, mais tout de même assez réjouissant avec ses répliques incisives. En fait, l'ensemble ne se prend clairement pas au sérieux et c'est peut-être ce qui le sauve : on est bien plus dans la comédie que dans le drame

romantico-musical que *Purple Rain* était. Un film qui divisera les fans de Prince, entre ceux prêts à lui pardonner cette erreur tout de même assez sympathique et ceux qui regretteront l'époque où tout ce qu'il touchait se transformait en or.



2.3

sur 5

prefab sprout

WE LET THE
STARS GO

THE NEW 7" / 12" / CASSETTE / CD

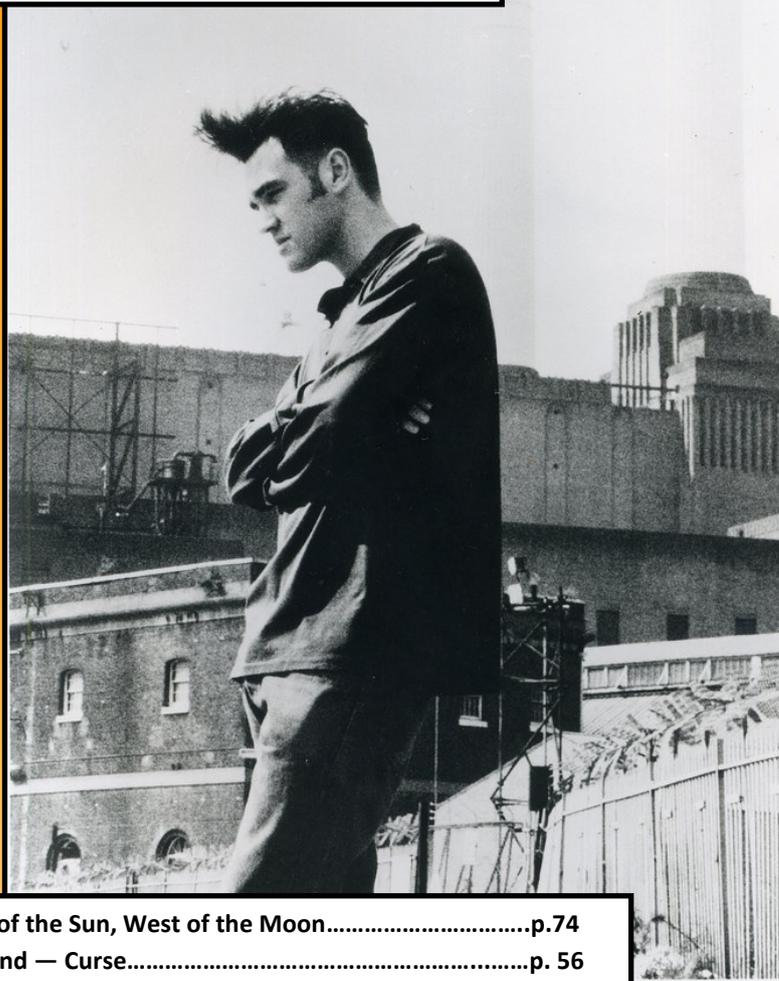
TAKEN FROM THE ALBUM "JORDAN: THE COMEBACK"

"To say it's the pop Triumph of the year is to damn it with faint praise - NME

CBS

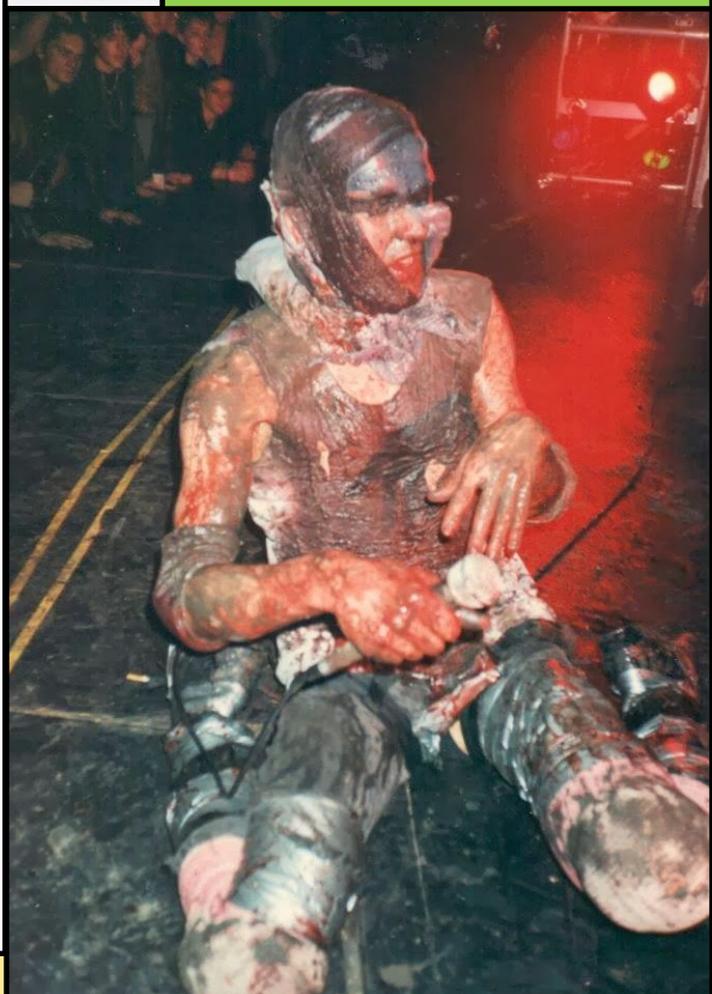


dernières sorties critiques d'albums



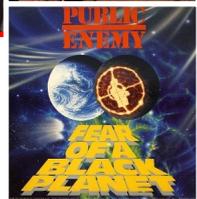
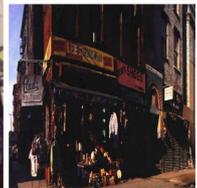
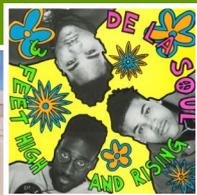
L'année approche doucement de son terme et on peut dire qu'elle a été particulièrement riche, ce qui augure du meilleur pour la décennie à venir. Et ça continue avec les sorties d'octobre, que nous avons écoutées en boucle ces trente derniers jours. Un trio de poids lourds du thrash metal ce mois-ci avec *Kreator*, *Sodom* et *Slayer*, mais aussi des premiers albums de la nouvelle scène britannique avec *The Charlatans*, *The La's* et *Ride*, pendant que leur pape *Morrissey* se permet de se la couler douce avec une compilation de singles. On a aussi quelques légendes du post-punk et gothique qui font toujours acte de présence (de manière plus ou moins intéressante) avec *The Chameleons*, *Alien Sex Fiend*, *Public Image Ltd.*, *Fields of the Nephilim* et *The Sisters of Mercy*. Bref, il y a de quoi faire. Mais l'ALBUM DU MOIS, c'est sans conteste *TOO DARK PARK* des Canadiens *SKINNY PUPPY*, qui avec une recette désormais perfectionnée, nous emmènent en balade dans les cimetières et autres maisons abandonnées décrépite, et on les suit volontiers.

a-ha — East of the Sun, West of the Moon.....	p.74
Alien Sex Fiend — Curse.....	p. 56
Big Baddy Kane — Taste of Chocolate.....	p. 70
Blind Guardian — Tales from the Twilight World.....	p. 65
The Charlatans — Some Friendly.....	p. 41
The Chameleons — Tony Fletcher Walked on Water.....	p. 52
Danny Elfman — Music for an Darkened Theatre.....	p. 80
Denki Groove — 662 BPM by DG.....	p. 78
Eno/Cale — Wrong Way up.....	p. 47
Fields of the Nephilim — Elizium.....	p. 54
For Against — In the Marshes.....	p. 53
Iron Maiden — No Prayer for the Dying.....	p. 64
King Diamond — The Eye.....	p. 62
Kreator — Coma of Souls.....	p. 68
The La's — The La's.....	p. 40
Led Zeppelin — Remasters.....	p. 42
Morrissey — Bona Drag.....	p. 34
Paris — The Devil Made Me Do It.....	p. 71
Pet Shop Boys — Behaviour.....	p. 70
Public Image Ltd. — The Greatest Hits, So Far.....	p. 48
Ride — Nowhere.....	p. 38
Paul Simon — The Rhythm of the Saints.....	p. 75
The Sisters of Mercy — Vision Thing.....	p. 57
Skinny Puppy — Too Dark Park.....	p. 76
Slayer — Seasons in the Abyss.....	p. 58
Sodom — Better off Dead.....	p. 66
Hubert-Félix Thiéfaine — Chroniques Bluesymentales.....	p. 46



Le **Top Rodent** vous rappelle les derniers indispensables, genre par genre. S'il vous en manque un, laissez tomber ce magazine et courez au disquaire le plus proche vider votre porte-monnaie !

HIP HOP



Désormais libéré de son groupe N.W.A qu'il n'hésite pas à référencer de manière médisante, Ice Cube a mis la Californie à feu et à sang avec cet album enragé à la production funky meurtrière.

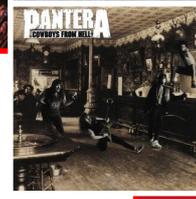
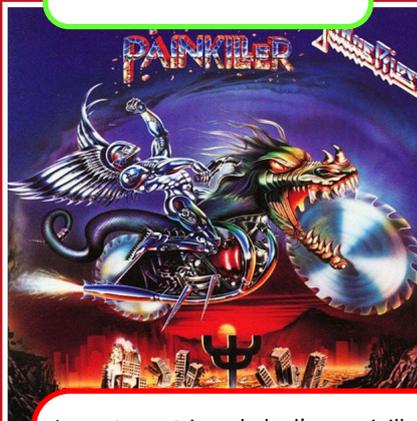
Ice Cube : *AmeriKKKa's Most Wanted* (1990)

De La Soul : *3 Feet High and Rising* (1989)

Beastie Boys : *Paul's Boutique* (1989)

Public Enemy : *Fear of a Black Planet* (1990)

METAL



Le retour triomphal d'une vieille légende du heavy metal qui a laissé sur le carreau toute la concurrence avec ce *Painkiller* incroyablement survitaminé qui enchaîne les grosses baffes.

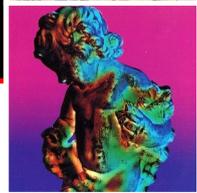
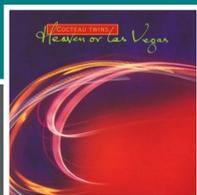
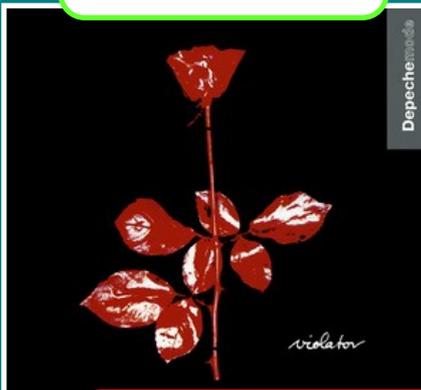
Judas Priest : *Painkiller* (1990)

Megadeth : *Rust in Piece* (1990)

Entombed : *Left Hand Path* (1990)

Pantera : *Cowboys from Hell* (1990)

POP



Depeche Mode signe avec cet opus très nocturne une trilogie éblouissante. Production minimaliste et futuriste, voix sensuelle de Dave Gahan... Et *Enjoy the Silence* en tube immense qui laisse à genoux.

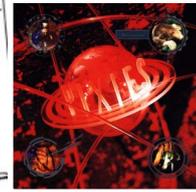
Depeche Mode : *Violator* (1990)

Cocteau Twins : *Heaven or Las Vegas* (1990)

Tears for Fears : *Sowing the Seeds of Love* (1989)

New Order : *Technique* (1989)

ROCK



Les héros de l'underground deviennent les représentants d'une génération en passant sur une major. Accessoirement, *Sonic Youth* est également le groupe le plus cool de l'univers avec l'armée de tubes noisy que comporte *Goo*.

Sonic Youth : *Goo* (1990)

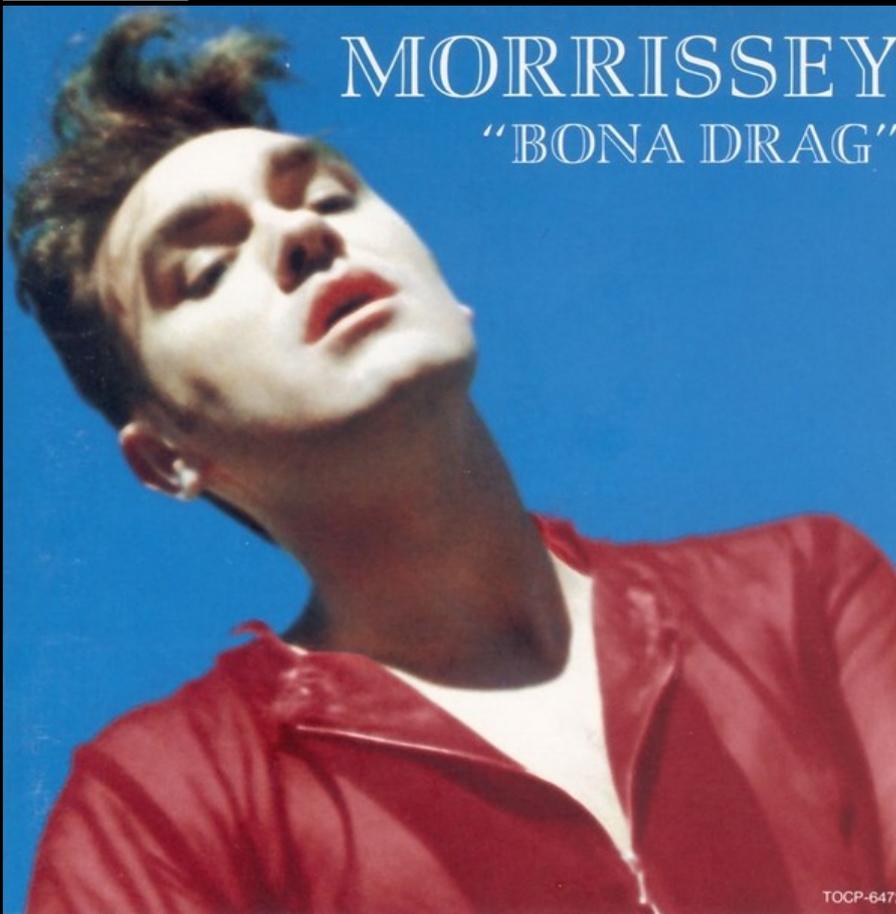
Fugazi : *Repeater* (1990)

Pixies : *Bossanova* (1990)

Jane's Addiction : *Ritual de lo Habitual* (1990)

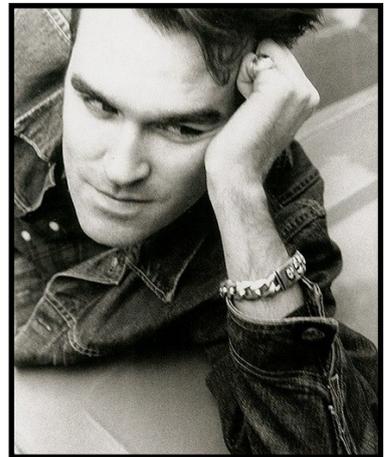


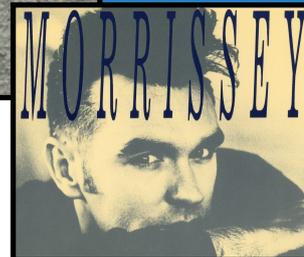
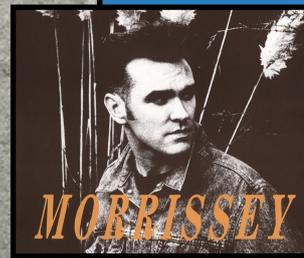
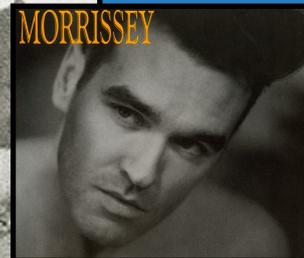
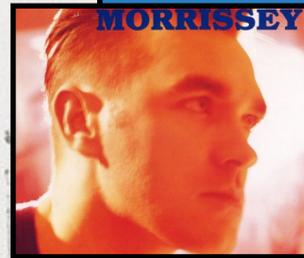
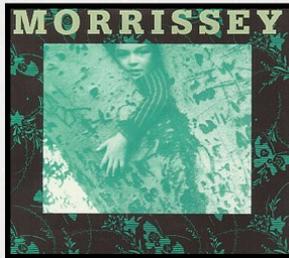
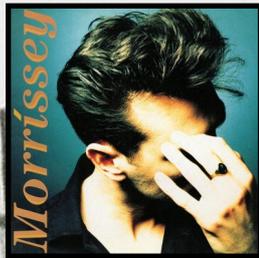
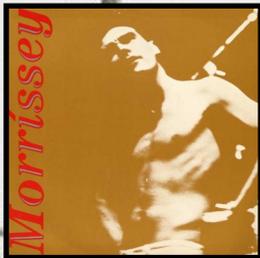
Esthétisme vs. athlétisme



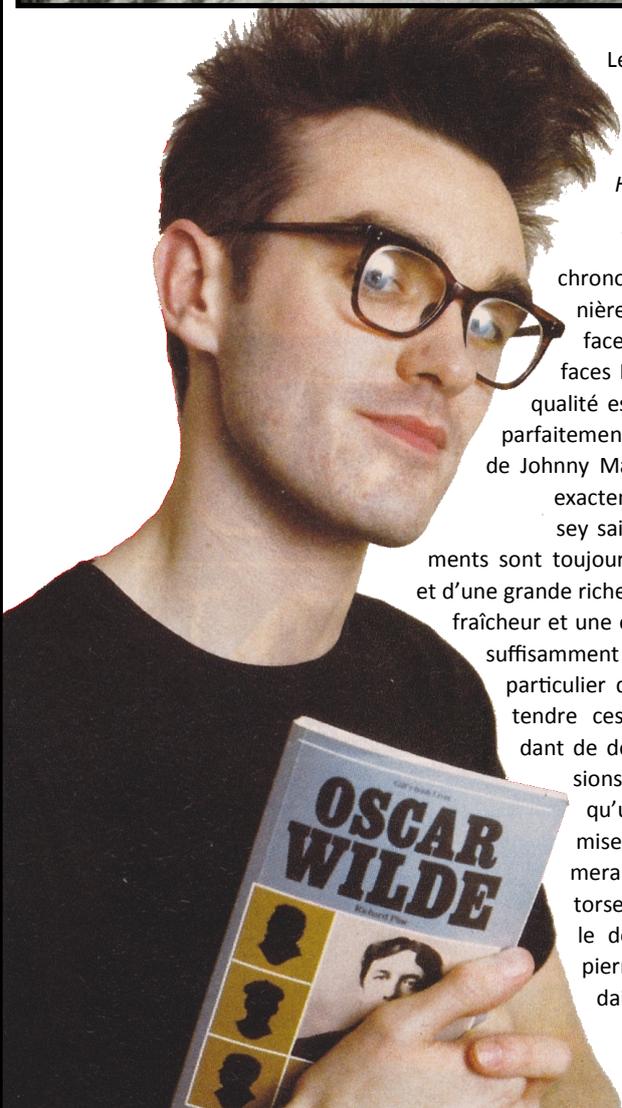
MORRISSEY
"BONA DRAG"

La fin douloureuse de *The Smiths* ne semble pas avoir entamé la créativité de son ex-chanteur Morrissey, au final pas des plus étonnant, car à écouter ses chansons, il apparaît assez clairement que la détresse semble plus l'inspirer que le bonheur. Son excellent premier album solo *Viva Hate* (1988) reposait notamment sur les deux tubes *Suedehead* et *Everyday Is Like Sunday*, qu'on retrouve ici. Les douze autres morceaux sont inédits sur album (en dehors de *Hairdresser on Fire*, B-side de *Suedehead*, disponible sur la version CD américaine de *Viva Hate*), ayant tous été publiés au format single au cours des deux dernières années. Un mode de parution qui était censé nous faire patienter jusqu'au second opus en solitaire de l'Anglais, mais celui-ci voyait arriver de sitôt, il nous offre cette compilation plutôt bien remplie.

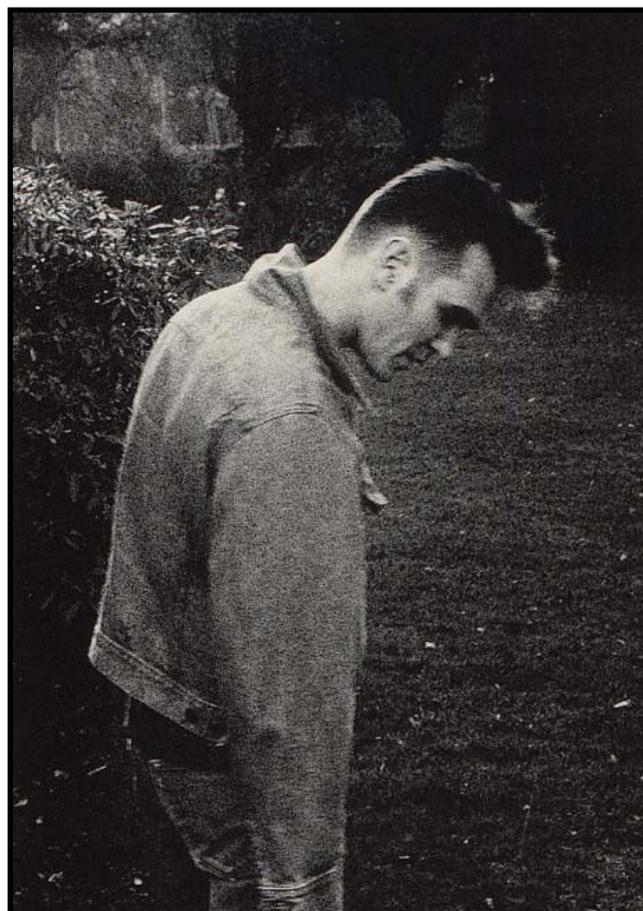


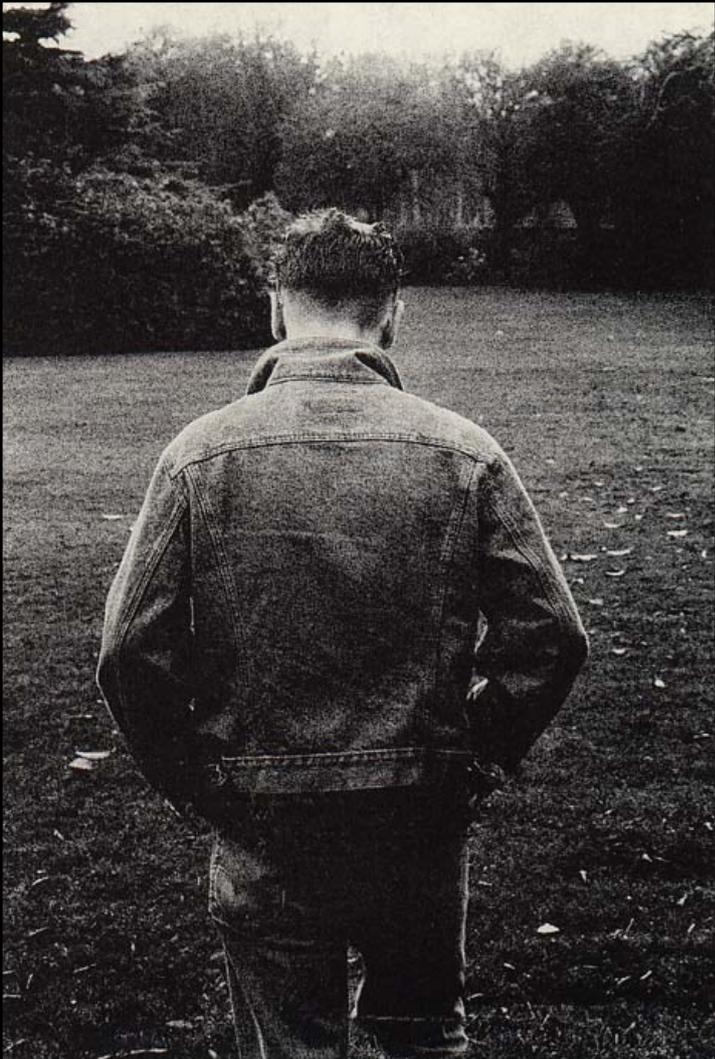


MORRISSEY "BONA DRAG"



Les chansons sont toutes relativement énergiques, ce qui tranche pas mal avec l'essentiel de *Viva Hate*, mais c'est plutôt normal pour des singles. Ils ne sont pas classés par ordre chronologique ni séparés de manière à ce qu'on ait toutes les faces A d'un côté et toutes les faces B de l'autre. Pour autant la qualité est telle que tout s'enchaîne parfaitement. Bien sûr, sans la guitare de Johnny Marr, les choses ne sont pas exactement pareilles. Mais Morrissey sait s'entourer et les arrangements sont toujours d'une grande délicatesse et d'une grande richesse, tout en conservant une fraîcheur et une énergie qui contrebalancent suffisamment (mais pas trop) le spleen si particulier du poète mancunien. À entendre ces envolées lyriques débordant de désœuvrement et de désillusions sentimentales, on n'a qu'une envie : enfiler une chemise de soie rose (qu'on ne fermera qu'à l'orée des poils du torse) pour aller tournoyer dans le désert, sauter de pierre en pierre, se suspendre aux lampadaires et s'allonger sur un sofa pour lire la correspondance d'Oscar Wilde sous un poster d'Alain Delon.





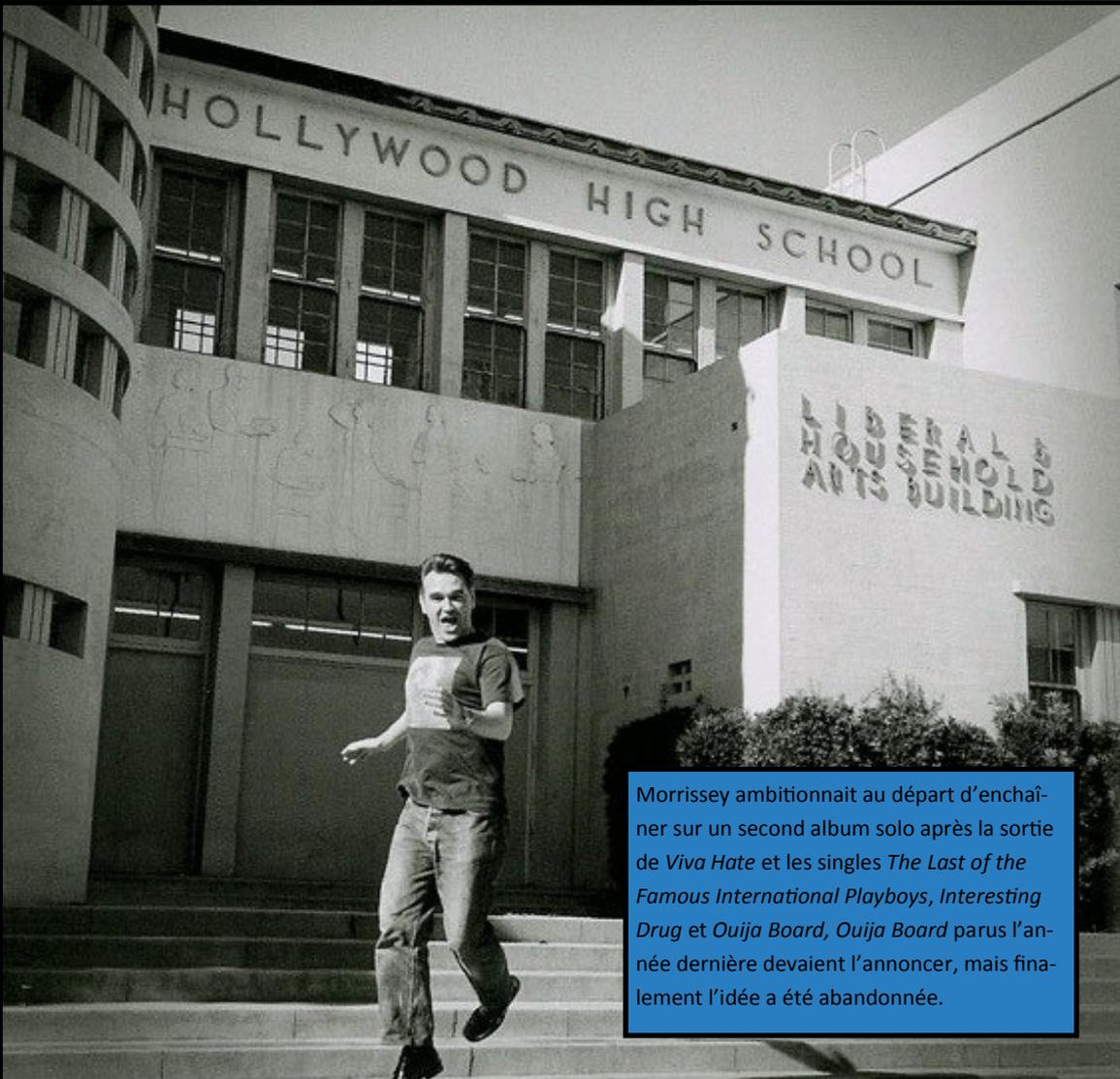
Label : HMV
Durée : 49min
Genre : indie pop

TRACKLIST

01. Picadilly Palare - 3:26
02. Interesting Drug - 3:27
03. November Spawned a Monster - 5:25
04. Will Never Marry - 2:22
05. Such a Little Thing Makes Such a Big Difference - 2:51
06. The Last of the Famous International Playboys - 3:37
07. Ouija Board, Ouija Board - 4:25
08. Hairdresser on Fire - 3:50
09. Everyday Is Like Sunday - 3:33
10. He Knows I'd Love to See Him - 3:08
11. Yes, I Am Blind - 3:44
12. Lucky Lisp - 2:51
13. Sudehead - 3:54
14. Disappointed - 3:05

Disappointed semble emprunter à l'un des morceaux les plus surprenants des *Smiths*, *How Soon Is Now?* avec son rythme lancinant et sa guitare saturée, dont la fin en forme de blague en fait la conclusion logique de la compilation. *Such a Little Thing Makes Such a Big Difference* est tout particulièrement notable pour sa douceur et ses notes de

clavier magiques et touchantes. *Ouija Board, Ouija Board*, qui a horrifié les critiques anglais, est pourtant un superbe exercice d'autodépréciation mélodramatique assez drôle (même les morts ne veulent pas parler à Morrissey), qui certes penche également vers l'auto-parodie, mais cela n'a-t-il pas toujours été le crédo du chanteur ?



Morrissey ambitionnait au départ d'enchaîner sur un second album solo après la sortie de *Viva Hate* et les singles *The Last of the Famous International Playboys*, *Interesting Drug* et *Ouija Board, Ouija Board* parus l'année dernière devaient l'annoncer, mais finalement l'idée a été abandonnée.

Il est bien sûr légèrement décevant de constater que les trois titres qu'on pouvait déjà avoir sur *Viva Hate* sont parmi les meilleurs de ce disque, mais que voulez-vous, *Sudehead* et *Everyday Is Like Sunday* sont déjà de (très grands) classiques. Ah, cet équilibre entre la basse plombée et le clavier aérien ! Heureusement, l'un des deux singles sortis cette année, *November Spawned a Monster*, n'est pas loin de leur tenir la dragée haute. On pourrait même parler de chanson définitive pour l'artiste, sorte de mini-saga épique, extravagante et ampoulée, avec une ligne de basse descendante et une guitare mugissante. Une œuvre gothique au sens littéraire du terme dont l'exubérance (notamment les vocaux aliénés de Mary Margaret O'Hara au milieu) a terrifié la presse anglaise si sérieuse. « Jesus save me from pity, sympathy and people discussing me », ou comment Morrissey nous force au blasphème.

4.1

sur 5



« Si vous regardez le top dix des albums du moment vous verrez les Rolling Stones, Bob Dylan, Neil Young, Eric Clapton, Grateful Dead et je trouve ça horrifant. Il y a une chanson sur cet album qui renvoie aux Rolling Stones. J'ai été tellement dégoûté par leur récent comeback que je ne trouve même plus ça triste ou pitoyable, ça me met juste tellement en colère qu'ils ne foutent pas le camp. Vous ouvrez les journaux dans ce pays, et chaque jour il y a l'inévitable photo de, vous savez, Mick avec ses sacs-à-l'aéroport, ou Keith en train de dire qu'il est complètement normal maintenant. Ils sont toujours là ! Cette chanson s'appelle Get off the Stage. »

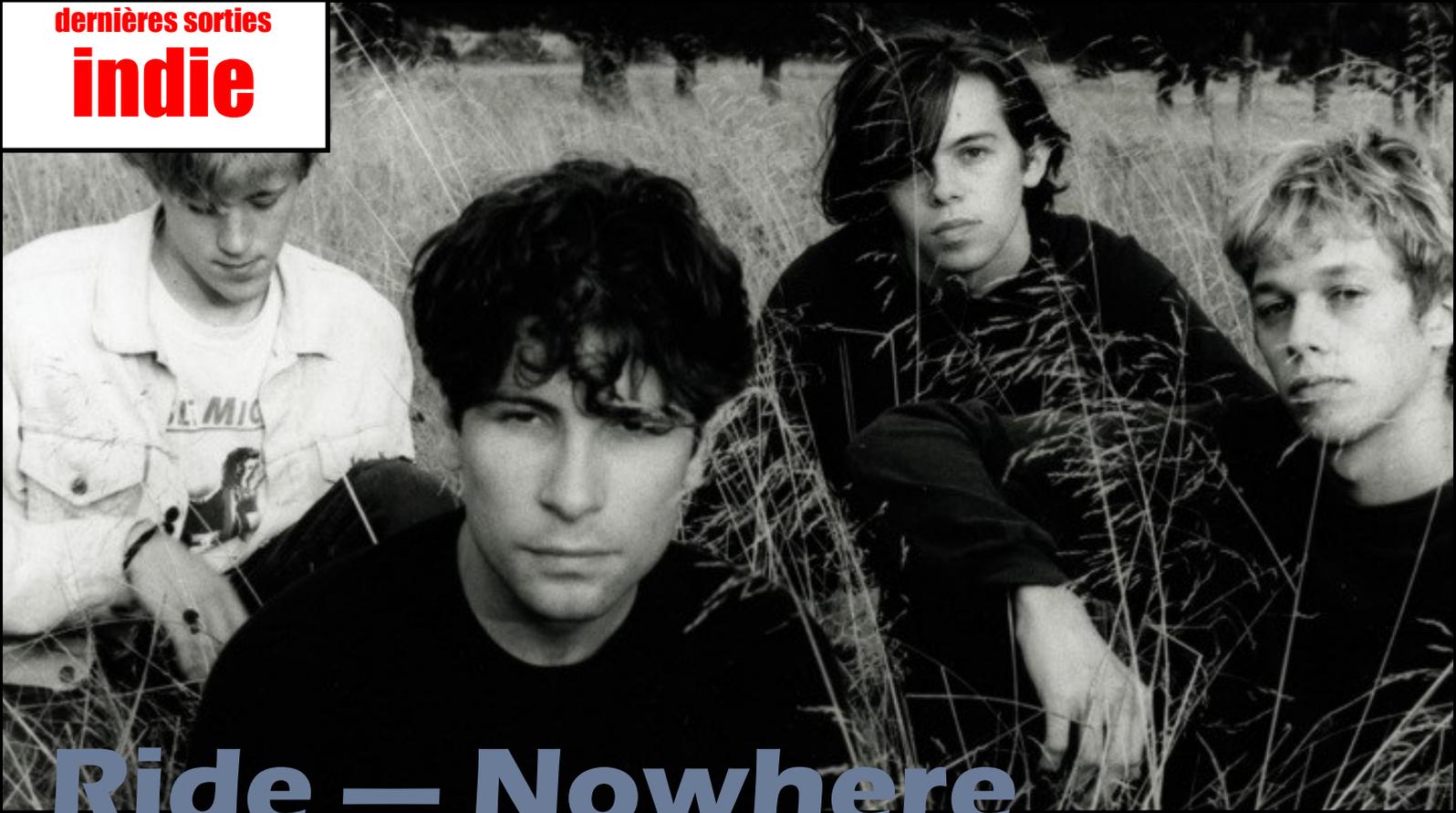
« Piccadilly Palare, qui recevra des critiques intégralement horribles, est une chanson sur la prostitution masculine. »

« Il y a une chanson qui s'appelle Striptease with a Difference qui parle d'une partie de cartes où le perdant doit enlever un de ses vêtements. Et ça parle de secrètement espérer de perdre et même de faire exprès de perdre. »

« Ma vie serait tellement plus palpitante si j'avais un problème d'alcool. »



Extraits d'interviews issus de *The Face*, mars 1990



Ride — Nowhere

TRACKLIST

01. Seagull - 6:08
02. Kaleidoscope - 3:01
03. In a Different Place - 5:29
04. Polar Bear - 4:46
05. Dreams Burn Down - 6:06
06. Decay - 3:36
07. Paralysed - 5:34
08. Vapour Trail - 4:18

La vague Ride n'en finit pas de déferler. Le mois dernier paraissait leur troisième EP et la compilation *Smile* regroupant les deux premiers, originellement publiés en début d'année. Mais voilà enfin ce qu'on attendait vraiment, l'album. Le premier morceau *Seagull* s'inscrit plutôt dans l'esprit du premier EP éponyme avec un déluge de fuzz et une batterie extatique, alors que le chant penche vers les harmonies religieuses. La bluette *Kaleidoscope* qui rappelle un peu la période 86-87 de *My Bloody Valentine* ne s'accommode pas parfaitement de ce style enlevé. Heureusement la batterie plus retenue sur *In a Different Place* convient mieux aux ambitions chaloupées du chanteur, même si ce sont surtout les guitares, d'abord délicatement cristallines pour mieux déboucher sur ce son de tronçonneuse noctambule si caractéristique de la scène, qui font la différence. C'est lorsque Loz Colbert ne joue pas le John Bonham indé sous ecstasy qu'il parvient enfin à

donner à chacune de ses frappes le contrepoint nécessaire aux effusions guitaristiques de Mike Gardener et Andy Bell. Après un *Polar Bear* aussi sympathique qu'anecdotique, *Ride* délivre enfin son premier vrai coup d'éclat avec *Dreams Burn Down*. C'était d'ailleurs le morceau qui ouvrait l'EP *Fall*. Déjà entendu donc, mais comment ne pas être séduit dès l'introduction par cette batterie en apesanteur et cette fraîcheur matinale liquide qui émane des accords de guitare, lesquels sont bien vite remplacés par des bourrasques bruitistes salvatrices ? Le chant, presque hésitant, devient une énumération de désillusions uniquement soutenables dans la tourmente cacophonique des guitares maltraitées. Après un tel exploit, *Decay* passerait presque inaperçu malgré sa ligne de basse aussi noire que bondissante. Mais les accélérations et ralentissements successifs de *Paralysed* font s'entrechoquer urgence juvénile et spleen déjà trop âgé à la Morrissey.

Label : Creation
Durée : 38min
Genre : shoegaze





Tout cela est bien beau et ferait donc de *Nowhere* un premier album bien plus qu'honorable, tenant les promesses faites par les trois EP sans dépasser les espérances qu'ils ont semées. Un disque rafraichissant oublié dès qu'on en a fini l'écoute, ce qui ne pousse qu'à le relancer. Mais tout ça est balayé, que dis-je, vaporisé, par le titre final. Les cordes négligemment gratouillées de la guitare y forment un brouillard métallique dans lequel se perd le chant doux-amer, mais lorsque tout s'arrête et que le brouillard reprend seul, puis que la basse et la batterie le rejoignent, et finalement des violons, on est saisi de frissons. En flirtant avec la recette de *The Field Mice*, *Ride* signe avec *Vapour Trail* le plus beau morceau du shoegaze, insolente conclusion à un album largement plus terre-à-terre que ces quatre minutes ahurissantes d'un somptueux état de grâce. Qui ridiculisent tout exercice de critique rationnelle d'un tel album, rendent caduque toute prétention à noter ou classer. On avait d'ailleurs déjà connu cette situation avec le dernier album de *The Field Mice* justement, *Skywriting*, pour le moins déboussolant en dehors d'une pièce éblouissante, *It Isn't Everything*, touchée du même génie évident, leçon d'humilité aussi douloureuse qu'indispensable. Une de ces chansons pour lesquelles on a envie de tourner un film entier pour qu'elles en soient la conclusion et la synthèse bouleversante lorsque le générique de fin se lance.



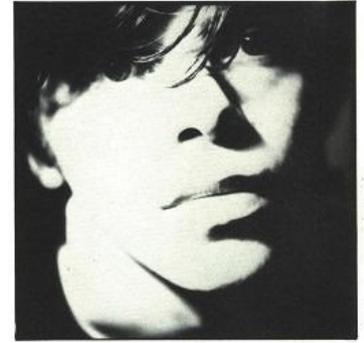
steve



andy



laurence



mark

Pour des jeunes gens aussi fétichistes de l'océan, ils passent beaucoup de temps sur la terre ferme.



3.7

sur 5



The La's

On avait été charmés il y a bientôt deux ans par le second single de ce groupe formé depuis 1983 (!). *There She Goes* est une petite merveille de perfection pop, et on la retrouve ici avec bonheur. Mais ceux qui s'attendaient à un album du même acabit risquent d'être déçus... Les deux premiers titres sous influence de *R.E.M.* ne trompent pas : le premier album de *The La's* propose un rock roublard et débraillé, dont la simplicité et l'évidence empruntent beaucoup à la country et à la folk. Les Anglais ont toujours adoré l'Amérique, et le groupe de Liverpool n'y échappe pas, comme les *Stones* avant eux. On pense finalement surtout à *The Byrds*. On repassera donc pour la douceur adolescente propre à de nombreux autres compatriotes. Il émane plutôt de cette musique un sentiment de liberté et de fraîcheur, que certains préféreront au misérabilisme de nombreuses autres formations. Ceux-ci se réjouiront tout de même du final de près de huit minutes (soit un cinquième de l'album !), pour le coup beaucoup moins expéditif et aux accents épiques.

TRACKLIST

01. Son of a Gun - 1:56
02. I Can't Sleep - 2:37
03. Timeless Melody - 3:01
04. Liberty Ship - 2:30
05. There She Goes - 2:42
06. Doledrum - 2:49
07. Feelin' - 1:44
08. Way out - 2:32
09. I.O.U. - 2:08
10. Freedom Song - 2:23
11. Failure - 2:54
12. Looking Glass - 7:51

3.6

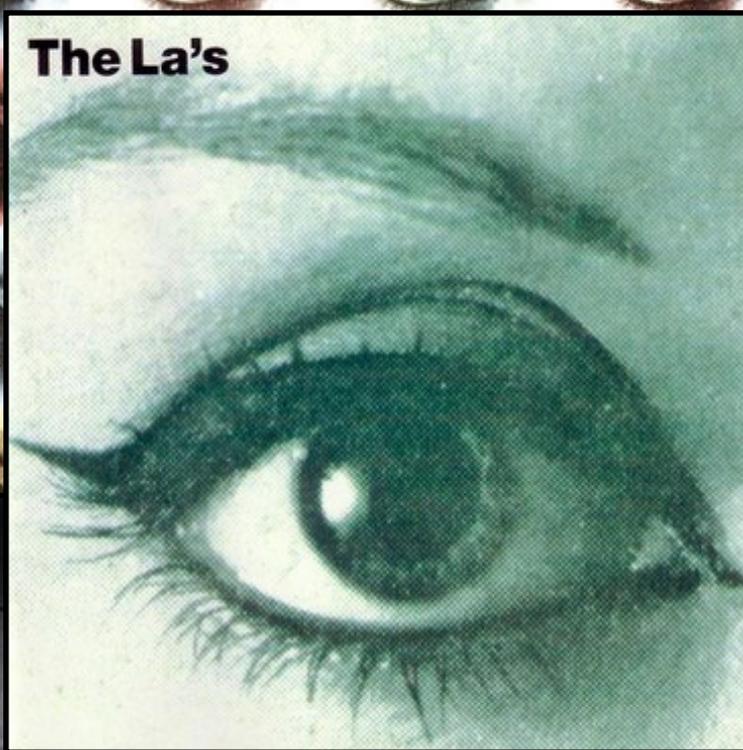
sur 5

Label : Go!

Durée : 35min

Genre : jangle pop

The La's



The Charlatans : Some Friendly

TRACKLIST

01. You're Not Very Well - 3:30
02. White Shirt - 3:25
03. The Only One I Know - 3:58
04. Opportunity - 6:40
05. Then - 4:10
06. 109 pt2 - 3:18
07. Polar Bear - 4:55
08. Believe You Me - 3:40
09. Flower - 5:27
10. Sonic - 3:32
11. Sproston Green - 5:09

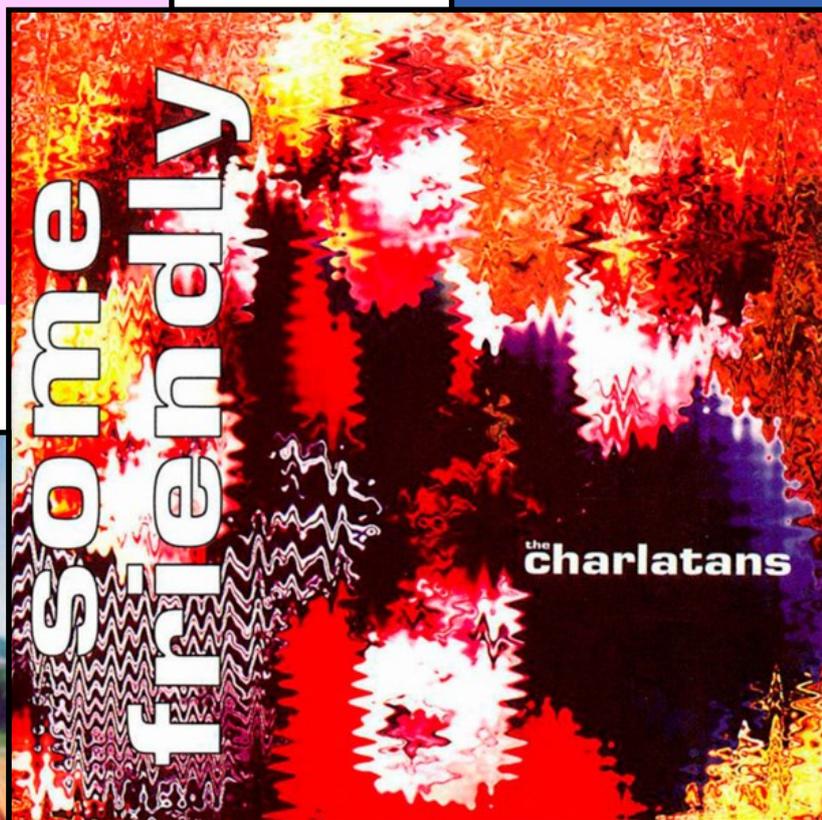
3.4

sur 5

Label : Situation Two
Durée : 47min
Genre : madchester



Some Friendly devait prouver aux mauvaises langues que non, *The Charlatans* n'en sont pas, de charlatans. Hélas, les plus exigeants seront sûrement confortés dans leur opinion... Le tube *The Only One I Know* aux guitares scintillantes et aux chœurs quasi liturgiques était des plus prometteurs, et on en retrouve le rythme syncopé et l'orgue Hammond tout droit rapiné aux années 60 sur tout l'album. Cependant, aussi efficace la bande de Northwich soit-elle, elle ne parvient pour l'instant pas à s'imposer comme autre chose qu'un bon groupe de suiveurs. *The Stone Roses* en l'occurrence (il n'y a qu'à écouter *White Shirt*), dont ils sont loin d'égaliser le talent pour la mélodie et la composition. Mais il faudrait quand même faire la fine bouche pour ne pas trouver ces onze titres plutôt réjouissants et surtout, rafraîchissants. Il y a aussi du *The Field Mice* sur *Opportunity* ou sur *Polar Bear* (eh oui, eux aussi se sont essayés à l'électronique), ce dernier titre rappelant également une version moins hystérique des *Happy Mondays*. Il ne s'agit certes pas du groupe le plus impressionnant de cette nouvelle vague britannique, mais voilà en tout cas un bon petit album de pop indé.





Led Zeppelin MCMXC

Depuis 1985 sont sorties les premières éditions CD du catalogue de *Led Zeppelin*, utilisant hélas des bandes produites à partir des vinyles et non à partir du master original. En attendant d'éventuelles autres rééditions des albums, Atlantic nous sert ici deux compilations dont la création a été supervisée par Jimmy Page *himself*. Suivez bien car ça se complique vite : les deux compiles ont sensiblement le même artwork, mais la version quatre CD (ou six LP), qui n'a pas de nom, est la plus complète, tandis que *Remasters* en est en fait une version raccourcie de deux CD (ou trois LP). Mais la version 4CD est également bien sûr remasterisée. Car l'intérêt principal de cette sortie, c'est de proposer pour la toute première fois du *Led Zep* sur CD avec un son flambant neuf utilisant les masters tapes originales comme source. La version 2CD sera un bon moyen de faire découvrir le groupe à un novice, la version 4CD est plutôt un objet de luxe pour les fans, mais qu'on ait l'une ou l'autre, c'est plutôt cool de posséder toutes ces chansons sur un seul support, parfait à emmener en voiture ou en vacances par exemple. Mais dans l'absolu, ça ne remplacera pas les vinyles de papa.

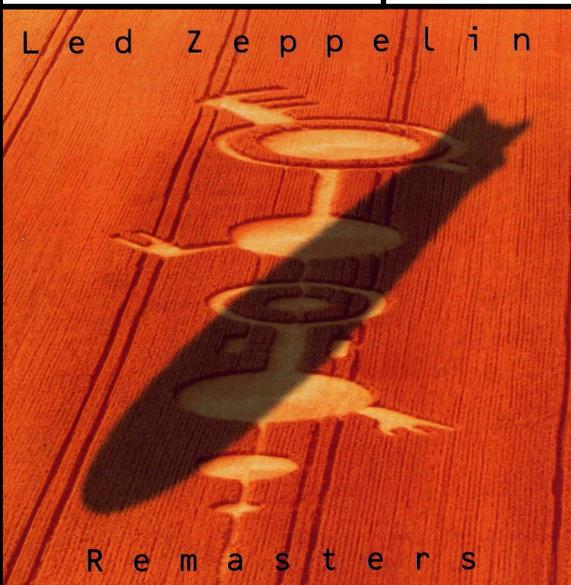
Label : Atlantic
Durée : 4h49 (4CD) / 2h25 (2CD)
Genre : hard rock / blues rock



I

Tracklist disque I

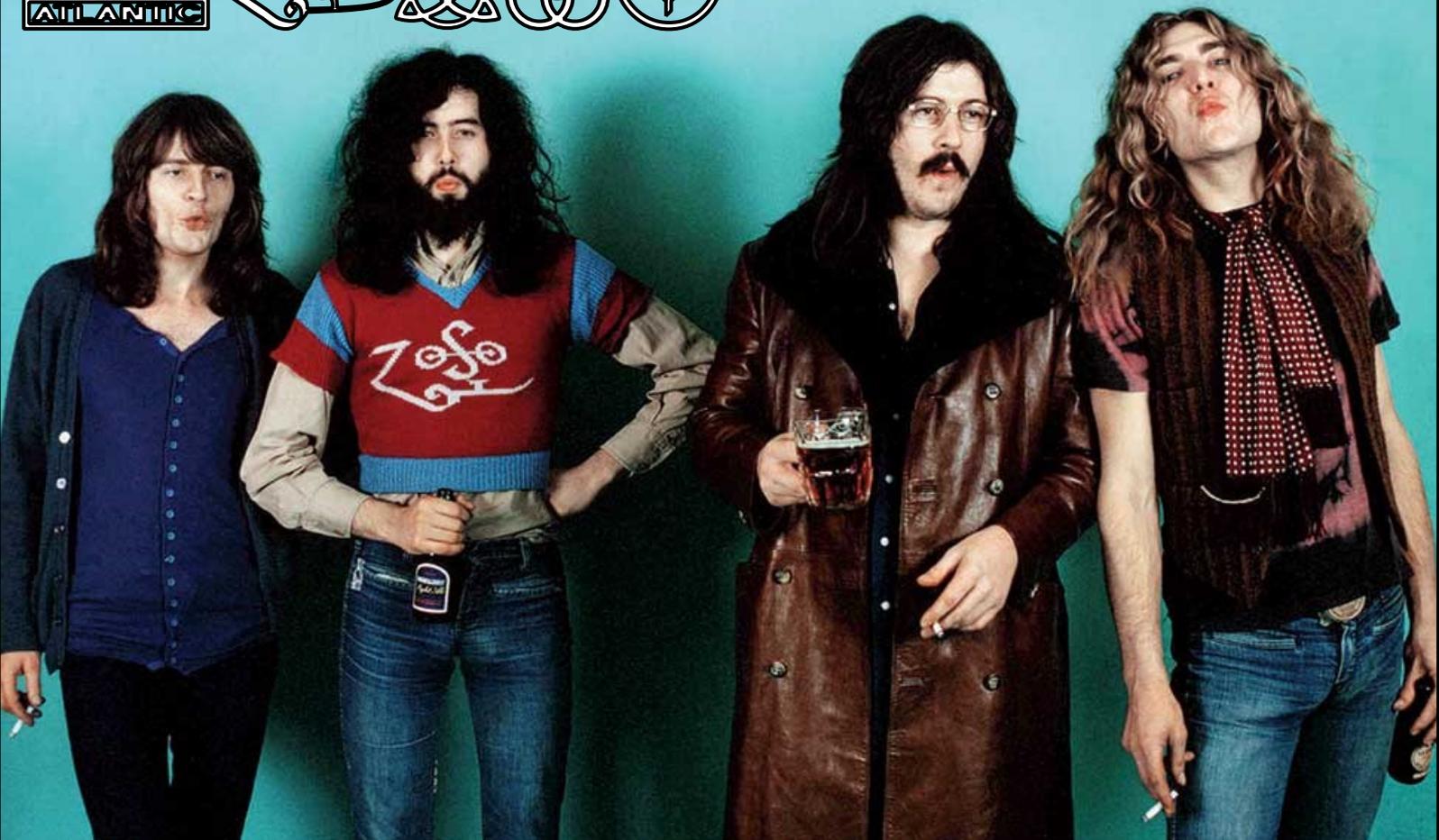
01. Whole Lotta Love
02. Heartbreaker
03. Communication Breakdown
04. Babe I'm Gonna Leave You
05. What Is and What Should Never Be
06. Thank You
07. I Can't Quit You Baby
08. Dazed and Confused
09. Your Time Is Gonna Come
10. Ramble on
11. Travelling Riverside Blues
12. Friends
13. Celebration Day
14. Hey Hey What Can I Do
15. White Summer / Black Mountain Side





Tracklist disque II

- | | |
|---------------------------------|--------------------------------|
| 01. Black Dog | 08. Since I've Been Loving You |
| 02. Over the Hills and Far Away | 09. D'yer Mak'er |
| 03. Immigrant Song | 10. Gallows Pole |
| 04. The Battle of Evermore | 11. Custard Pie |
| 05. Bron-Y-Aur Stomp | 12. Misty Mountain Hop |
| 06. Tangerine | 13. Rock and Roll |
| 07. Going to California | 14. The Rain Song |
| | 15. Stairway to Heaven |



Commençons par la version longue. Elle suit un ordre chronologique, chaque disque couvrant grosso modo une certaine période : 1969-70 pour le premier, 1970-73 pour le second, 1973-75 pour le troisième, et 1975-82 pour le dernier. Le découpage n'est cependant pas strict, chaque disque mélangeant un peu les albums pour tenter de trouver une progression logique. Le tout premier morceau est donc celui du second album et non du premier : *Whole Lotta Love*, mais il s'y prête si bien avec son break noise que rétrospectivement, *Sonic Youth* n'a fait que singer avec *Silver Rocket*. Le

premier disque contient quelques raretés alors que les trois autres piochent exclusivement dans les albums studio. Il représente les débuts du groupe, à son plus bluesy. Le second disque contient pas mal de titres lorgnant vers le folk rock, ainsi que quelques pièces majeures telles que *The Rain Song*, l'inévitable *Stairway to Heaven* et, disons-le, leur meilleur morceau et de très loin, l'immense *Since I've Been Loving You* au solo de guitare parfaitement orgasmique et à l'orgue divin, avec en plus l'excellente et poignante bizarrerie reggae qu'est *D'yer Mak'er*. Le troisième disque

met le paquet sur les morceaux épiques à rallonge, et pour cause on passe soudainement de quinze à dix pistes avec *Kashmir* et son riff dévastateur, *No Quarter*, *When the Levee Breaks*, *Achilles Last Stand* et *In My Time of Dying*. Un disque qu'il faut pouvoir avaler. Enfin, le dernier disque, qui comporte des sélections des trois derniers albums du groupe (*Presence*, *In Through the Door* et *Coda*), est forcément le moins intéressant, malgré quelques titres issus de *Physical Graffiti*. Le touchant *All My Love*, bourré de synthés, fait néanmoins un symphonique point final.

III



Tracklist disque III

01. Kashmir
02. Trampled under Foot
03. For Your Life
04. No Quarter
05. Dancing Days
06. When the Levee Breaks
07. Achilles Last Stand
08. The Song Remains the Same
09. Ten Years Gone
10. In My Time of Dying



Le coffret de l'édition 4CD dispose d'un agencement identique à celui de Biograph de Bob Dylan par exemple, ce qui justifie moins sa taille que l'édition 6LP...

Pour ceux à qui près de cinq heures de hard rock fait peur, la version 2CD *Remasters* se révèle plus digeste, notamment parce qu'elle s'embarrasse bien moins d'extraits des trois derniers albums. *Coda* passe ainsi à la trappe, alors que *Presence* et *In Through the Door* ne se voient représentés que par deux titres. L'ordre est cette fois-ci strictement chronologique, le premier disque couvrant *Led Zeppelin I, II, III et IV* et le second *Houses of the Holy* et *Physical Graffiti*. Les fans de ce dernier seront par contre déçus de n'en retrouver que trois morceaux, tandis qu'*Achilles Last Stand* manque également à l'appel... tout comme *I Can't Quit You Baby*, *Moby Dick* et *When the Levee Breaks*.

On n'a donc pas fini ses calculs d'apothicaire avec ces deux compiles : la version longue est forcément la plus complète, mais on pourra chipoter sur l'agencement des morceaux et l'équilibrage des disques. La version courte est un condensé plus efficace mais un de vos morceaux préférés du groupe en est forcément absent. D'où, comme je le disais en introduction, son rôle parfait d'initiation pour les plus jeunes. Elle n'est en revanche guère représentative de l'éclectisme du groupe, que seuls les albums peuvent de toute façon vraiment retranscrire, chacun ayant son ambiance caractéristique. On aurait également tort de se limiter à ses rétrospectives : tant qu'on a pas vu le film-concert *The Song Remains the Same*, seul document live vidéo du groupe, on passe à côté d'une de ses dimensions primordiales. Les coups de pelvis de Robert Plant à en faire tomber son pied de micro, ses miaulements sensuels pendant que Jimmy Page enchaîne des plans guitaristiques ahurissants, ça a de quoi vous émoustiller.

La réhabilitation des géants du classic rock n'est pas vraiment ce qu'il y a de plus excitant dans le paysage musical actuel, mais *Led Zeppelin* est quand même un groupe qui se démarque de ses congénères par un surplus de grandeur. On peut remercier les *Beastie Boys* de les avoir rendus cool à nouveau en les pillant sauvagement sur leur premier album en 1986, mais on ne peut que d'autant plus se désoler qu'ils soient un jour devenus ringards.



3.8

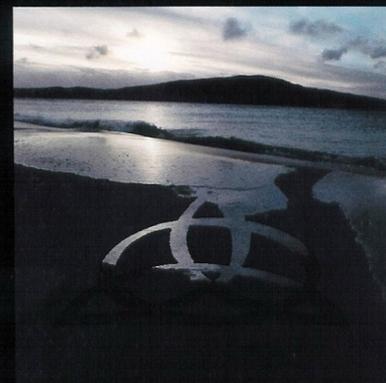
sur 5

Photo de famille en 1976. Dans le sens des aiguilles d'une montre : Jimmy Page (guitare), John Paul Jones (basse & claviers), Robert Plant (chant) et John « Bonzo » Bonham (batterie).





IV



Tracklist disque IV

01. In the Evening
02. Candy Store Rock
03. The Ocean
04. Ozone Baby
05. Houses of the Holy
06. Wearing and Tearing
07. Poor Tom
08. Nobody's Fault but Mine
09. Fool in the Rain
10. In the Light
11. The Wanton Song
12. Moby Dick / Bonzo's Montreux
13. I'm Gonna Crawl
14. All My Love



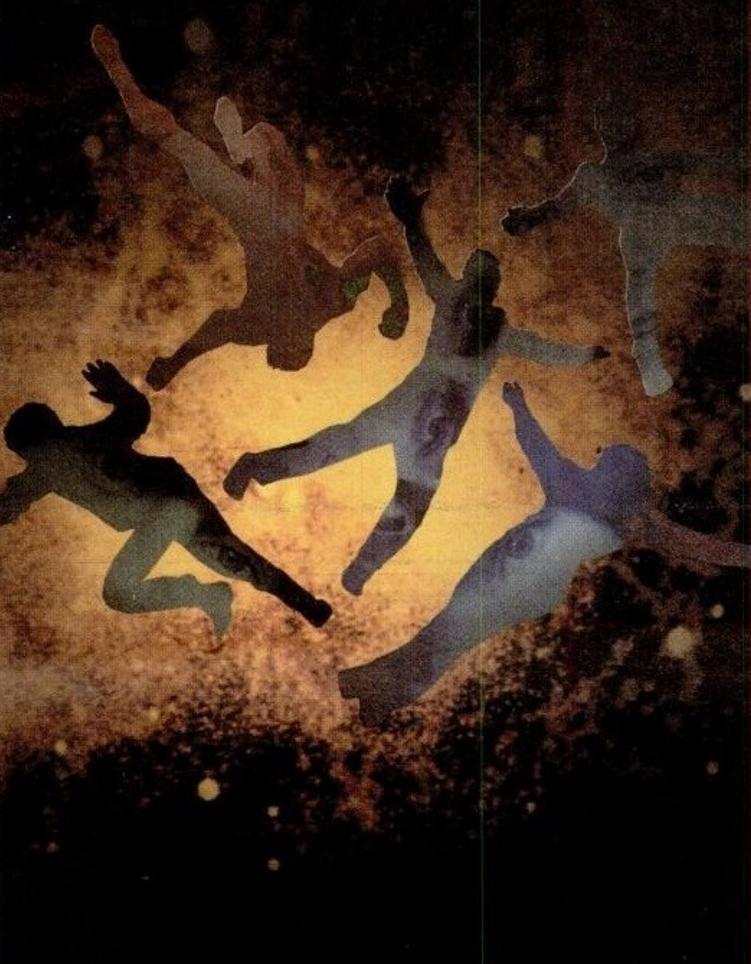
dernières sorties

rock

inspira life

life, the Inspiral Carpets' debut full-length album, includes additional tracks not on the U.K. release.

features the single "Commercial Rain"

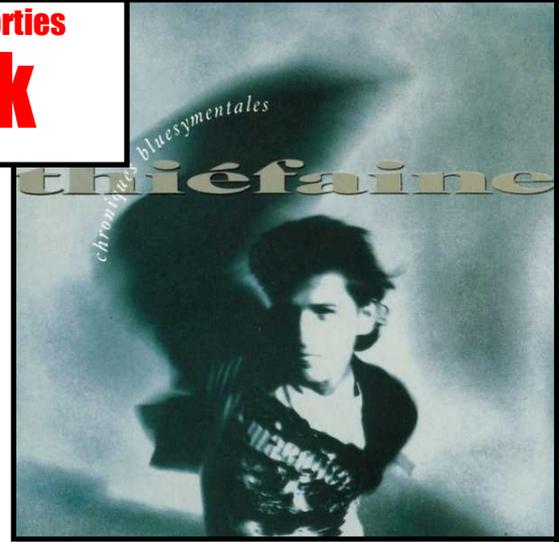


Also available "Commercial Rain" CD5 (66606-2) On Mute/Elektra Cassettes and Compact Discs



carpets

© 1990 Elektra Entertainment, a Division of Warner Communications Inc., ®



Le troubadour de la Franche-Comté se serait-il assagi ? Depuis les débuts folk de son groupe *Machin* dans les années 70, HFT jouait les saltimbanques franchouillards à guitare, signant une trilogie clownesque en solo, puis une autre plus urbaine sous influence de Bashung dans les années 80. Ses deux derniers albums le voyaient se fourvoyer quelque peu dans un rock commercial un brin faisandé. Mais les deux titres qui ouvrent ce neuvième opus laissent augurer, peut-être, d'une nouvelle série d'albums plus inspirés. Hubert-Félix est tout simplement vibrant sur *Demain les Kids*, toujours roublard, mais sans le côté farceur qui pouvait le desservir autrefois. L'ambiance prend carrément du plomb dans l'aile sur *Un Automne à Tanger (Antinoüs Nostalgia)*. Et peu importe que ce saxo criard vienne s'inviter sur *Caméra Terminus*, le riff juvénile et cette

bum. Plus sérieux, HFT, oui, mais il n'y a qu'à lire les titres des morceaux pour voir qu'il n'a pas perdu grand-chose de sa verve fantaisiste, bien audible sur le vaguement bluesy *542 Lunes et 7 Jours Environ*, qui n'est pas non plus exempt de mélancolie. Et là où d'abord assez agaçant, on est encore une fois agréablement surpris. On y sent en fait HFT si investi, lancé à corps perdu dans cet espèce de rock 'n roll synthético-ridicule, qu'il finit par être assez touchant. De tous les morceaux, *Misty Dog in Love* est finalement le seul à ne pas convaincre, pas mal pour un album qui ne paye vraiment pas de mine au premier contact. Le groupe américain qui accompagne H.-F., s'il n'est pas avare en interventions inutiles de saxophone, assure tout de même une rythmique légèrement bluesy qui tient bien la route, et fait finalement de cet album une évolution intéressante.

Hubert-Félix Thiéfaine : Chroniques Bluesymentales

TRACKLIST

01. Demain les Kids - 5:30
02. Pogo sur la Deadline - 4:30
03. Un Automne à Tanger (Antinoüs Nostalgia) - 4:44
04. Caméra Terminus - 3:38
05. 542 Lunes et 7 Jours Environ - 4:42
06. Zoo Zumains Zébus - 3:55
07. Portrait de Femme en 1922 - 6:12
08. Misty Dog in Love - 4:53
09. Villes Natales et Frenchitude - 7:05

3.3

sur 5

Label : Justine
Durée : 45min
Genre : rock/chanson

« up on a hill... »

3.6

sur 5

Label : Opal
 Durée : 41min
 Genre : art rock / art pop

TRACKLIST

01. Lay My Love - 4:43
02. One Word - 4:34
03. In the Backroom - 4:01
04. Empty Frame - 4:27
05. Cordoba - 4:25
06. Spinning Away - 5:27
07. Footsteps - 3:13
08. Been There, Done that - 2:52
09. Crime in the Desert - 3:42
10. River - 4:21



JOHN CALE



BRIAN ENO

Eno/Cale : Wrong Way up

Après Lou Reed, c'est au tour de Brian Eno de s'acoquiner avec John Cale. Un exercice auquel le désormais producteur star est rompu après avoir travaillé avec les plus grands (Robert Fripp, David Byrne, David Bowie...). On lance donc la lecture en se demandant bien de quelles expérimentations atmosphériques nos deux lurons ont pu accoucher et... surprise ! Que sont ces rythmes légers, ces guitares aériennes ? Que sont ces voix enchanteresses ? Mais oui, MAIS OUI, ENO REFAIT DE LA POP !

Oubliés l'ambient et les longues plages de vingt minutes comptant quelques notes au maximum, voilà sûrement l'album le plus ouvertement pop de l'Anglais depuis... 1974 ! On n'osait plus en rêver, et voilà que ça surgit sans crier gare. Il y a de quoi tomber dans les pommes, franchement.

Bref, *Wrong Way up* se compose d'une dizaine de chansonnettes sur lesquelles les deux musiciens posent leur voix et leurs guitares sur des bases électroniques. Des rythmes digitaux un peu étranges, des cliquetis binaires et de discrètes nappes synthétiques. La rencontre avec ces guitares cristallines et ces voix qui commencent à vieillir – mais qui n'en restent pas moins superbes – est assez déconcertante, et on ne sait pas trop si le résultat paraîtra ringard dans cinq ans ou s'il sera encore futuriste dans une décennie... Quoiqu'il en soit, ça fait tellement plaisir d'entendre ces deux légendes se livrer tout simplement à un exercice de pop raffinée mais décomplexée. Les titres sur lesquels Cale a la mainmise sont plus sombres et intimistes, comme *In the Backroom* ou le troublant *Cordoba*, tandis qu'Eno, qui semble quand même mener la barque, nous assène de déli-

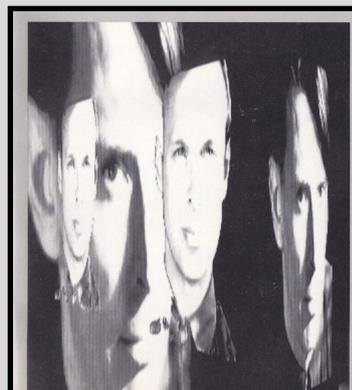


cieuses petites ritournelles pop. Les deux premiers titres *Lay My Love* et *One Word* sonnent comme une version modernisée de son premier album *Here Come the Warm Jets*, tandis qu'*Empty Frame* et son rythme entêtant n'aurait pas dépareillé à côté des pièces les plus joyeuses d'*Another Green World*.

Mais tout ça apparaît bien vite comme de triviales et gentillettes chansonnettes quand arrive *Spinning Away*. Cette chanson

est une pure merveille et pourrait même concourir au titre de plus belle production d'Eno. Une sublime ode à la simplicité, au bonheur fugace d'une journée tranquille, s'ouvrant sur un rythme robotique puis accueillant une guitare aussi funky qu'éthérée, et enfin des violons bouleversants. Les chœurs aériens de Brian sur lesquels la chanson finit ensuite par se dissoudre sont d'une magnificence rare.

Les quatre titres suivants, dont deux chantés par Cale et un en duo (le country/blues synthétique de *Crime in the Desert*), sont moins sérieux et en paraissent presque dérisoires, mais l'ensemble de l'album est aussi charmant par sa simplicité que par ses qualités mélodiques. Un album un peu difficile à situer dans la carrière solo de John Cale, mais il trouve en tout cas parfaitement sa place dans celle de Brian Eno, et ses admirateurs auraient tort de l'ignorer, tous comme les amateurs de pop hybride.



« ...as the day dissolves »

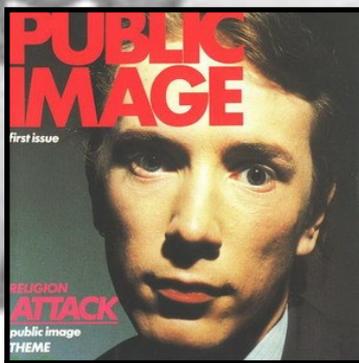


PUBLIC IMAGE LIMITED



Si vous découvrez *Public Image Ltd.* avec cette compilation, vous risquez de vous dire que voilà un groupe bien bizarre avec des musiciens qui semblent jouer dans une pièce de 5m², une chèvre en guise de chanteur et une évolution stylistique confondante, du punk à la dance pop en passant par des expérimentations mystiques. Et vous seriez en fait encore loin de la réalité, car il faut vraiment avoir écouté les différents albums studio du groupe pour en saisir toute la folie.

Mais revenons au début : *PiL* est avant tout le groupe de John Lydon (ex Johnny Rotten des *Sex Pistols*) dégoûté par la mascarade punk et souhaitant bousculer l'ordre musical établi. Et c'est chose faite dès 1978 avec le premier album éponyme dont le premier morceau, tout aussi éponyme, ouvre cette compilation. C'est bien le seul titre encore teinté de punk avec une instrumentation basique et foutraquée mais rudement efficace et un John Lydon bêlant à souhait. Dommage que ce soit tout pour cet album, car on aurait bien vu l'excellent *Religion II* suivre. L'atmosphère prend de toute façon un coup dans l'aile avec trois extraits du double album *Metal Box*, et ça tombe bien ce sont parmi les meilleurs morceaux. Il y a *Death Disco*, renommée *Swan Lake* pour l'album, car la guitare y reprend la mélodie du *Lac des Cygnes*, et *Memories* avec sa basse qui tricote en boucle, et puis *Careering* avec son clavier bourdonnant qui commence à installer une atmosphère salement glauque. Trois morceaux vraiment claustrophobes à la batterie répétitive mais qui se révèlent étrangement obsédants.



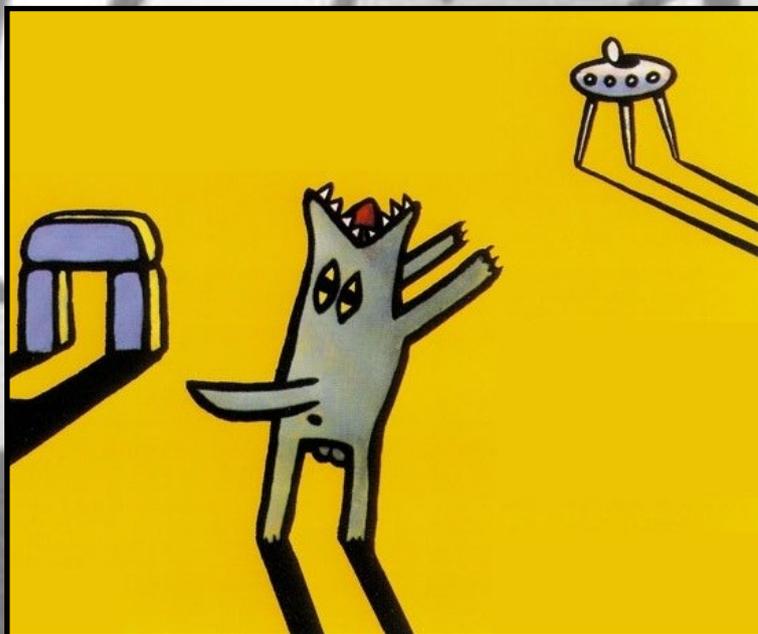
PUBLIC IMAGE / FIRST ISSUE (1978)

Un premier album qui tranche radicalement avec le son des *Sex Pistols*. Sur la première face, Lydon se lance dans d'étrange liturgies acides alors que la seconde s'apparente plutôt à une farce bâclée en dehors du fameux single punk *Public Image*.



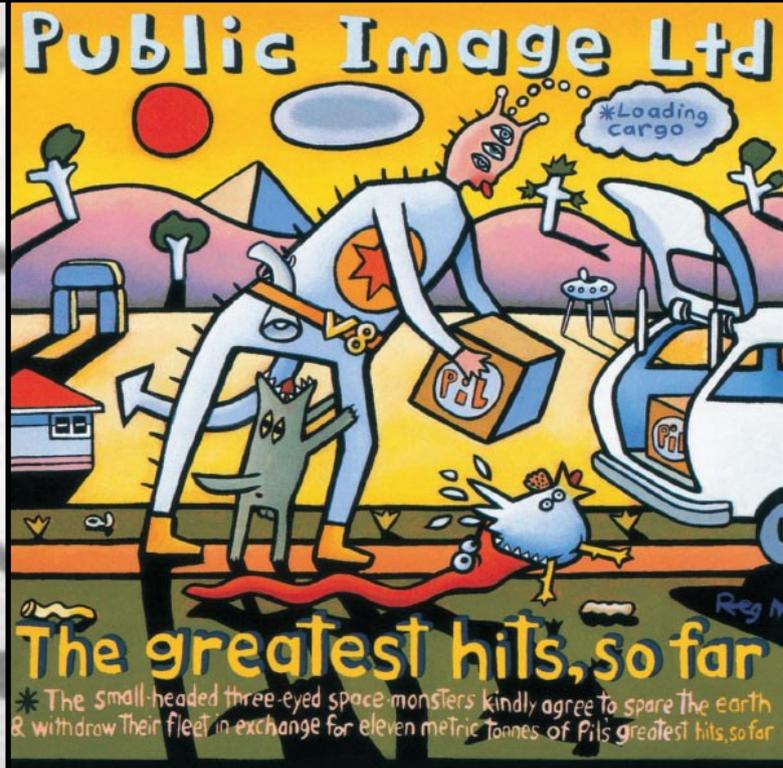
METAL BOX (1979)

L'influence de cet album sans nom qu'on a bien vite renommé à partir de son emballage unique contenant originellement trois 45 tours est vraiment conséquente. Il faut pourtant s'accrocher pour survivre à cette heure de rock expérimental et de dub gothique inspirée par le krautrock...



the greatest hits, so far

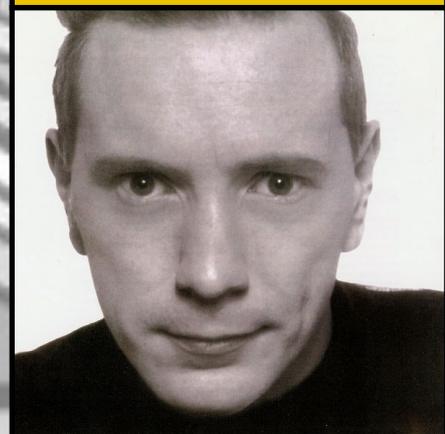
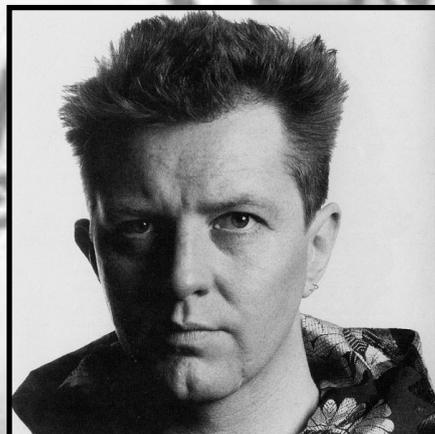
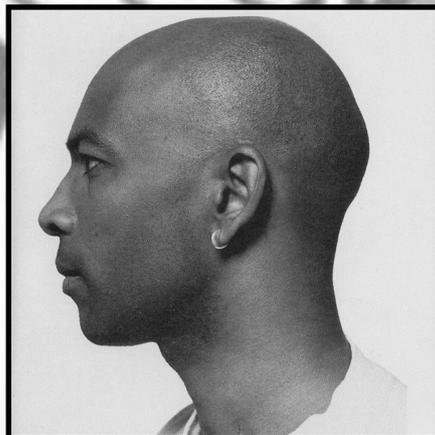
On a ensuite le morceau-titre issu de *Flowers of Romance*... Un seul, c'est un peu dommage, mais en même temps cet album est tellement bizarre que peu de ses extraits doivent fonctionner sur compile. Avec ce morceau d'à peine trois minutes, on a finalement plus une sorte de mise en bouche, et c'est peut-être pas plus mal. L'amateur averti de PiL qui aura jeté un œil à la tracklist avant de lancer l'écoute se réjouira d'avance du morceau suivant : *This Is Not a Love Song*, le tube du groupe. Hélas ! Au lieu de la version single originale tout simplement fantastique au riff de guitare bien tranchant, on a droit à la version album de *This Is What You Want*... *This Is What You Get* qui ajoute d'horribles trompettes ! Bon, sous ce maquillage kitsch, le morceau conserve sa force, mais tout de même... D'autant qu'on a toujours aucun moyen d'entendre la mirifique version originale de ce morceau à moins d'en dénicher un 45 tours, ce qui est, avouons-le, un peu coton. Dommage, très dommage. Heureusement suit le second meilleur titre du groupe, *Rise*, avec la superbe guitare de Steve Vai et un Johnny Lydon habité qui en fait un hymne génial. Un classique du rock alternatif. *Home*, issu du même album, est dans un style similaire mais moins marquant. Que dire alors du débraillé *Seattle* issu du sixième album *Happy*?... Pas trop mauvais, mais assez générique et très oubliable. Générique, *The Body* l'est aussi avec son côté dance rock très dans l'air du temps, mais ça apporte au moins un peu de variété. *Rules and Regulations* pourrait faire penser à *Killing Joke*... sans ce synthé et ces chœurs féminins douteux. Mais c'est aussi ça, Johnny Lydon, un type qui n'en fait qu'à sa tête et pour qui l'auto-sabotage est un état d'esprit permanent. *Disappointed*, issu de leur dernier album *9*, semble démarrer de manière bien fadasse, mais se révèle finalement plutôt sympa avec un refrain entêtant. *Warrior* revient à un rythme dansant avec ce qu'il faut de synthés et de trompettes MIDI... Le nouveau morceau *Don't Ask Me*, très enjoué sonne carrément comme une espèce de blague ! Pas une blague trop désagréable, mais tout de même...



Label : Virgin
Durée : 1h08
Genre : post-punk / rock alternatif

TRACKLIST

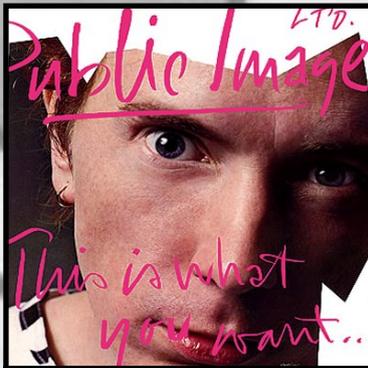
01. Public Image (1978) - 2:59
02. Death Disco (1979) - 4:16
03. Memories (1979) - 5:08
04. Careering (1979) - 4:35
05. Flowers of Romance (1981) - 2:52
06. This Is Not a Love Song (1984) - 4:13
07. Rise (1986) - 6:18
08. Home (1986) - 5:50
09. Seattle (1987) - 3:41
10. The Body (1987) - 6:38
11. Rules and Regulations (1987) - 4:34
12. Disappointed (1989) - 6:35
13. Warrior (1989) - 7:08
14. Don't Ask Me (1990) - 3:45





THE FLOWERS OF ROMANCE (1981)

Un album encore plus étrange que *Metal Box*. Cette fois-ci les guitares disparaissent presque entièrement pour laisser la place à la batterie, omniprésente. Les atmosphères sont toujours oppressantes, mais hélas pas aussi gothiques que la pochette le laisse imaginer.



THIS IS WHAT YOU WANT... THIS IS WHAT YOU GET (1984)

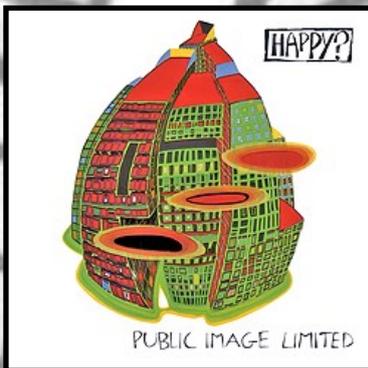
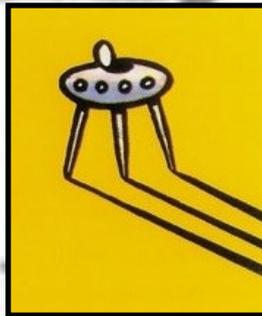
Cette fois, on se demande ce qui a pris Lydon qui alterne morceaux inquiétants et horreurs commerciales vaguement funky. Il a au moins le mérite de se terminer sur l'excellent *The Order of Death*.



ALBUM (1986)

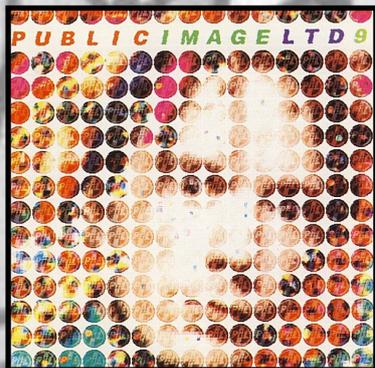
Avec son nom générique hérité du film *Repo Men* (selon le support, il s'appelle *Album*, *Cassette* ou *Compact Disc*), *Album* invite toute une galerie de célébrités dont Steve Vai et Bill Laswell. Un album plus sérieux, mais pas toujours extrêmement inspiré. On retiendra heureusement le superbe *Rise*.

Au final, on se doute bien que Lydon a pris un malin plaisir à ne pas nous livrer le best of qu'on attendait... Mais que pouvait-on vraiment attendre d'un tel groupe ? On aurait tout de même préféré une répartition moins inégale car certains albums sont beaucoup moins représentés que d'autres... Les titres issus des derniers albums, loin d'être les plus intéressants, sont également souvent trop longs. Enfin, vrai seul faux pas IMPARDONNABLE, cette sata-née version album de *This Is Not a Love Song!* Là, Lydon se fout vraiment de notre gueule. Reste tout de même une honnête compilation qui vous permettra de découvrir ce groupe unique, car si la seconde moitié est définitivement inférieure (c'est le risque de l'ordre chronologique quand on n'arrive pas à égaler ses premiers albums...), aucun morceau n'est vraiment mauvais. On doute en tout cas que *PiL* parvienne à publier un jour une autre compilation de ce type (comme le nom de celle-ci le laisse supposer) qui ne soit pas entièrement dispensable.



HAPPY? (1987)

Assez similaire à *Album*, *Happy?* en reprend pas mal d'éléments en les modernisant avec une influence alternative dance, ce qui nous donne droit à quelques beats électroniques pas trop mal fichus mais qui peinent tout de même à rendre l'ensemble vraiment mémorable.



9 (1989)

Toujours dans la continuité de *Happy?*, *9* propose quelques titres dansants et d'autres plus dans l'esprit d'*Album*. Sans être véritablement excitant, il n'est pas aussi anecdotique qu'on aurait pu le craindre.

3.1
sur 5

NOUVEAU! TU PEUX BOSSER ET T'ECLATER!



Avec le nouveau micro-ordinateur Amstrad 6128 Plus, tu peux bosser et t'éclater !

Sur tes disquettes, tu révises tes cours : tes maths, ton français, ta géo ou ton anglais. Tu programmes, tu écris sur traitement de textes. Rien de tel pour bien bosser et se perfectionner en micro-informatique.

Sur cartouche, éclate-toi comme un fou avec les meilleurs jeux dans tous les domaines : Arcade, Action, Simulation, Réflexion etc... L'Amstrad 6128 Plus, il est extra.

Pourquoi Plus? Parce que c'est la nouvelle version de l'ordinateur le plus vendu en France. Et des Plus, il en a : un super look, un graphisme somptueux (32 couleurs parmi une palette de

4096), un son stéréo époustouflant et deux lecteurs : le lecteur de disquettes 3 pouces, compatible avec le 6128 et le lecteur de cartouches, pour lire les nouvelles cartouches Amstrad.

C'est un véritable micro-ordinateur, livré complet avec un écran stéréo, un clavier intégrant un lecteur de disquettes 3 pouces et un lecteur de cartouches Amstrad, une manette de jeu, et un jeu de simulation de course automobile - Burnin' Rubber - sur cartouche.

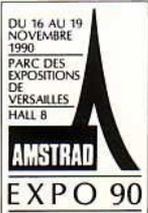
Et en plus, il ne coûte que 2 990 F TTC en version monochrome, ou 3 990 F TTC en version couleur.

* Prix public généralement constaté en version monochrome.

à partir de
2990^F TTC*
COMPLET



MÉNÈS-FRANCE-HAUSMANN



Pour tout savoir sur le 6128 Plus, tapez 3615 code Amstrad et lisez Amstrad Cent Pour Cent, dans tous les kiosques.

Je souhaite recevoir une documentation sur le nouvel ordinateur Amstrad 6128 Plus.

Nom : _____ Prénom : _____
 Adresse : _____ Tél. : _____
 Ville : _____ Code postal : _____

Envoyer ce bon à : AMSTRAD BP 73 - 72/78, Grande Rue 92310 SEVRES



La musique de *The Chameleons* n'est déjà pas follement joyeuse, alors quand on se penche sur la genèse de cet EP... Non, le groupe n'est pas de retour, il a bel et bien splitté en 1987, après la mort de son manager Tony Fletcher (à la mémoire duquel ce disque est nommé). Cet EP constitue donc les premiers enregistrements de ce qui devait former le quatrième album du groupe. À la mélancolie naturelle des Anglais s'ajoutent donc ce décès tragique et l'avant-goût amer d'une continuation qui ne sera jamais concrétisée. Car évidemment, les quatre titres de cet EP sont superbes. La ligne de guitare du morceau d'ouverture *Is It Any Wonder*, limpide et douloureuse comme le meilleur de *Lowlife*, nous ramène immédiatement aux premiers émois du chef-d'œuvre du groupe, *Script of the Bridge*, paru en 1983. Même chose lorsque les guitares prennent des accents éthérés et atmosphériques au milieu du presque enragé *Free for All*, comme une bouffée d'espoir au cœur de la tourmente. Les détracteurs du groupe ne changeront pas d'avis : le chant ampoulé de Mark Burgess n'a pas bougé d'un iota et déborde encore de cette sincérité naïve. La magie du groupe est restée intacte et leur troisième et dernier album *Strange Times* en passerait même pour inégal en comparaison. À mesure que le quatrième morceau *Denims and Curls* avance, on redoute le silence qui suivra, ce silence de mort concrétisant la fin d'un groupe. Et ces entrelacs de guitares cristallines deviennent si beaux et si précieux qu'ils en finissent par faire mal.

The Chameleons : Tony Fletcher Walked on Water...

La La La La La-La La-La-La

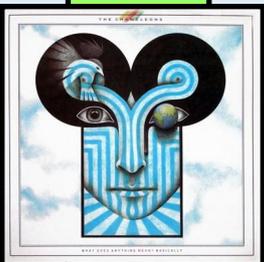
Label : Glass Pyramid
Durée : 21min
Genre : post-punk

3.8

sur 5

TRACKLIST

- 01. Is It Any Wonder - 5:42
- 02. Free for All - 4:22
- 03. The Healer - 7:03
- 04. Denims and Curls - 4:23



Comptant parmi les meilleurs groupes du genre, mais relégués à un quasi-anonymat par rapport à *The Cure* par exemple, *The Chameleons* ont signé trois albums, chacun moins bon que le précédent, mais tous néanmoins excellents. Leur style assez emphatique les rapprochent plutôt de *U2* période *Boy*, mais que l'on sache *U2* n'a écrit aucun morceau aussi éblouissant que *Less than Human*, *View from a Hill*, *Looking Inwardly* ou *Swamp Thing*. Trois albums absolument poignants, combinant une approche atmosphérique, une guitare tranchante mais pas abrasive et une voix débordante d'émotion.

Script of the Bridge (1983)
What Does Anything Mean? Basically (1985)
Strange Times (1986)

dernières sorties

post-punk

For Against : In the Marshes

Label : Independent Project
Durée : 25min
Genre : post-punk

TRACKLIST

- 01. Tibet - 3:12
- 02. Amnesia - 3:39
- 03. The Purgatory Salesman - 4:48
- 04. Amen Yves - 3:53
- 05. Fate - 4:08
- 06. In the Marshes- 5:29

3.4

sur 5

La première fois que l'on écoute ce nouvel EP du projet américain, on est saisi d'incompréhension : comment un groupe peut-il régresser à ce point ? Pas en qualité, mais en style. En fait, cet EP n'a rien de nouveau, puisqu'il s'agit des premiers enregistrements du groupe, remontant à 1986. On l'y entend pratiquer un post-punk nettement plus brut et nébuleux, évoquant toujours autant *Lowlife* et *Sad Lovers & Giants*, mais également les débuts de *New Order* et de *Cocteau Twins*. Une boîte à rythmes vélocité, une guitare alternant notes métal-

liques égrenées et nappes duveteuses, une basse pesante. La voix est peut-être ce qui rappelle le plus les deux albums studio du groupe, autrement plus lyriques. Les compositions sont solides, avec notamment ce *Amen Yves* enivrant. Toutes distillent ce spleen profondément cafardeux évoquant bien plus les villes industrielles du Nord de l'Angleterre que le Nebraska natal de la formation. Un disque qui aurait dû sortir il y a trois ans sur 4AD, mais qu'on accueille tout de même avec plaisir.



*for
against*

*In
The
Marshes*



Fetch.



SOUL ASYLUM AND THE HORSE THEY RODE IN ON

Produced by Steve Jordan Associate Producer: Joe Blaney
© 1990 A&M Records, Inc. All Rights Reserved.



Qu vu des autres albums d'anciennes gloires du post-punk de la décennie passée chroniqués dans ces pages, la nouvelle décennie n'augure pas vraiment du meilleur pour leur carrière. Et pourtant, on dirait bien que *Fields of the Nephilim* vient de livrer là son *magnum opus*. Le groupe anglais s'est désormais totalement affranchi des structures basiques du rock, il n'y a qu'à voir la durée des morceaux. Après une courte introduction instrumentale qui installe l'ambiance, on est accueilli par un titre plutôt énergique dans la lignée des deux premiers albums de la formation. Mais une fois que le troisième morceau s'enchaîne (sans qu'on s'en rende compte) on commence à planer dans une léthargie psychédélique des plus enivrantes. Pas de tempo ralenti pour suivre le rythme de la pluie dégoulinant sur la fenêtre à la *Disintegration* de *The Cure*, non, on évolue bien là dans un certain ésotérisme annoncé par les oripeaux ornant l'énigmatique pochette. Les titres plus courts et rythmés tels que (*Paradise Regained*) renouent bien avec un riffing tranchant et le chant rugueux de Carl McCoy, mais cela se fait au service de la dynamique de l'album qui nous fait traverser de sombres contrées exotiques qui changent un peu des cimetières et autres banlieues industrielles du Nord de l'Angleterre.

FIELDS OF THE
NEPHILIM



Elizium



Label : Beggars Banquet
Durée : 49min
Genre : rock gothique

TRACKLIST

- 01. (Dead But Dreaming) - 1:28
- 02. For Her Light - 3:01
- 03. At the Gates of Silent Memory - 8:24
- 04. (Paradise Regained) - 2:29
- 05. Submission - 8:30
- 06. Summerland (What Dreams May Come) - 11:08
- 07. Wail of Sumer - 6:23
- 08. And there Will Be Your Heart Also - 7:37





Fields of the Nephilim milite pour une mode goth loin des clichés : les cowboys steampunk eux aussi on droit de se lamenter !

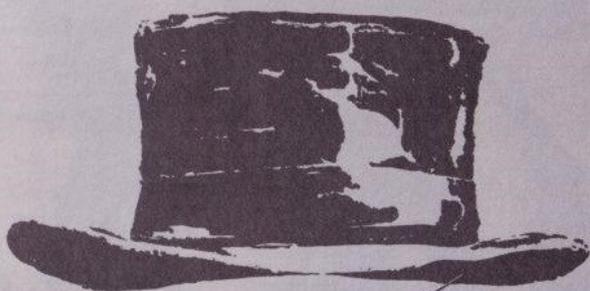


On pourra regretter que la production rende l'ensemble un peu étouffé, ça manque justement d'un peu de dynamique. Il est du coup facile de passer à côté de l'album si on n'y prête pas suffisamment attention. Mais voilà typiquement un album à écouter au casque pour se perdre avec délice dans son univers sonore

dont la richesse émoustillera tout amateur d'évasion. Chaque titre laisse sa marque, entre les quasi-ambient *At the Gates of Silent Memory* et *Submission* et le plus *Sisters of Mercy*-esque *Summerland* avec son rythme plus enlevé, presque dansant, son orgue et ses quelques touches d'électronique. Le chant de McCoy n'est pas vraiment le plus intéressant du genre, mais il y insuffle suffisamment de passion, jusqu'au titre final où ses intonations résignées se font des plus poignantes. Tout pour qu'*Elizium* devienne un de ces albums qui donnent au rock gothique ses lettres de noblesse.

3.7

sur 5

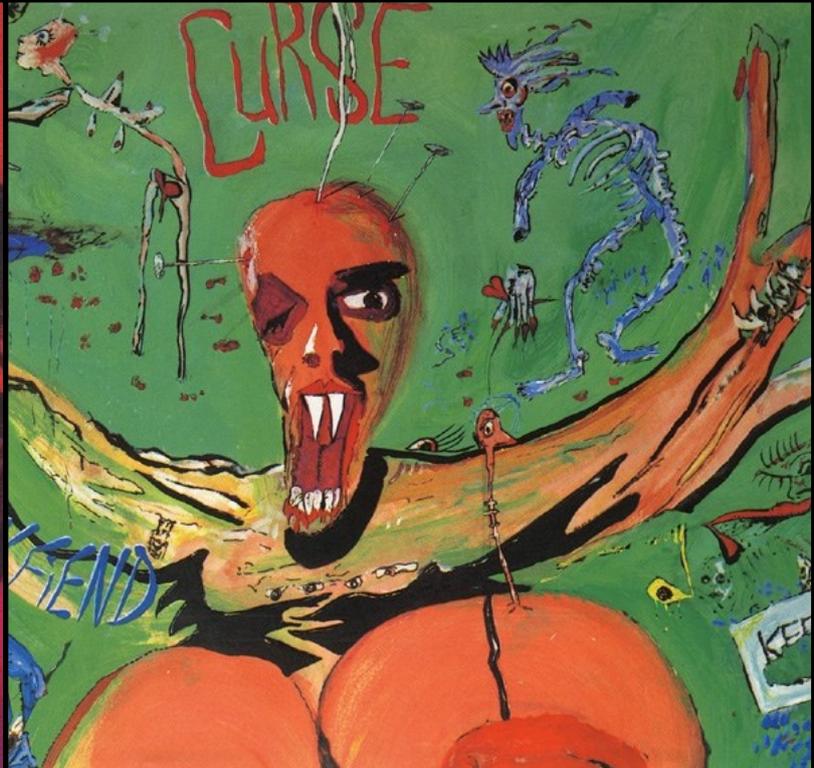


FIELDSof the
NEPHILIM

Le top du genre :

1. The Cure — *Disintegration* (1989)
2. Nick Cave & the Bad Seeds — *Tender Prey* (1988)
3. Sisters of Mercy — *Floodland* (1987)





TRACKLIST

01. Katch 22 - 11:54
02. Now I'm Feeling Zombified - 9:15
03. Stress - 2:20
04. Blessings of the State - 5:51
05. Eat! Eat! Eat!
(an Eye for an Eye) - 5:45
06. Ain't Got Time to Bleed - 4:10
07. Dali-Isms - 0:10
08. Burger Bar Baby - 0:58
09. I Think I - 4:06

ALIEN SEX FIEND

CURSE

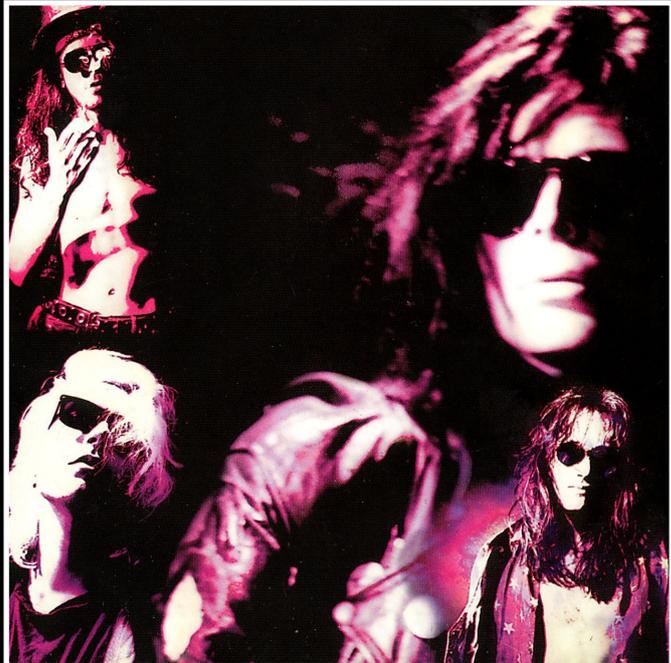
Au rythme d'un album par an de 1983 à 1988, certains pourront commencer à trouver que la blague de M. et Mme Fiend a assez duré. C'est pourtant avec une rafraîchissante surprise que s'ouvre ce septième album, qui est d'ailleurs le premier à sortir après plus d'un an d'attente. Malgré ses quasi douze minutes, *Katch 22* est en effet une étrange pièce expérimentale au sample orchestral répété en boucle laissant imaginer une espèce de machinerie médiévale capricieuse. Avec son rythme parfois accéléré, la composition industrielle se révèle franchement mémorable, tandis que les vocaux impérieux évoquent Michael Gira de *Swans* lorsqu'ils apparaissent. Les fans purs et durs seront rassurés avec la deuxième piste presque aussi longue : les neuf minutes de *Now I'm Feeling Zombified* sont du pur *Alien Sex Fiend* dans la droite lignée des titres mythiques du projet, avec ses synthés gargouillants qui nous catapultent en plein tournage de film d'horreur des an-

nées 50. Il n'y a bien que cette bande de psychopathes pour tomber sur des zombies sur une planète extra-terrestre. La suite est un bric-à-brac de sons vaguement inquiétants, percussions éparses et guitares rouillées qui, sans être déplaisants, sont loin de captiver autant que le diptyque d'introduction. En fait, tout ça commence à sonner un peu comme du *Skinny Puppy*. Très bien, mais le problème c'est que le projet canadien vient tout juste de sortir un album qui annihile toute concurrence, comme vous avez pu le lire dans ce numéro. Les amateurs d'atmosphères bancales et carton-pâte trouveront toujours dans ce recueil de quoi étancher leur soif de bizarrerie gothique. On notera tout de même un *Eat ! Eat ! Eat ! (an Eye for an Eye)* au clavier effréné et à la guitare noisy plutôt enlevée, mais les douze minutes restantes de l'album paraissent plus longues que les 35 premières tant elles alignent les structures bâclées qui servent juste de prétexte à la guitare et au chant modifié pour tourner à vide.

Label : Anagram
Durée : 47min
Genre : batcave expérimental



2.8
sur 5

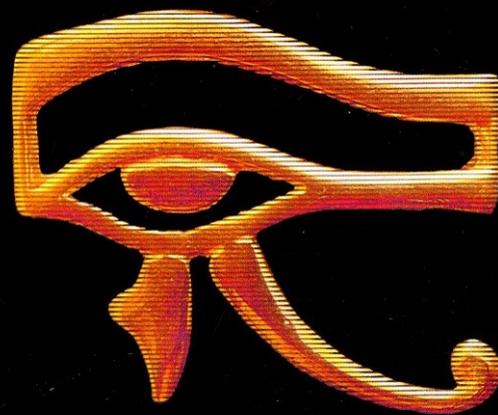


Sisters

of Mercy

Label : Elektra
Durée : 45min
Genre : rock gothique

THE SISTERS OF MERCY : VISION THING



L'étiquette « goth » colle tellement à la peau de certains groupes qu'ils n'ont parfois qu'une envie : s'en débarrasser. On connaît par exemple le va-et-vient de *The Cure* entre la pop commerciale et le rock torturé. Sans réaliser un virage aussi radical que *The Cult* entre *Love* (1985) et *Electric* (1987), *The Sisters of Mercy* s'offrent eux aussi leur album hard rock. Une orientation difficile à ignorer dès le morceau-titre en piste 1, toutes guitares dehors. Et même si on cherche souvent la basse et les synthés, l'ADN du groupe anglais (qui devient de plus en plus un projet solo d'Andrew Eldritch) finit par refaire surface. Ne serait-ce que sur ce *Ribbons* à



l'intensité quasi-hypnotique, d'assez loin le meilleur titre, et qui n'a d'ailleurs pas à rougir des sommets du précédent album *Floodland*. *More* se veut d'ailleurs assez ouvertement la pièce centrale de l'album, à la manière de *This Corrosion* sur *Floodland* : c'est hélas un morceau un peu convenu dont on regrette que l'orgue de l'introduction disparaisse bien vite. Parmi d'autres titres peu mémorables, on trouvera tout de même un *Detonation Boulevard* aux chœurs féminins aussi kitsch qu'efficaces, ainsi qu'un *Something Fast* plutôt émouvant. Un album qui devrait trancher dans le gras entre les fans les plus exigeants et les plus indulgents du groupe...

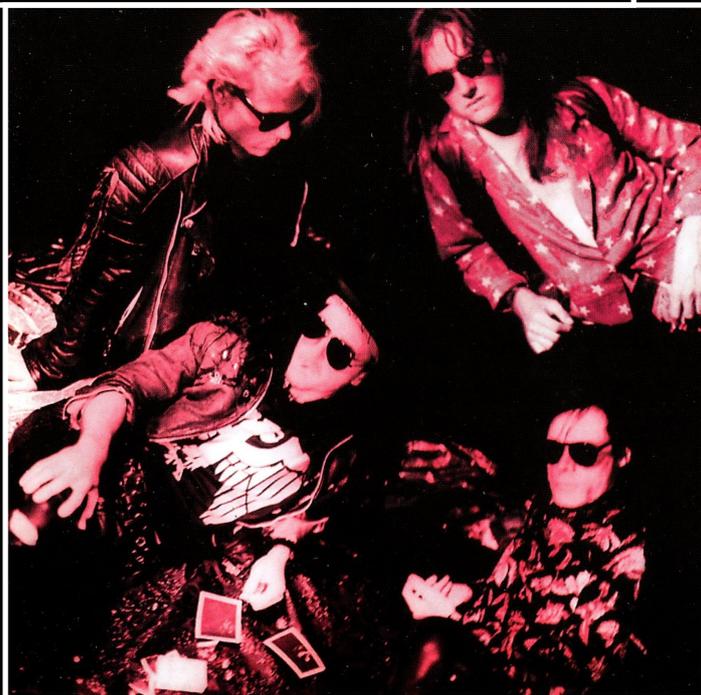
Vision Thing

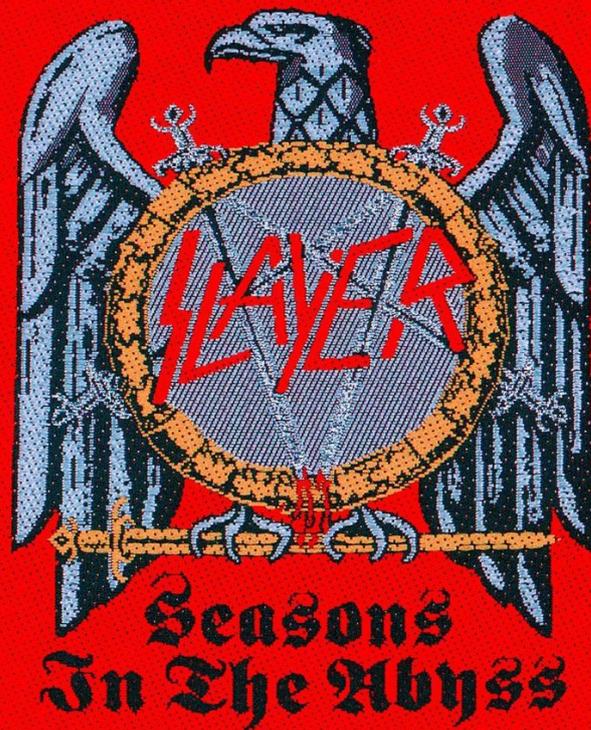
TRACKLIST

- 01. Vision Thing - 4:35
- 02. Ribbons - 6:08
- 03. Detonation Boulevard - 3:49
- 04. Something Fast - 5:16
- 05. When You Don't See Me - 5:33
- 06. Doctor Jeep - 5:19
- 07. More - 8:22
- 08. I Was Wrong - 6:03

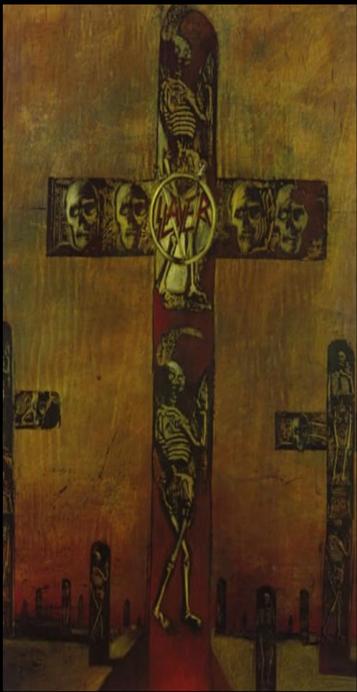
3.1

sur 5

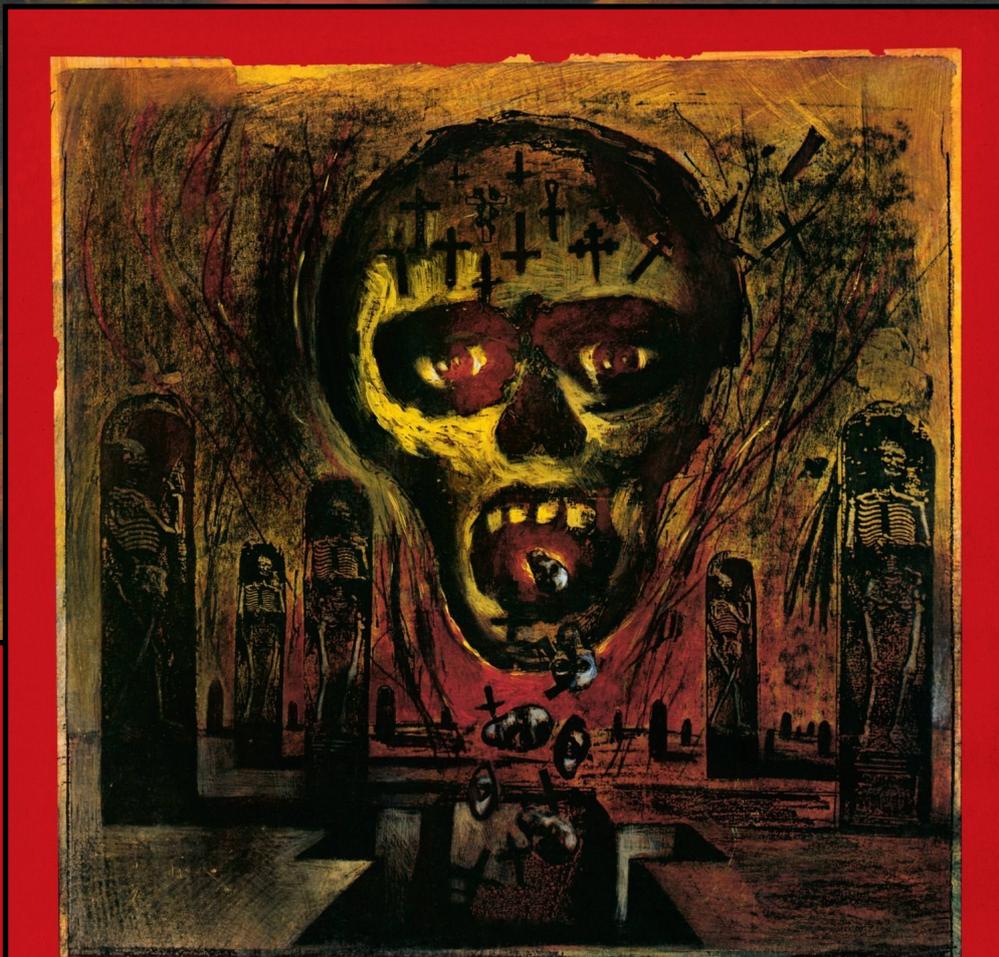




Sini de rigoler, le nouveau *Slayer* et là. Cette année a été particulièrement riche en tueries metal, rien qu'avec *Megadeth*, *Judas Priest* et *Annihilator* récemment, mais s'il y a un groupe qui peut balayer tout ça d'un revers de la main, c'est *Slayer*. Les bandes à Dave Mustaine et Rob Halford passeraient presque pour des rigolos à côté du combo californien qui n'en a visiblement rien à faire de passer sur MTV. Quand on a l'objet en main, on est déjà rassuré : la pochette reste dans des tons connus, poursuivant cette promenade dans les tréfonds de l'enfer initiée depuis *Show No Mercy* en 1983. On s'éloigne cependant un peu du style graphique évoquant les tableaux de Jérôme Bosch : on croirait cette fois contempler l'œuvre d'un malade enfermé dans un asile psychiatrique tentant de représenter ses visions cauchemardesques. Certains trouveront peut-être le côté plus amateur un peu ridicule, mais l'effet est franchement dérangeant. Même chose quand on retourne le disque, les noms des morceaux évoquent toujours des thèmes aussi lourds et malsains qu'auparavant.

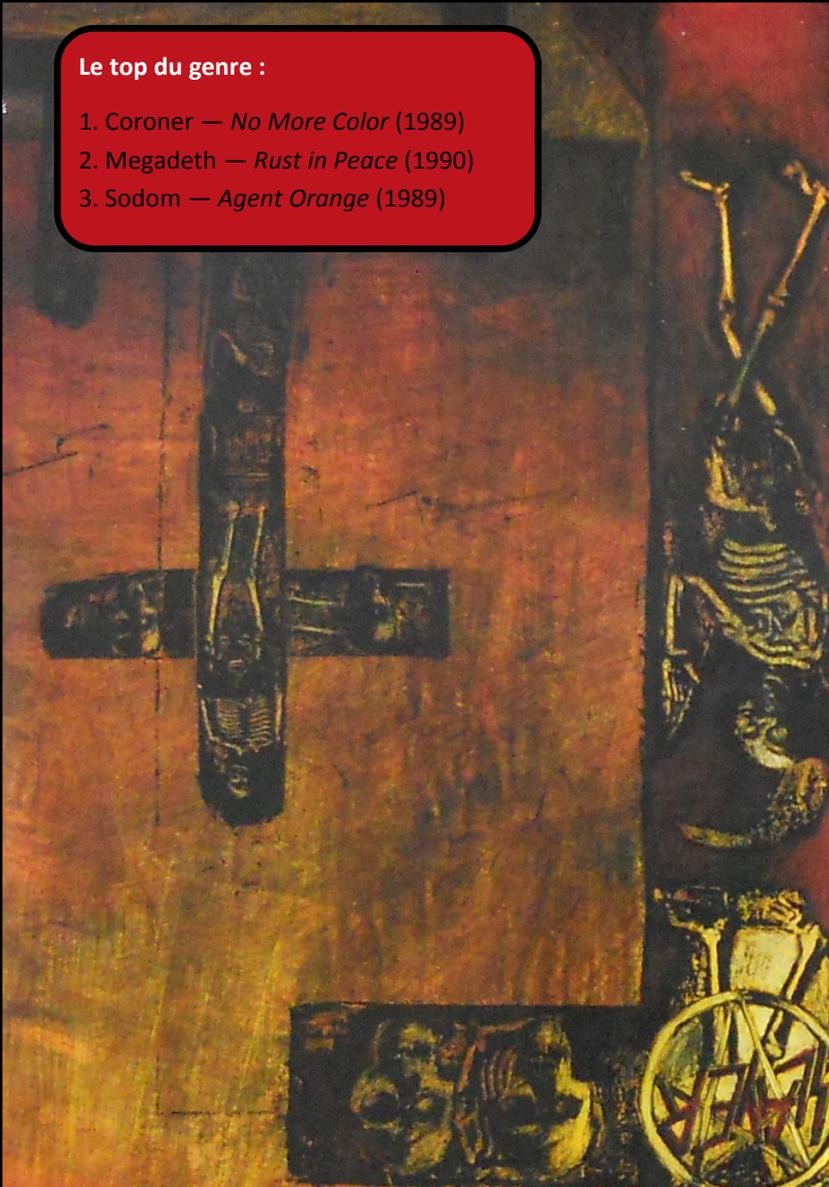


Évidemment, une fois l'album lancé, on se prend la première baffe. *War Ensemble* fait fi de l'orientation plus mid-tempo du précédent album *South of Heaven* avec une course frénétique d'entrée de jeu. Les guitares tricotent à vitesse grand V jusqu'au refrain où l'on se fait proprement concasser la gueule avec des riffs pachydermiques à la mesure du délire meurtrier dont Tom Araya ne nous épargne aucun détail. Le groupe a toujours soigné ses titres d'introduction, ceux des deux précédents albums étant devenus des classiques incontournables de leur répertoire, et celui-là vient sans conteste les rejoindre.

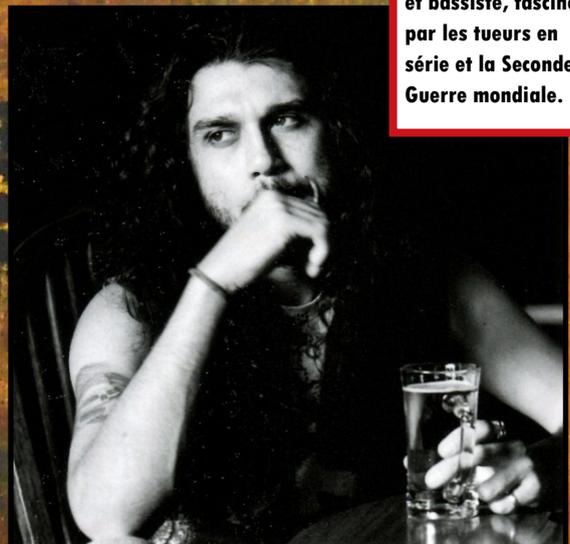


Le top du genre :

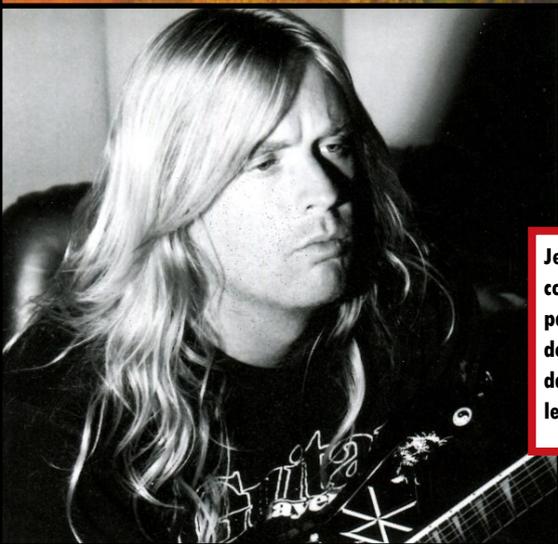
1. Coroner — *No More Color* (1989)
2. Megadeth — *Rust in Peace* (1990)
3. Sodom — *Agent Orange* (1989)



Tom Araya, vocaliste et bassiste, fasciné par les tueurs en série et la Seconde Guerre mondiale.

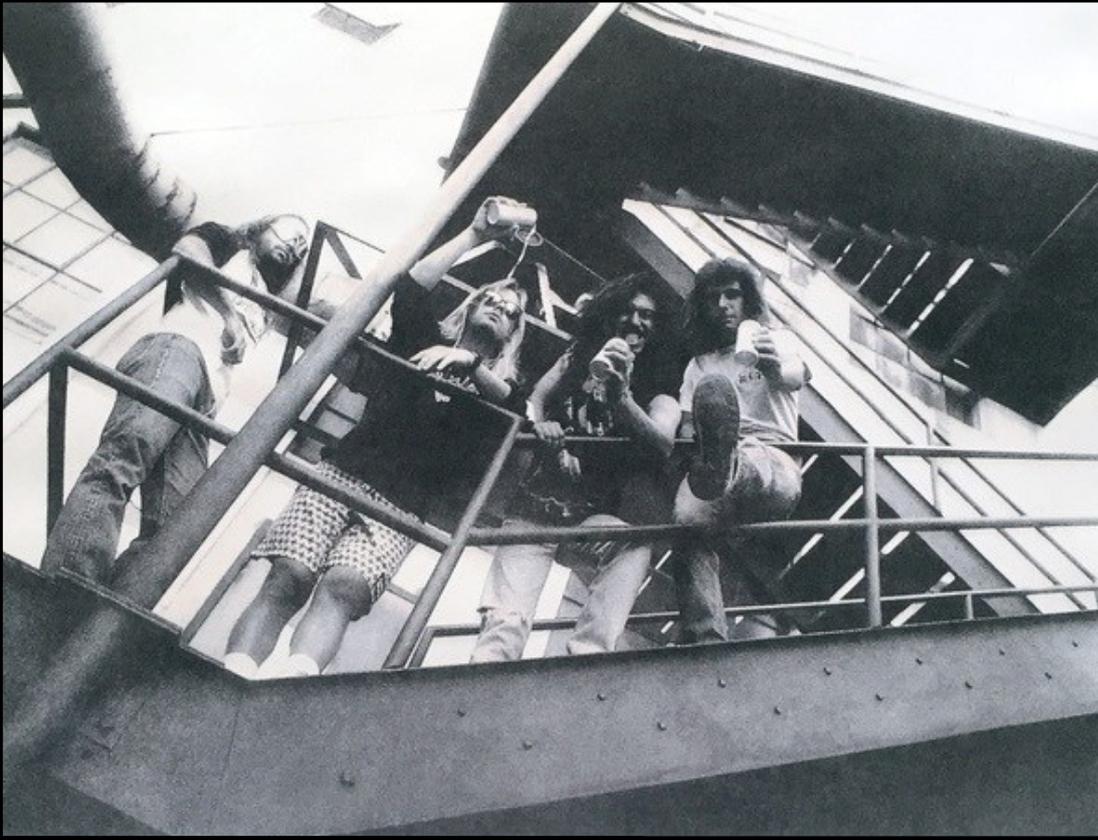


Jeff Hanneman a composé la majeure partie de l'album, dont les deux mandales qui l'ouvre et le ferme !



L'album ne renoue pas avec la vitesse soutenue de *Reign in Blood*, conservant les structures plus aérées apportées par *South of Heaven*, mais l'ensemble est plus mordant, chaque riff ayant un impact dévastateur. Les compositions sont plus fines et travaillées, plus dynamiques. Chaque seconde transpire la classe, comme l'intro du pesant *Expendable Youth* (parlant des guerres de gangs à Los Angeles) porté par un riff à vous décrocher la tête de vos épaules. On commence à sentir dans tout ça des influences de metal moderne ou de hardcore, mais tout se fait au service du thrash de Slayer, qui dévaste tout sur son passage.

Vient d'ailleurs ensuite une des pièces maîtresses de l'album : *Dead Skin Mask*, inspirée de la vie d'Ed Gein (voir encadré). Encore un titre qui ralentit le tempo, où les incantations d'Araya prennent des accents vraiment malsains, surtout quand y répondent des cris apeurés et que revient toujours ce riff lancinant. Pas de panique, Slayer sait encore envoyer la purée sur des titres plus rapides comme *Spirit in Black*, *Hallowed Point*, *Temptation* ou *Born of Fire*, mais franchement cet album regorge de passages mid-tempo aux riffs dévastateurs, comme ce *Skeletons of Society* carnassier. Y a pas à dire, Tom Araya en impose au micro, égrenant ses poèmes morbides avec une précision et un sérieux qui font froid dans le dos.



Avec 42 minutes au compteur, *Seasons in the Abyss* est l'album le plus long de *Slayer*, et on ne peut pas dire que ce soit du thrash metal rigolard et ensoleillé. C'est donc un peu sonné et hagard qu'on accueille le titre éponyme final. *South of Heaven* pouvait être un peu décevant par sa clôture qui n'arrivait pas vraiment à la cheville de *Raining Blood*, mais là, on n'est pas loin d'égaler le chef-d'œuvre du groupe... Après une petite intro atmosphérique aussi superbe qu'inquiétante, le riffing monte en intensité et on se dit qu'on va avoir droit à une autre claque en pleine poire. Et comme d'hab' avec *Slayer*, on en a pour son argent avec ce titre à l'excelent refrain un peu plus mélodique chanté par Araya qui ferme magistralement l'album. On ressort lessivé de l'écoute mais avec l'impression d'avoir vécu quelque chose de grand.

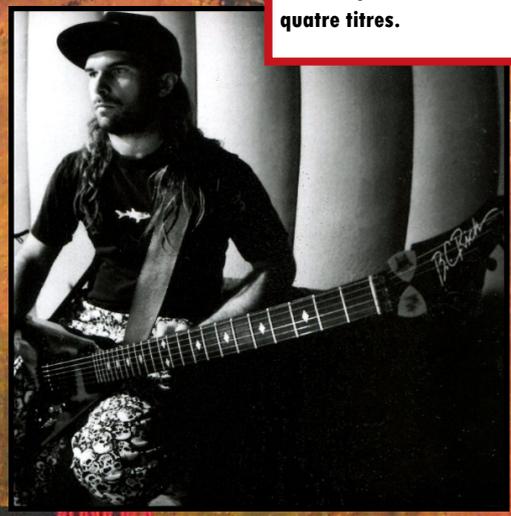
Avec un tel album, *Slayer* vient de signer une trilogie tout simplement ahurissante qui vapore toute concurrence sérieuse dans le genre. Amateurs de riffs assassins et d'ambiances morbides, voilà un nouvel indispensable.

- TRACKLIST**
01. War Ensemble - 4:52
 02. Blood Red - 2:50
 03. Spirit in Black - 4:07
 04. Expendable Youth - 4:10
 05. Dead Skin Mask - 5:17
 06. Hallowed Point - 3:24
 07. Skeletons of Society - 4:41
 08. Temptation - 3:26
 09. Born of Fire - 3:08
 10. Seasons in the Abyss - 6:32

Label : Def American
Durée : 42min
Genre : thrash metal

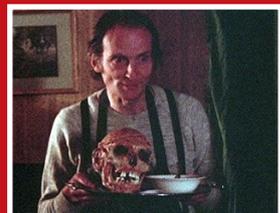
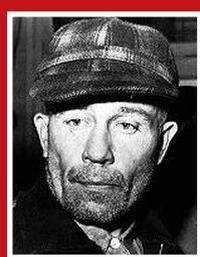
4.2
sur 5

Kerry King a composé quelques morceaux et écrit les paroles de quatre titres.

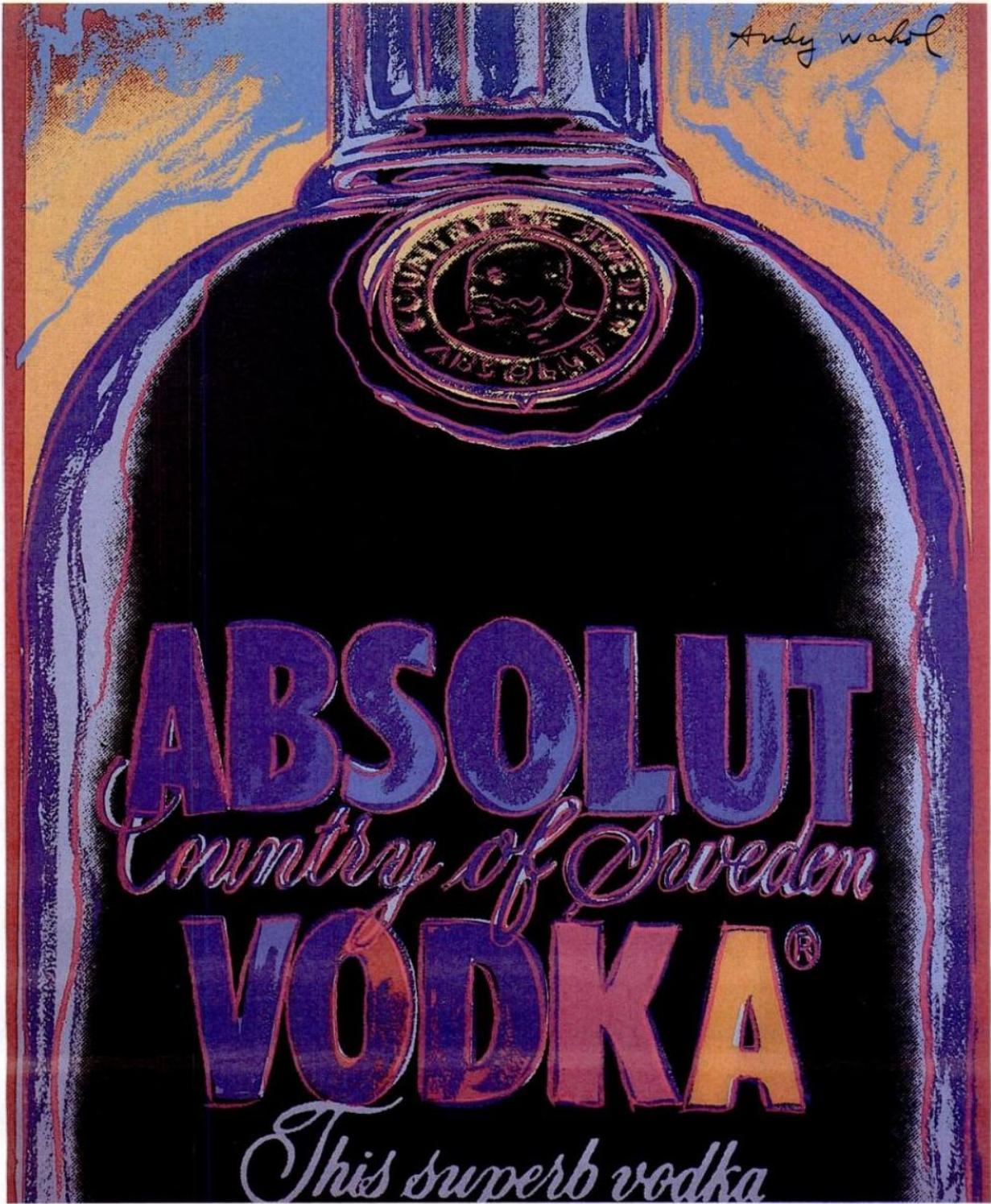


Dave Lombardo n'a rien écrit, il joue de la batterie et il vous emmerde !

Ed Gein a inspiré   Araya les paroles de *Dead Skin Mask*. N  en 1906 et mort en 1984, il a tué deux femmes dans les années 50 et a collectionné des morceaux de cadavres qu'il a d terr  dans des cimetières, qu'il a ensuite utilisés pour confectionner des habits à partir de peau humaine. On pense évidemment tout de suite au masque en cuir humain de *Leatherface* dans *The Texas Chainsaw Massacre* (1974). La même année est également sorti un film plus directement inspiré du personnage, *Deranged*. Ceux qui ont lu la suite de *Red Dragon* (1981), *The Silence of the Lambs* (1988), le roman policier de Thomas Harris, verront aussi sûrement des similarités avec le tueur Buffalo Bill. Une adaptation cinématographique a d'ailleurs été tournée et devrait sortir l'année prochaine, faisant suite au *Manhunter* de Michael Mann (1986).



Andy Warhol



ABSOLUT WARHOL.

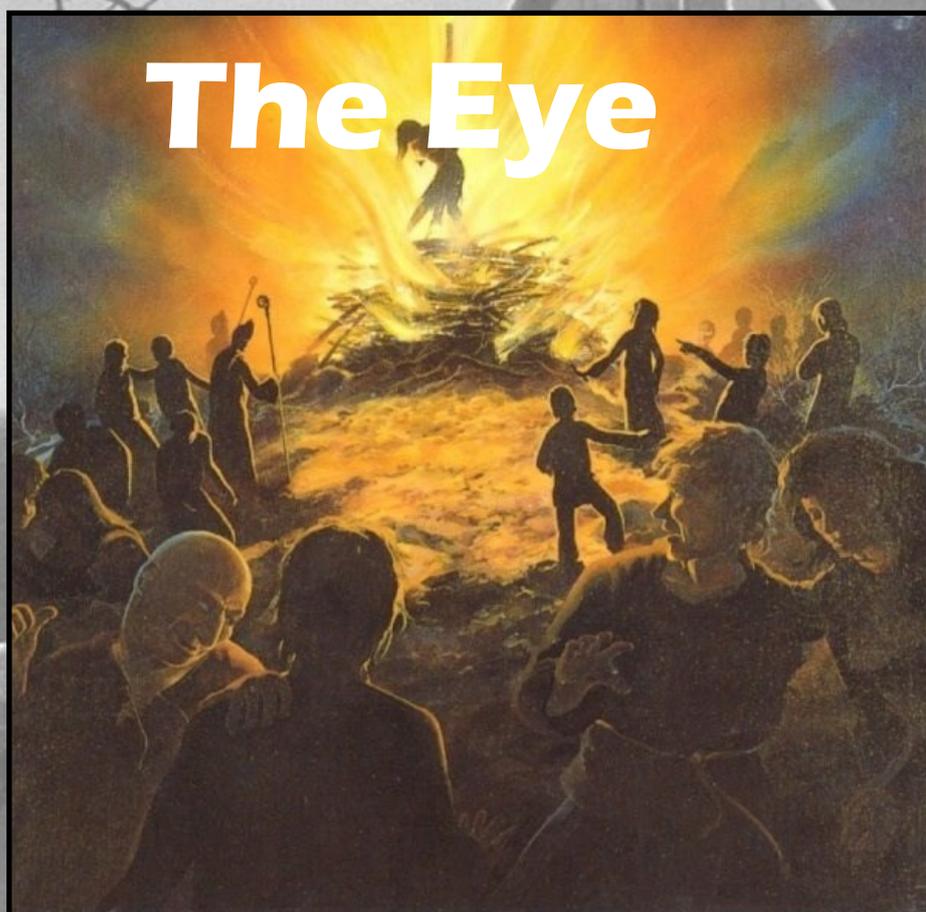
FOR GIFT DELIVERY OF ABSOLUT® VODKA (EXCEPT WHERE PROHIBITED BY LAW) CALL 1-800-243-3787.
PRODUCT OF SWEDEN. 40 AND 50% ALC/VOL (80 AND 100 PROOF). 100% GRAIN NEUTRAL SPIRITS. ©1985. ESTATE AND FOUNDATION OF ANDY WARHOL.

King Diamond, vous connaissez ? Depuis 1981 le trublion danois, de son vrai nom Kim Bendix Petersen, perfectionne son falsetto sur du heavy metal de plus en plus sophistiqué, d'abord avec son groupe *Mercyful Fate* pour deux albums, puis avec son propre groupe, dont c'est déjà le cinquième album. Comme à son habitude, il a une histoire à nous raconter, et cette fois-ci elle s'inspire d'événements réels, notamment de l'inquisition française au XVII^e siècle. Fanatiques d'orgies démoniaques avec de jeunes nonnes et d'impitoyables tribunaux envoyant sans remords les hérétiques au bûcher, cet album est pour vous ! Dès le premier titre, on est d'ailleurs capturé par l'ambiance très travaillée de l'album. Les claviers sont toujours plus présents et contribuent grandement à l'atmosphère inquiétante et gothique, comme par exemple sur le glaçant interlude *Two Little Girls*, qui fait penser aux titres les plus fantaisistes d'*Alice Cooper*. Il faut lire les paroles pour vraiment suivre l'histoire, mais ça n'est pas indispensable non plus : la musique parle pour elle-même et distille immédiatement un charme envoûtant.



King Diamond :

On sent toujours des tendances progressives dans le heavy metal de la bande menée par Andy LaRoque et Pete Blakk aux guitares, même si les compositions paraissent moins alambiquées que sur les albums précédents. Mais être concis et accrocheur n'est pas donné à tout le monde : les titres sont plus simples et mélodiques mais toujours aussi efficaces. La production donne d'ailleurs un punch supplémentaire qui fait même parfois pencher l'ensemble vers le power metal. Il faut dire que King Diamond ne fait que s'améliorer au micro et si certains seront toujours rebutés, voire amusés, par son chant suraigu, on ne peut que reconnaître que ça colle parfaitement au style et qu'aucun autre chanteur ne ferait mieux. Cette chronique commence à être des plus dithyrambiques, me direz-vous. Eh bien, sans aller jusqu'à crier au chef-d'œuvre, il faut avouer que le groupe signe là un album quasiment irréprochable... Il n'y a peut-être pas de titre appelé à devenir un futur classique comme par exemple l'immense *The Candle* qui ouvrait le premier album *Fatal Portrait*, mais l'ensemble s'écoute vraiment très bien, les morceaux s'enchaînant de manière parfaitement fluide et dynamique. Ça fera peut-être rire ceux qui ne jurent que par le metal le plus extrêmes, mais les amateurs d'atmosphères cinématographiques seront aux anges.



Le top du genre :

1. Judas Priest — *Painkiller* (1990)
2. Danzig — *Danzig* (1988)
3. Iron Maiden — *Seventh Son of a Seventh Son* (1988)



L'histoire racontée par l'album tourne autour d'un pendentif magique montrant au narrateur le funeste destin de ses précédents possesseurs, principalement des jeunes femmes accusées d'être sorcières et des prêtres meurtriers. En dehors de cet artefact, tous les événements relatés sont censés être véridiques ! Pas besoin d'aller jusqu'à Salem aux États-Unis pour trouver des histoires du genre... On vous conseille d'ailleurs également le visionnage du film *Witchfinder General* (1968) avec Vincent Price dans le rôle d'un chasseur de sorcières qui utilisait le moindre prétexte pour assouvir sa misogynie meurtrière et assassiner des dizaines de femmes au XVIIe siècle ! Un groupe de heavy/doom metal du début des années 80 tire d'ailleurs son nom de ce film.



TRACKLIST

01. Eye of the Witch - 3:48
02. The Trial (Chambre Ardente) - 5:13
03. Burn - 3:43
04. Two Little Girls - 2:41
05. Into the Convent - 4:48
06. Father Picard - 3:20
07. Behind these Walls - 3:45
08. The Meetings - 4:32
09. Insanity - 3:00
10. 1642 Imprisonment - 1:31
11. The Curse - 5:44

Label : Roadrunner

Durée : 44min

Genre : heavy/power metal opera

3.7

sur 5

Attention avertissement : l'auteur de cette chronique est tout sauf un fan d'Iron Maiden. Enfin, si, mais seulement du premier album. Je fais partie de ceux pour qui Bruce Dickinson ne sera jamais parvenu à s'imposer comme le véritable chanteur du groupe... Tandis que la plupart des morceaux de la formation, même les plus célèbres, me font regretter la fraîcheur punk et mélodique de titres tels que *Prowler* ou *Phantom of the Opera*. Mais il faut dire qu'à la rédaction, personne ne se bouscule au portillon pour parler de ce huitième album des Anglais. À vrai dire, tout le monde est encore scotché à la version import de *Super Mario Bros. 3*, alors je me retrouve tout seul à parler d'un groupe qui me barbe. Bon, j'exagère, leurs trois derniers albums ont presque réussi à me faire reconsidérer ma position. Hélas, cette nouvelle offrande risque bien de tout gâcher. Non pas que le disque soit si mauvais, mais les ambitions progressives qui faisaient justement de *Powerslave*, *Somewhere in Time* et *Seventh Son of a Seventh Son* des albums si intéressants semblent avoir disparu ici (il n'y a qu'à voir les durées des morceaux : un seul dépasse les cinq minutes, et de peu). Pourtant, le titre d'ouverture *Tailgunner* a tout de l'hymne taillé pour les concerts dans la droite lignée de *Aces High* ou *Run to the Hills*. Mais si l'album propose une orientation plus simple et quasiment hard rock, on n'y trouvera aucun tube de la trempe de *2 Minutes to Midnight* ou *Can I Play with Madness... Bring Your Daughter... to the Slaughter* semble de la trempe de *Tailgunner*, mais finit vite par taper sur le système. Le morceau titre est en revanche loin d'être dégueulasse et rappellerait même des morceaux épiques alternant passages calmes dignes d'une ballade et parties plus éternées comme *Remember Tomorrow*, tandis que le final *Mother Russia* renoue un peu avec le côté épique et progressif des précédents albums. Mais dans l'ensemble, on peine bien à se passionner pour ces morceaux vaguement efficaces, rarement impressionnants.



Label : EMI
Durée : 44min
Genre : heavy metal

TRACKLIST

01. Tailgunner - 4:15
02. Holy Smoke - 3:49
03. No Prayer for the Dying - 4:23
04. Public Enema Number One - 4:13
05. Fates Warning - 4:12
06. The Assassin - 4:35
07. Run Silent Run Deep - 4:35
08. Hooks in You - 4:08
09. Bring Your Daughter... to the Slaughter - 4:45
10. Mother Russia - 5:32

IRON MAIDEN : NO PRAYER FOR THE DYING

Pourquoi le groupe n'a-t-il pas pensé pouvoir progresser dans la voie qu'il s'était ouverte avec les trois précédents albums ? Cette orientation aura en tout cas fait un mécontent, le guitariste Adrian Smith qui a quitté l'aventure avant l'enregistrement de l'album, pour être remplacé par Janick Gers, qui avait déjà joué sur le premier album solo de Dickinson, sorti en mai dernier. On sent bien la volonté de faire une musique plus rugueuse (comme la voix de Bruce, qui délaisse les envolées lyriques), l'album ayant été enregistré dans une grange avec le studio mobile des *Rolling Stones*, mais le résultat est surtout plus pauvre, plus fade. L'esprit punk de 1980 est hélas bien loin. Dommage, car l'album n'est pas exempt de quelques-unes des prouesses guitaristiques qui ont forgé la réputation du groupe.

2.8

sur 5





Blind Guardian

Blind Guardian : Tales from the Twilight World

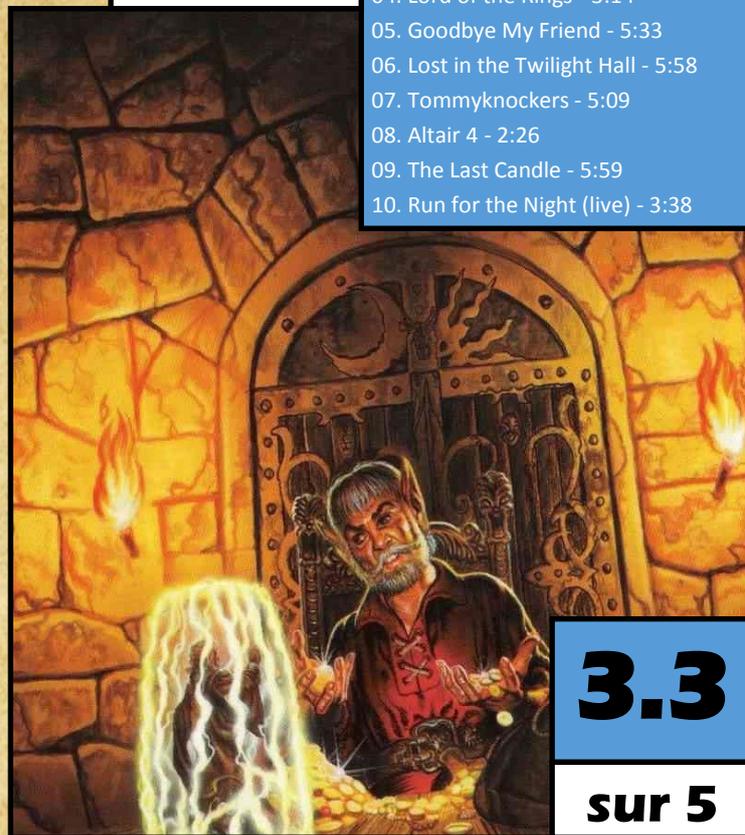
TRACKLIST

01. Traveler in Time - 5:59
02. Welcome to Dying - 4:47
03. Weird Dreams - 1:19
04. Lord of the Rings - 3:14
05. Goodbye My Friend - 5:33
06. Lost in the Twilight Hall - 5:58
07. Tommyknockers - 5:09
08. Altair 4 - 2:26
09. The Last Candle - 5:59
10. Run for the Night (live) - 3:38

Label : No Remorse
Durée : 44min
Genre : power metal

Avec ce troisième album, les Allemands de Blind Guardian ambitionnent clairement de faire la nique à leurs compatriotes de Helloween, champions de la scène power metal. Même sans être un fan de ce genre grandiloquent et des plus excessifs, il faut avouer qu'il est difficile de résister à un bon hymne fait dans les règles de l'art du genre. Et des hymnes, les Blind Guardian tente visiblement d'en signer quelques-uns sur cet album. *Welcome to Dying* notamment, et le résultat est plutôt réussi. Refrain fédérateur taillé pour les concerts, rythmique pied au plancher du début à la fin... La formation s'écarte de ses débuts speed metal pour évoluer vers quelque chose de plus mélodique et épique, mais tout en continuant à balancer la purée. Si nos Teutons savent jouer les sensibles,

comme sur la ballade *Lord of the Rings*, la majorité de l'album fait plutôt dans le décreusement survitaminé, ce qui demande un petit temps d'adaptation pour commencer à appréhender les positions. Ils y trouvent en tout cas indubitablement leur style, chaque membre ayant progressé dans son propre département. Le chant est rageur et investi, la frappe soutenue et vélocité, les guitares furieuses et lyriques. Difficile de nier l'efficacité de la plupart des titres mais l'album est très dense, certains morceaux auraient sans doute gagné à être un peu aérés. Seuls ceux prêts à s'immerger dans quelque chose d'aussi énergique seront véritablement conquis, pour les autres *Tales from the Twilight World* sera surtout la promesse d'opus suivants encore plus matrisés.



3.3

sur 5



OXIDATION OF THE NATIONS...

MEGADETH

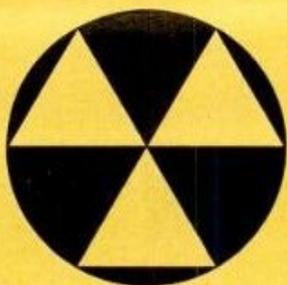
RUST IN PEACE



THE NEW ALBUM INCLUDES:

HOLY WARS...THE PUNISHMENT DUE

HANGAR 18 LUCRETIA



ON CAPITOL CASSETTES,
COMPACT DISCS AND RECORDS.

ON TOUR STARTING OCTOBER.
WATCH FOR THEIR HOME VIDEO COMING SOON.



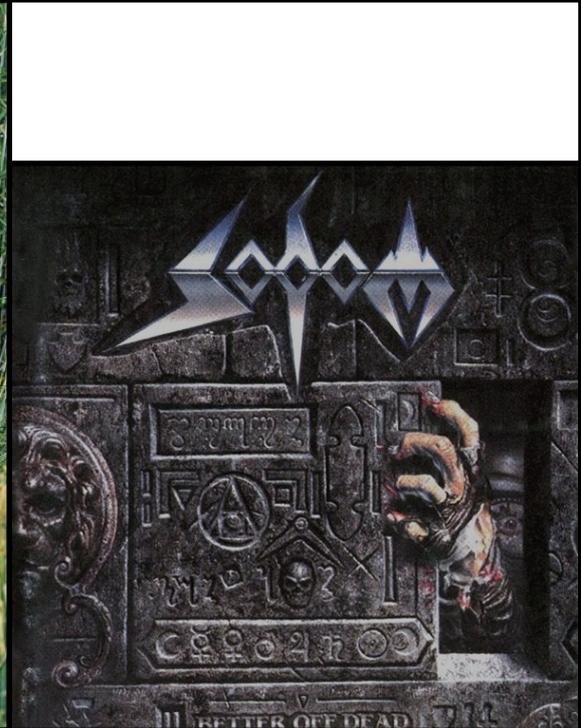
PRODUCED BY
MIKE CLINK AND DAVE MUSTAINE



Sodom :

C'est bon parfois de se poser, et faire un bilan. 1990 fut une année forte en décibels d'ailleurs, pas vrai ? La scène européenne a réussi à bien nous surprendre avec les sorties respectives de *Destruction*, *Artillery* (quelle claquel), *Demolition Hammer* et nos compatriotes français d'*Agressor*, qui ont fièrement clamé leur part pourtant très disputée du gâteau. On ne peut que regretter que *Celtic Frost* ait une fois encore loupé le coche avec un *Vanity/Nemesis* bien décevant, eux qui avaient pourtant beaucoup à prouver après un *Cold Lake* unanimement (et très justement) rejeté dès sa sortie. Quant à la scène internationale... Alors là, j'en ai encore mal aux cervicales. Entre *Megadeth* et *Slayer* qui propulsent littéralement le thrash en orbite avec la doublette *Rust In Peace / Seasons in the Abyss*, *Annihilator* qui confirme son talent avec le génial *Never, Neverland* et *Sadus* qui achève le peu de survivants... Non franchement, on en a pris par tous les trous et de tous les cotés. J'en profite pour vous inciter à surveiller le pays du soleil levant, car les tarés de *Sabbat* devraient d'ailleurs sortir leur premier vrai album dans les mois qui suivent, mais vu qu'ici on fait les choses bien, on vous en tiendra informés. Évidemment.

Enfin bref, en l'instant, c'est *Kreator* qui inonde les bacs avec *Coma of Souls*, mais revenons plutôt sur LA sortie teutonne du mois précédent, avec le groupe préféré de vos voisins depuis que vous avez acheté l'énormissime *Agent Orange*, j'ai bien nommé *Sodom* et leur tonitruant *Better off Dead*. Difficile de faire mieux que le précédent, vous pensez ? C'est certain, *Agent Orange* a l'étoffe d'un classique en devenir et marque une sacrée avancée dans le son du groupe: plus intelligent, plus maîtrisé, mais tout aussi vindicatif, les allemands ont vraiment frappé fort l'an passé.



Better off Dead

Label : Steamhammer
Durée : 49min
Genre : thrash metal

3.8

sur 5

TRACKLIST

01. An Eye for an Eye - 4:25
02. Shellfire Defense - 4:22
03. The Saw Is the Law - 4:11
04. Turn Your Head Around - 3:23
05. Capture the Flag - 6:08
06. Cold Sweat - 3:10
07. Bloodtrails - 4:45
08. Never Healing Wound - 2:26
09. Better off Dead - 3:44
10. Resurrection - 4:50
11. Tarred and Feathered - 3:02
12. Stalinorgel - 4:41

Hé bah qu'on se rassure, *Better off Dead* en est sa parfaite continuité, appuyant encore plus sur le côté rock'n'roll et heavy qui fait de *Sodom* un groupe bien à part pour nous, européens. Rappelons que Frank Blackfire, guitariste depuis l'EP *Expurse of Sodomy*, a quitté la formation juste avant la tournée d'*Agent Orange* pour raisons diverses, et qu'en réponse à ce désistement, *Sodom* est parti recruter Michael Hoffmann, qu'on a pu entendre sur le deuxième album de leurs confrères *Assassin*. Un choix qui amène un changement de son subtil mais néanmoins notable pour le groupe. Pour faire un bref résumé, l'ambiance est bien plus sombre et vicieuse, quant aux compos, elles perdent légèrement en intensité ce qu'elles gagnent en efficacité. Un parti pris en tout cas très intéressant, renforcé par une production cinglante et dynamique au poil.

An Eye for an Eye débute les hostilités, et déjà, le ton est donné. Une intro des plus inquiétantes, une guitare qui sonne le glas, accompagnée d'une batterie qui dégingue tout sur son chemin, et voilà Tom Angelripper qui fait son entrée, aussi brève que remarquée. Un parfait opener pour la tournée à venir si vous voulez mon avis. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les premiers morceaux font presque illusion : on croirait entendre de très bonnes chutes de studio d'*Agent Orange* tant le rythme effréné nous ramène en territoire conquis. Vient ensuite le méga-single *The Saw is the Law*, nouveau standard pour le groupe à n'en pas douter, au titre référençant le classique de Tobe Hooper. On calme le jeu, on joue à fond sur le riff principal qui claqué sévèrement et le chant acéré d'Angelripper, c'est réussi. Les reprises de *Tank* (*Turn Your Head Around*) et *Thin Lizzy* (*Cold Sweat*) mon-

trent à quel point la formation est à l'aise avec leur répertoire de classiques, un label de qualité qu'il faudrait presque apposer sur chacun de leurs albums. *Sodom* ne prend pas forcément de risques en se réappropriant ces morceaux, mais tire chaque fois dans le mille avec un feeling ultra rock 'n' roll qu'ils maîtrisent à la perfection.

Finalement, que reprocher à *Better off Dead* en dépit de ces nombreuses qualités ? Disons qu'on sent que le groupe a beaucoup misé sur le côté brut de décoffrage avec des titres rapides, véloce, mais aussi moins virtuoses que ceux offerts sur *Agent Orange*. La recette est différente, le résultat l'est également. Un brin trop hétérogène peut-être, un manque de liaison entre les différentes compos (deux reprises résolument heavy en plein milieu d'un album de 49 minutes n'aidant pas de ce côté-là), et une multitude de tubes qui peuvent sembler "faciles" après plusieurs écoutes attentives de l'ensemble... Mais cela n'altère en rien la qualité intrinsèque des compositions présentes sur cet album. *Sodom* délivre ici un excellent effort, juste un cran en-deçà de leur précédent opus.

Moins agressif, plus torturé, mais tout aussi head-bangant si ce n'est plus, voilà comment décrire le chemin emprunté - pardon, le tronçon de jungle vietnamienne rasé au napalm - par *Sodom* sur ce nouvel album. *Better off Dead* n'a pas l'agressivité de ses aînés, mais va convaincre sans nul doute tous les fans des allemands sous ses airs de "Motörhead s'en va-t-en guerre", la cartouchière pleine à craquer de tubes directs et *straight in your face* !



Label : Noise
Durée : 44min
Genre : thrash metal

TRACKLIST

01. When the Sun Burns Red - 5:28
02. Coma of Souls - 4:18
03. People of the Lie - 3:15
04. World Beyond - 2:02
05. Terror Zone - 5:54
06. Agents of Brutality - 5:16
07. Material World Paranoia - 4:59
08. Twisted Urges - 2:46
09. Hidden Dictator - 4:47
10. Mental Slavery - 5:43

3.4

sur 5

Le premier album *Endless Pain* des Allemands de *Kreator* avait été l'un des disques les plus impressionnants de la première vague thrash metal. Brutal et sans concession avec ce chant si méchant... Depuis, trois albums ont suivi, avec notamment *Pleasure to Kill* en 1986 qui n'avait pas trop à rougir niveau violence à côté d'un certain *Reign in Blood*... Quatre ans après, le groupe écope une fois de plus de la comparaison avec *Slayer* dont le nouvel album, chroniqué dans ces pages, est sorti en même temps. Et je ne vais pas vous faire languir : cette année, les Américains gagnent clairement la partie en termes de violence sonore. *Coma of Souls* ralentit en effet assez considérablement le tempo. Plus lent, aéré et mélodique, le thrash du groupe reste toutefois plutôt carnassier. Suite au départ du guitariste Tritze, c'est en effet Frank « Blackfire » Gosdzik, du thrash metal ce mois-ci) qui signe la plupart des riffs. Et des riffs qui décollent la rate, il y en a quand même pas mal. Comme ce riff plus lent et menaçant sur *Agents of Brutality* avant que la rythmique de mammoth n'écrase tout, ou bien ce riff plutôt death sur *Twisted Urges*. D'une manière générale, ils font tous mouche, et si les compositions ne brillent pas spécialement par leur originalité et que l'ensemble est plus mid-tempo, *Kreator* fournit toujours un thrash metal rudement efficace avec son lot d'accélération dévastatrices et de solos endiablés, le tout servi dans une remarquable production aussi claire que puissante. Pas vraiment de temps mort, dix pistes qui satisferont à coup sûr les fanatiques du genre, mais il manque peut-être quelque chose pour vraiment séduire ceux qui sont moins acquis au style. L'atmosphère n'est pas très marquante et l'ensemble est très efficace, peut-être trop efficace, manquant un peu de personnalité.

du thrash metal ce mois-ci) qui signe la plupart des riffs. Et des riffs qui décollent la rate, il y en a quand même pas mal. Comme ce riff plus lent et menaçant sur *Agents of Brutality* avant que la rythmique de mammoth n'écrase tout, ou bien ce riff plutôt death sur *Twisted Urges*. D'une manière générale, ils font tous mouche, et si les compositions ne brillent pas spécialement par leur originalité et que l'ensemble est plus mid-tempo, *Kreator* fournit toujours un thrash metal rudement efficace avec son lot d'accélération dévastatrices et de solos endiablés, le tout servi dans une remarquable production aussi claire que puissante. Pas vraiment de temps mort, dix pistes qui satisferont à coup sûr les fanatiques du genre, mais il manque peut-être quelque chose pour vraiment séduire ceux qui sont moins acquis au style. L'atmosphère n'est pas très marquante et l'ensemble est très efficace, peut-être trop efficace, manquant un peu de personnalité.



Kreator : Coma of Souls



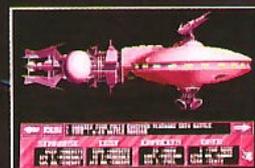
SUPREMACY

YOUR WILL BE DONE

UN FORMIDABLE
JEU DE STRATEGIE
INTERGALACTIQUE !



MELBOURNE
HOUSE



Popprobe

DISPONIBLE SUR ATARI ST/STE,
AMIGA ET PC COMPATIBLES



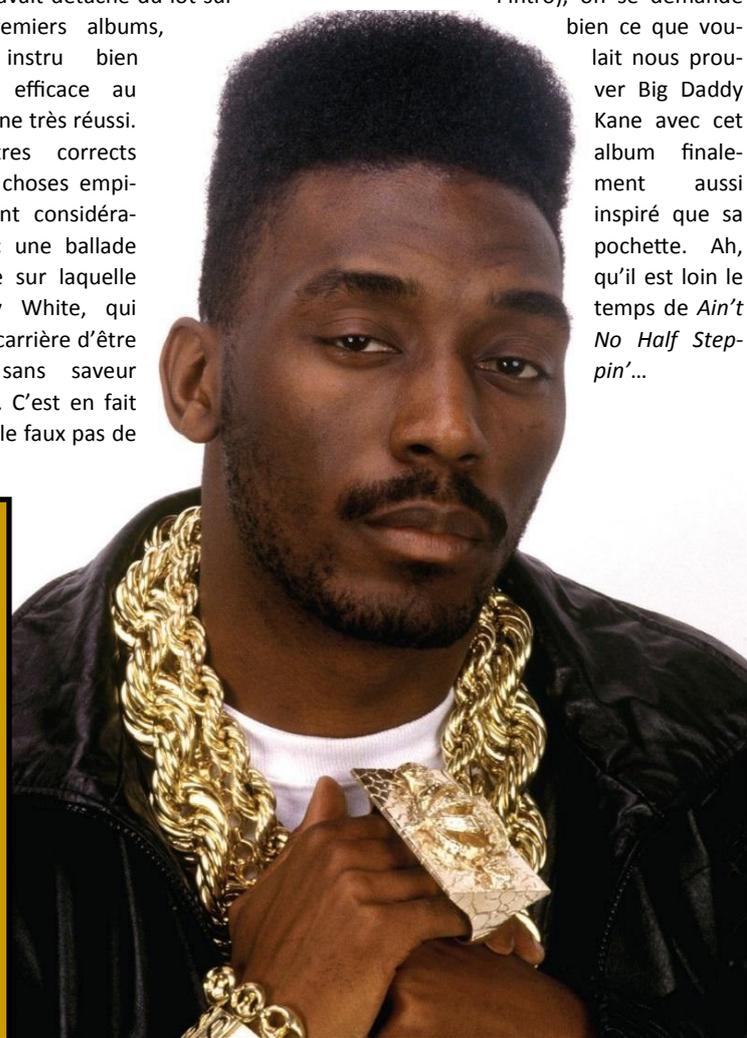


Big Daddy Kane : Taste of Chocolate

Il n'y a qu'à voir la pochette bien peu inspirée de ce troisième album pour comprendre que Big Daddy Kane a perdu un peu de sa superbe. Il s'agit toujours d'un rappeur de classe supérieure, mais ça ne veut pas dire qu'il ne s'est pas ramolli un peu... C'est pourtant lui qui assure la production de la majorité des morceaux, et si l'instru chaloupée de l'introduction laisse présager du meilleur, le refrain au kazoo (???) de *Cause I Can Do It Right* laisse perplexe. Heureusement vient ensuite *It's Hard Being the Kane*, où l'on retrouve la verve du rappeur qui l'avait détaché du lot sur ses deux premiers albums, avec une instru bien hardcore et efficace au break anxiogène très réussi. Quelques titres corrects plus loin, les choses empiraient cependant considérablement avec une ballade assez horrible sur laquelle s'invite Barry White, qui s'est fait une carrière d'être une copie sans saveur d'Isaac Hayes. C'est en fait le seul véritable faux pas de

l'album, qui autrement aligne des choix de production maladroits, des paroles quelconques et des beats qui manquent de punch. La plupart du temps ce n'est pas trop réhébitorique, mais au final tout ça ne mène à pas grand-chose. Le pire étant la fin de l'album, après un *Mister Pitiful* plutôt correct, qui enchaîne deux interludes glorifiés avec un *Down the Line* présentant les acolytes du Kane... et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont loin de lui arriver à la cheville. Et quand revient l'instru chaloupée du morceau de clôture (identique à celle de l'intro), on se demande

bien ce que voulait nous prouver Big Daddy Kane avec cet album finalement aussi inspiré que sa pochette. Ah, qu'il est loin le temps de *Ain't No Half Steppin'*...



TRACKLIST

01. Taste of Chocolate Intro - 2:09
02. Because I Can Do It Right - 4:11
03. It's Hard Being the Kane - 5:00
04. Who Am I - 4:01
05. Dance with the Devil - 4:08
06. No Damn Good - 3:56
07. All of Me - 5:48
08. Keep 'Em on the Floor - 4:35
09. Mr. Pitiful - 3:26
10. Put Your Weight on It - 2:49
11. Big Daddy vs. Dolemite - 4:49
12. Down the Line - 5:13
13. Taste of Chocolate Exit - 3:20

Label : Cold Chillin'
Durée : 53min
Genre : hip hop

2.4

sur 5

On ne sait pas trop d'où sort Paris (enfin si, de San Francisco, et non pas de notre capitale), mais avec ce premier album, il risque bien de se faire une jolie place dans le paysage du rap qui ne rigole pas. Car à côté de lui, *Public Enemy* – en quelque sorte ses mentors – passeraient presque pour une bande de comiques, et *N.W.A* carrément pour des clowns. Paris a les nerfs, il en veut au monde entier. Enfin, plus particulièrement aux États-Unis, car Paris est un nationaliste noir, un fervent descendant des Black Panthers qu'il cite à tour de bras (on entend même des feulements de panthère sur *On the Prowl*). Le message est clair : Paris dézingue partout où le Blanc opprime le Noir. Malcolm X, Nation of Islam, la drogue dans les ghettos noirs comme génocide... Chez *Rodent*, on ne peut pas dire qu'on se retrouve vraiment dans son combat, ne serait-ce qu'à cause d'un léger problème de pigmentation et de géographie, mais être alternatif, c'est aussi ça : secouer l'ordre établi. Et surtout, ça fait du bien d'entendre quelque chose d'aussi radical en cette année où le rap s'est vu dévergondé au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer grâce à des saltimbanques de la trempe de Vanilla Ice ou MC Hammer (et ne parlons même pas des rappers interchangeables de ces innombrables groupes de hip house).



Paris : The Devil Made Me Do It

Pour autant Paris, n'est pas des plus impressionnants au micro, rien à voir par exemple avec la prestance de Chuck D. Mais il le compense par son refus du compromis et ses propos sans détour. Le premier single de l'album a d'ailleurs été banni par MTV, une pratique qui s'est révélée plutôt bonne publicité par le passé pour des groupes comme *N.W.A* ou *2 Live Crew*. Le jeune homme a également produit son album, et c'est aussi une de ses grandes forces : ce son brut, pas hostile au groove mais toujours très efficace, épuré de tout superflu, alignant trouvailles sonores et lignes de basse dévastatrices. À ce titre les deux premiers morceaux *Scarface Groove* et *This Is a Test* sont assez décoiffants. On sent dans cette production une pointe d'amateurisme qui la rend humble et d'autant plus percutante. *The Devil Made Me Do It*, c'est du rap honnête et vital.

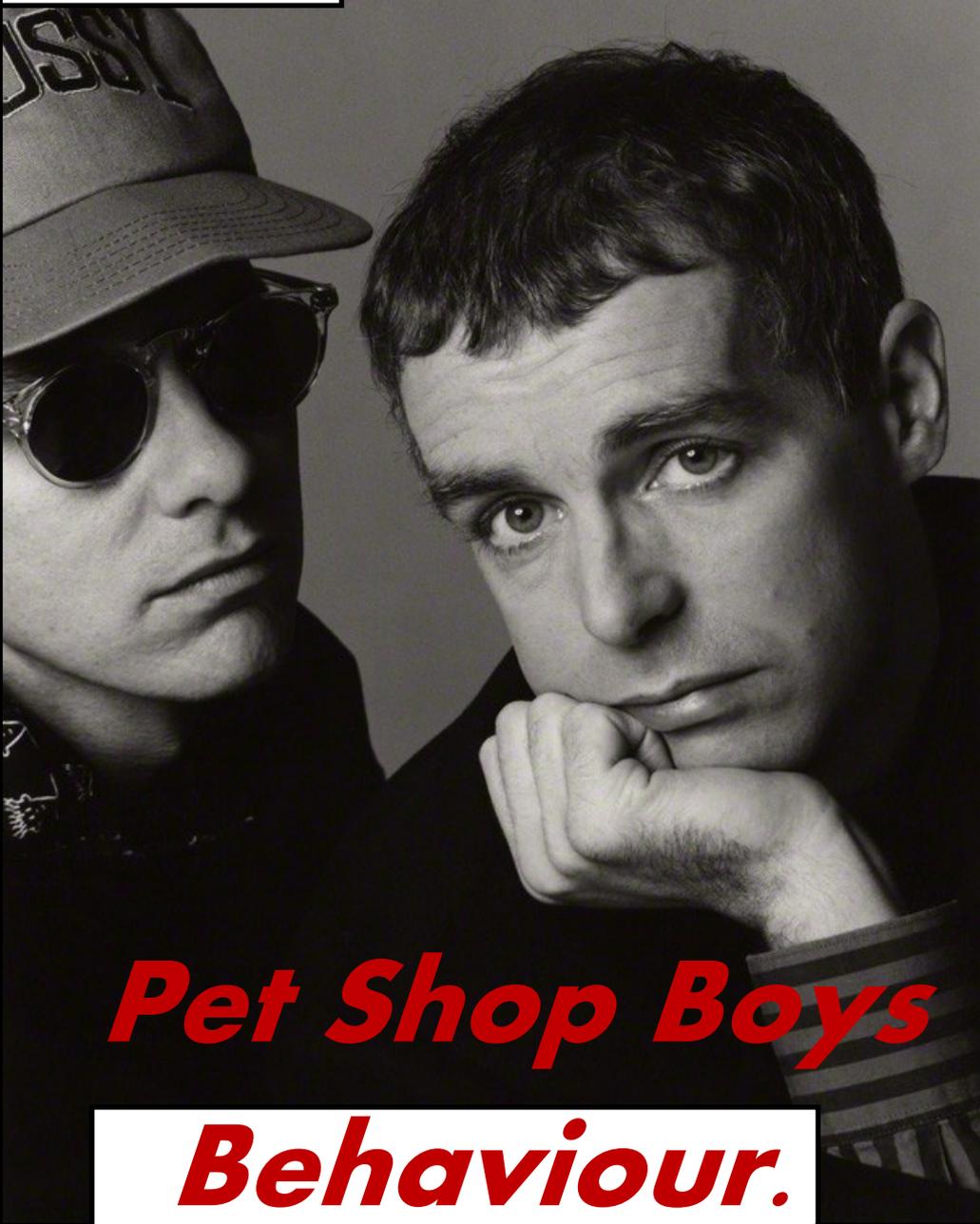
TRACKLIST

01. Intro - 0:40
02. Scarface Groove - 4:36
03. This Is a Test - 2:47
04. Panther Power - 3:58
05. Break the Grip of Shame - 3:34
06. Warning - 1:07
07. Ebony - 3:56
08. Brutal - 3:53
09. On the Prowl - 1:10
10. The Devil Made Me Do It - 4:13
11. The Hate that Hate Made - 1:09
12. Mellow Madness - 4:51
13. I Call Him Mad - 4:17
14. Escape from Babylon - 5:18
15. Wretched - 3:33
16. Break the Grip of Shame (the Final Call) - 8:07
17. The Devil Made Me Do It (Poach a Pig Mix) - 5:45

Label : Scarface
Durée : 62min
Genre : hip hop enragé

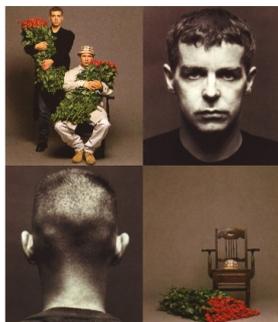
3.6

sur 5



Pet Shop Boys

Behaviour.

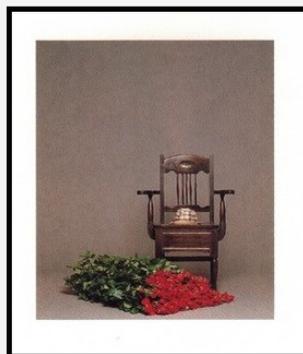
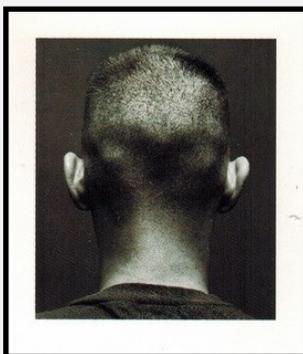
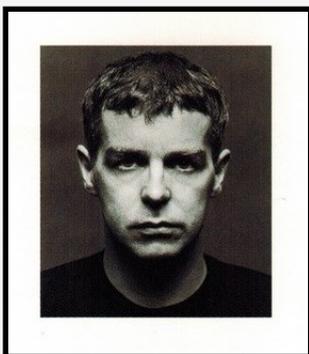
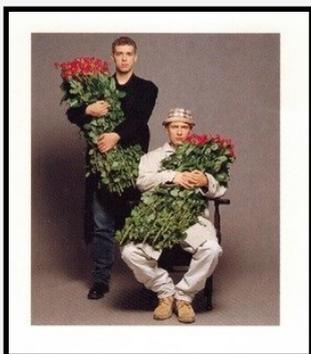


Behaviour.

PET SHOP BOYS

On peut imaginer que le duo anglais, composé de Neil Tennant (chant) et Chris Low (musique), quand il eut fini d'enregistrer son quatrième album et a dû réfléchir au titre qu'il allait lui donner, a été bien embêté. Car à son écoute, il est flagrant que le titre de leur opus précédent, *Introspective*, lui est plus approprié. Le côté dance music du groupe est clairement passé au second plan au profit de quelque chose de beaucoup plus atmosphérique et classique, une orientation parfaitement démontrée par les deux titres d'ouverture *Being Boring* et *This Must Be the Place I Waited Years to Leave*. L'album a été produit par l'Allemand Harold Faltermeyer à Munich. Surtout connu pour avoir composé *Axel F*, le thème principal au synthé de *Beverly Hills Cop*, il n'en est pas moins expert des claviers analogiques, choix artistique des *Pet Shop Boys* pour ce nouveau recueil. Et on peut dire que la collaboration a porté ses fruits, tant *Behaviour* est un régal pour les oreilles. Moins portée sur les beats dance, la musique peut mieux développer des atmosphères douillettes (*To Face the Truth*) et des progressions mélodiques délicates. Ce qui ne l'empêche pas d'être également à la pointe de la modernité avec un son ample et puissant, aussi adapté à un faible volume pour une écoute nocturne qu'à faire trembler les murs de votre appartement en poussant le volume au maximum pour profiter des beats qui restent rudement efficaces, notamment sur *How Can You Expect to Be Taken Seriously?* et son riff de guitare bien tranchant.





Label : Parlophone
Durée : 49min
Genre : synthpop

On retrouve Angelo Badalamenti, qui avait déjà collaboré avec le groupe sur *It Couldn't Happen Here* (tirée de *Actually*), pour des arrangements orchestraux synthétiques sur deux titres, ainsi que Johnny Marr (guitariste de *The Smiths*), notamment sur *My October Symphony* où son instrument labile complémente à merveille un véritable orchestre cette fois. Vu le titre du morceau, on n'aurait pas été contre un empilement symphonique plus grandiloquent, mais la courte coda aux violons est sublime. Le premier single *So Hard* est indéniablement l'un des sommets de l'album, le plus orienté dancefloor avec du bon clavier analogue stroboscopique à la Giorgio Moroder et un riff de synthé simulant, pour le coup, un orchestre pompeux du meilleur effet. Un morceau à la structure progressive qui n'en finit pas de nous faire tourner sous les spots. Malgré ce sursaut, on pourra regretter la diversité des précédents albums du duo, mais ce serait nier à *Behaviour* sa raison d'être : le duo s'y présente entier dans un écrin homogène excellemment produit, infusé aux comédies musicales de Broadway et au spleen de Frank Sinatra. Les chansons sont autant de variations autour du même thème du désarroi romantique. Neil Tennant n'est pas loin de s'apitoyer sur son sort, heureusement la classe dandy fait la différence.

TRACKLIST

01. Being Boring - 6:49
02. This Must Be the Place I Waited Years to Leave - 5:30
03. To Face the Truth - 5:33
04. How Can You Expect to Be Taken Seriously? - 3:56
05. Only the Wind - 4:18
06. My October Symphony - 5:17
07. So Hard - 3:58
08. Nervously - 4:06
09. The End of the World - 4:43
10. Jealousy - 4:47



4.2
sur 5

EAST OF THE SUN WEST OF THE MOON



a-ha : East of the Sun, West of the Moon



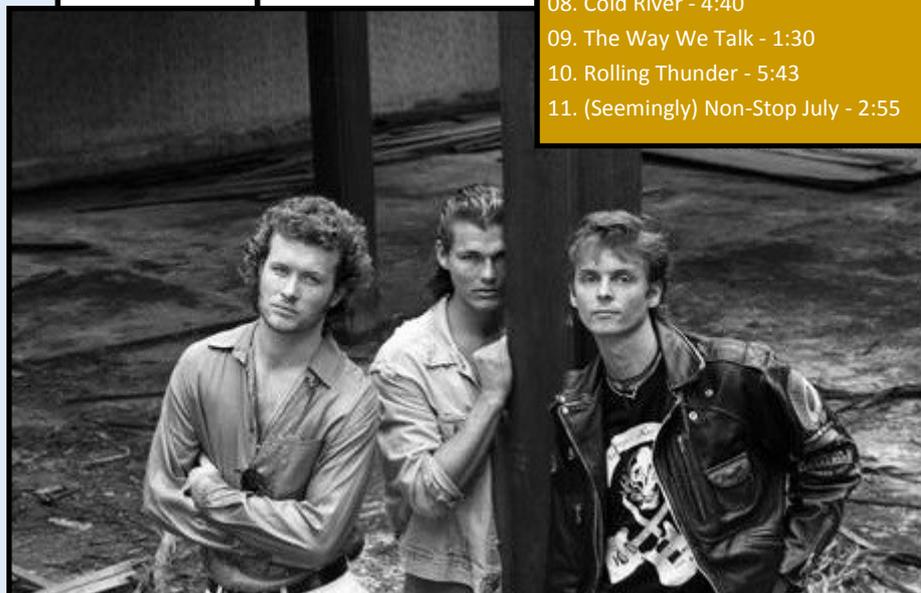
3.0

sur 5

Label : Warner Bros.

Durée : 45min

Genre : pop rock / pop



Nos Norvégiens ne semblent pas avoir adouci leur mélancolie chronique, en témoigne d'ailleurs le titre d'ouverture *Crying in the Rain* qui pose tout de suite le décor. Sans doute en quête d'une plus grande crédibilité artistique (en témoignent les photos *criantes de sincérité* du livret où l'on voit le groupe enfermé dans un studio et porter la barbe, un peu comme les *Beach Boys* quand ils ont enregistré *Pet Sounds*), le trio a rangé les synthés en faveur d'un habillage plus sophistiqué à la *The Blue Nile* : un peu plus organique avec une basse chaude et ronde, des percussions moins... percutantes. Lorsque *Rolling Thunder* démarre par exemple, on croirait presque écouter *Avalon* de *Roxy Music*. Un changement plutôt bienvenu quand on repense au précédent album du groupe, où il commençait à tourner un peu en rond. Le revers de la médaille, c'est qu'*East of the Sun, West of the Moon* (un nom emprunté à un conte norvégien) ne comporte aucun tube de la trempe de *Take on Me* ou *The Sun Always Shines on T.V.*, deux des plus grandes réussites de la synthpop de la décennie précédente, doit-on le rappeler ?

Entre le saxo un poil criard mais contrebalancé par une partie guitare/piano rudement bien trouvée de *I Call Your Name* et l'accompagnement acoustique et orchestral de *East of the Sun*, on prend quand même plaisir à suivre la réinvention artistique d'*a-ha*. Le trio semble s'être trouvé une formule qui lui convient, et justement aucun titre ne suit vraiment la même formule. Cette collection de chansons, certes un poil ampoulée à l'occasion, ravira les amateurs d'après-midi tristounettes à regarder la pluie par la fenêtre. Certains regretteront sans doute l'efficacité pop des débuts, mais au fond, l'esthétique du groupe est conservée sur ce quatrième album. En sus, on notera un *Sycamore Leaves* à l'intensité progressive franchement ébouriffante, qu'on n'attendait pas d'un tel groupe.

TRACKLIST

01. Crying in the Rain - 4:25
02. Early Morning - 2:59
03. I Call Your Name - 4:54
04. Slender Frame - 3:42
05. East of the Sun - 4:47
06. Sycamore Leaves - 5:22
07. Waiting for Her - 4:49
08. Cold River - 4:40
09. The Way We Talk - 1:30
10. Rolling Thunder - 5:43
11. (Seemingly) Non-Stop July - 2:55



SIMON

TRACKLIST

01. The Obvious Child - 4:09
02. Can't Run But - 3:36
03. The Coast - 5:03
04. Proof - 4:39
05. Further to Fly - 5:39
06. She Moves on - 5:02
07. Born at the Right Time - 3:47
08. Cool, Cool River - 4:32
09. Spirit Voices - 3:56
10. Rhythm of the Saints - 4:10

Label : Warner Bros.

Durée : 44min

Genre : world pop

2.8

sur 5

Depuis le précédent album de Paul *Graceland* et *So* de Peter Gabriel, la pop anglo-saxonne semble s'être entichée de sonorités multiculturelles avec plus ou moins de réussite (la réussite : les deux albums susnommés, *Dead Can Dance* avant leur dernier album plus occidental et médiéval, l'échec : à peu près tout le reste combinant mauvais goût et impression de contrefaçon). Mais Paul Simon semble sincèrement se plaisir à son exploration internationale, alors pourquoi pas. Cette fois-ci, il a élargi son horizon en conservant l'influence africaine de *Graceland* tout en allant voir du côté de l'Amérique du Sud, en particulier le Brésil. Avec notamment des percussions omniprésentes dites *samba batucada*. Et à l'écoute, l'album est loin d'être déplaisant, on se laisse porter par ces rythmes confortables, ces guitares délicates (signées J.J. Cale sur quelques titres). Le problème, c'est qu'on en finirait presque par s'endormir, comme la voix trop polie de notre Paul. Toutes les composantes semblent se diluer en un flux si peu agressif que l'ensemble finit plus par évoquer une garden party baba cool que la culture bien vivante de ces pays éloignés. *The Rhythm of Saints* ressemble à la fois trop à *Graceland*, surtout qu'il arrive quatre ans plus tard, et à la fois trop peu. Les morceaux y sont bien plus homogènes et on n'y distingue plus vraiment de chansons, là où l'album précédent s'attachait toujours premièrement à concocter des titres pop efficaces. Point de *You Can Call Me Al* ici, et ce n'était pas un passage obligé, mais on a l'impression de se faire resservir le même album avec les ingrédients remélangés pour un résultat plus lisse et déjà entendu.

Paul Simon : The Rhythm of the Saints

One Simple Word



the new album from
The Connells

Produced by Hugh Jones

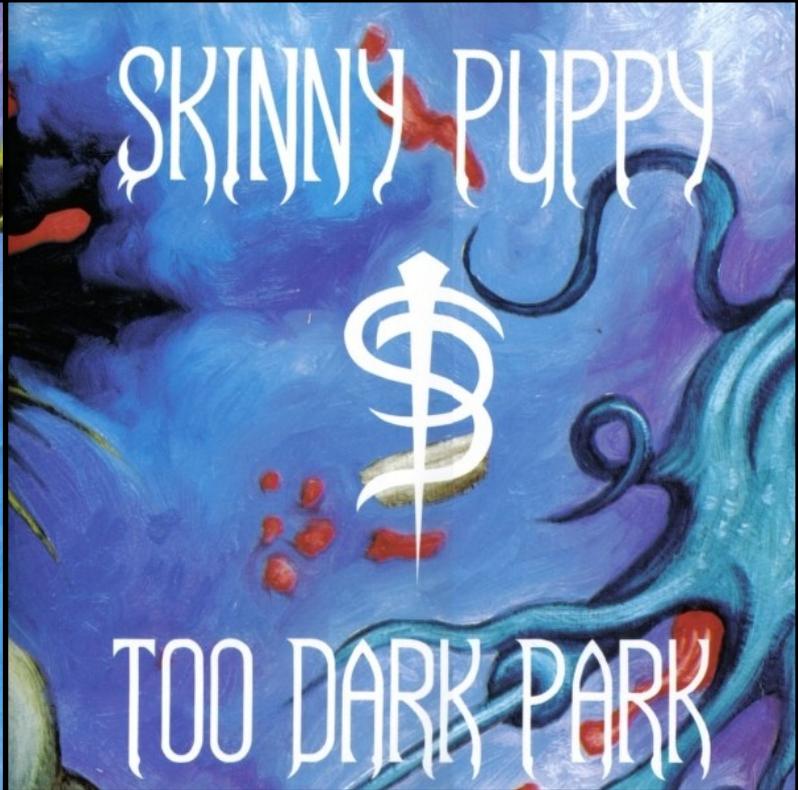
Available at fine record stores everywhere

Catch The Connells
on tour now

Check local listings for details

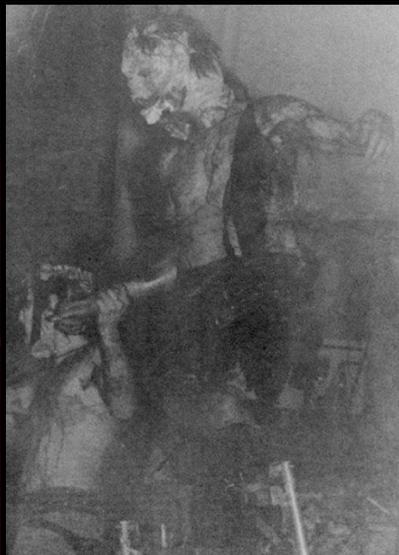


Manufactured & distributed by VTV Records
59 West 19th St., Suite 5B, New York, NY 10011
Tel: (212) 929-0570 Fax: (212) 929-3245



On avait laissé notre trio canadien, il y a un an à peine, sur un album hybride les voyant expérimenter avec des styles plus variés, pour un résultat aussi déconcertant que brillant. Cette incartade produite par Al Jourgensen de *Ministry* était nécessaire pour permettre au groupe de se ressourcer et de se recentrer ? C'est un peu ce qu'on est amené à penser en écoutant ce sixième album. Passé un premier morceau bien nommé (*Convulsion*), capharnaüm semi-instrumental qui brouille les sens et nous plonge dans un état d'incertitude profond – condition indispensable à une écoute en bonne et due forme d'un album du projet – *Tormentor* nous accueille avec un beat plus subtil qui frappe bien dur comme il faut et dont l'intensité varie de manière affriolante. C'est à la fois du pur du *Skinny Puppy* et totalement frais et

nouveau. Puissant et précis, le cauchemardesque tableau sonore que nos trois punks canadiens ont peint en nuances de bleu est des plus saisissants. Pas de doute, ils ont trouvé là leur style définitif... Le clou est rapidement enfoncé par un *Spasmolytic* au rythme effréné, sorte de train fantôme pas rigolo du tout. On est dans l'évolution de *VIVIsectVI*, mais les morceaux se sont considérablement enrichis d'une myriade de sonorités répugnantes dont on imagine difficilement la complexité de mise en œuvre pour en arriver à une telle perfection. Les expérimentations bourrines et atmosphériques de *Rabies* ne trouvent pas suite ici, mais l'exercice a dû être capital pour que le groupe évolue aussi facilement dans un registre où ils n'ont désormais plus aucune concurrence sérieuse.

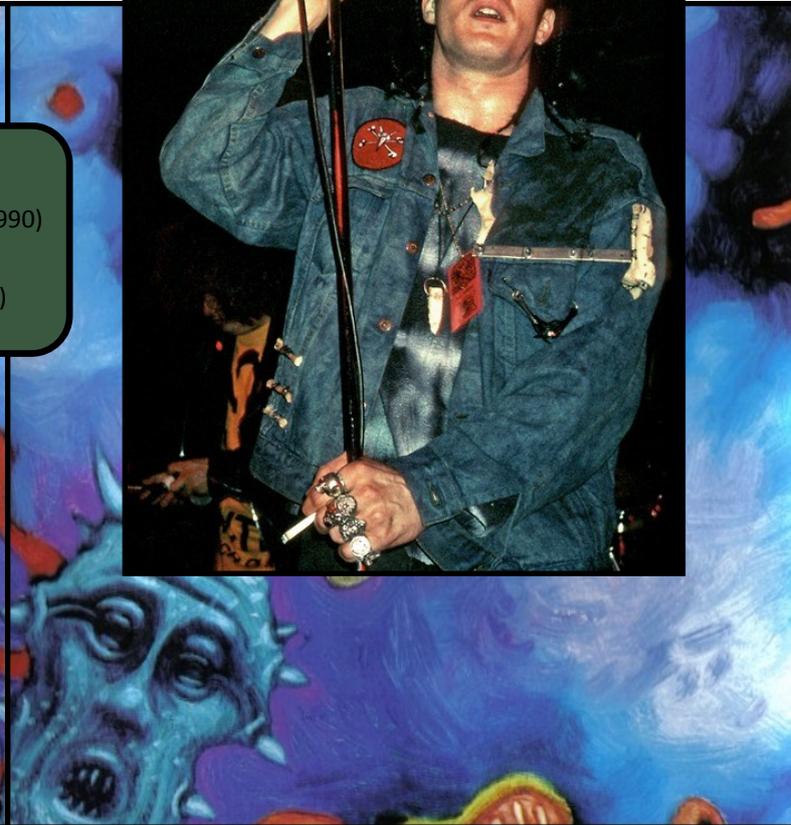
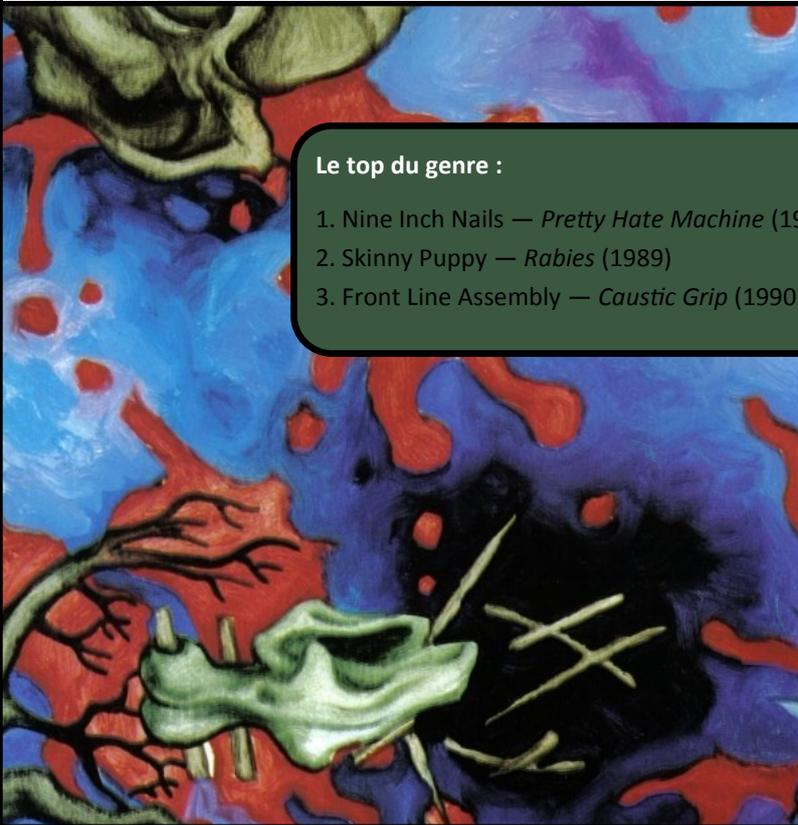


Rash Reflection prend des accents tragiques avec son sample d'accordéon répété en boucle et sa guitare tour à tour abrasive et psychédélique. Le beat lui ne varie pas et nous emmène, sans espoir de retour, au plus profond de l'esprit tourmenté d'Ogre qui livre là une performance vocale vibrante. Et si aucun titre n'arrive à la cheville du bouleversant *Worlock* de *Rabies*, *Too Dark Park* n'est effectivement pas avare en moments où l'émotion parvient à naître du cloaque sonore des plus vénéneux concocté par cEvin Key et Dwayne Goettel. Comme ce *Nature's Revenge* qui ralentit un peu les choses avec des accords traînants et une guitare sèche. L'apparente simplicité des compositions – qui suivent toutes à peu près la même formule et durent environ quatre minutes – est ce qu'elle est : une apparence raffinée son art au point d'atteindre une efficacité à toute épreuve qui rend chaque morceau dévastateur là où les premiers albums du groupe pouvaient parfois nous perdre dans les expérimentations industrielles et la sécheresse des sonorités. Ici, tout fait chaque bruitage, chaque rythme, chaque ligne du chant torturé d'Ogre.



Le top du genre :

1. Nine Inch Nails — *Pretty Hate Machine* (1990)
2. Skinny Puppy — *Rabies* (1989)
3. Front Line Assembly — *Caustic Grip* (1990)



TRACKLIST	
01. Convulsion - 3:20	
02. Tormentor - 4:33	
03. Spasmolytic - 3:54	
04. Rash Reflection - 3:29	
05. Nature's Revenge - 3:57	
06. Shore Lined Poison - 4:50	
07. Grave Wisdom - 3:45	
08. T.F.W.O. - 3:48	
09. Morpheus Laughing - 4:00	
10. Reclamation - 3:00	

Label : Netwerk
 Durée : 38min
 Genre : electro-indus

4.5
sur 5

T.F.W.O. est sans doute le titre le plus proche de *Rabies* dans l'esprit avec ce riff de guitare carnassier et cette rythmique exagérée, aussi grotesque qu'un zombie décapité titubant. Il s'intègre pourtant bien dans l'album qui reste très cohérent avec ses dix morceaux ou aucun ne prend vraiment le dessus sur un autre, même si les pistes 3 à 7 sont les plus mémorables. Dwayne Goettel et cEvin Key, accompagnés de l'habituel Dave Ogilvie à la production, sont vraiment parvenus à unifier tous les morceaux pour créer un album avec une forte identité sonore, là où tous leurs précédents efforts étaient tirillés entre plusieurs atmosphères et ambitions. On ne peut pas dire que ça fait longtemps qu'on n'a pas eu un album aussi marquant dans le genre vu le nombre d'excellentes productions qui ont émergé de la scène industrielle ces dernières années, mais ce *Too Dark Park* se hisse sans mal au-dessus de la plupart de ses congénères. Malgré la recette presque « pop » appliquée au style du groupe et la relative brièveté de l'album en comparaison de ce qu'on pourrait avoir l'habitude de considérer comme des chefs-d'œuvre, rares sont les disques parvenant à créer une telle atmosphère. C'est véritablement plus qu'un simple album, c'est une fenêtre ouverte sur un monde fantasmagorique aussi repoussant que fascinant.

Mais que se passe-t-il au pays du soleil levant ? S'ils se mettent à l'eurodance et au rap en même temps, alors là, on ne répond plus de rien. *Denki Groove* est un tout nouveau groupe d'allumés qui ont l'air d'avoir 14 ans avec leur look de rappeurs et leurs inséparables paquets de chipsters, et leur musique pousse à l'extrême tout ce qu'on reproche aux nippons depuis 15 ans : vol à l'étalage de mélodies, frénésie lobotomisante, voix dégénérées, surcharge d'éléments dignes d'une rue tokyoïte tapissée de néons. Oui, les *Denki Groove* n'ont presque rien composé sur cet album ! Tout est pratiquement constitué de samples, d'échantillons sonores de disques des autres, ici un riff de synthé (ça se dit !) piqué à *Kraftwerk*, là un petit bout de voix piqué à *Depeche Mode*, et bien sûr une ligne de basse volée à *Yellow Magic Orchestra*, leurs grands prédécesseurs dans la folie plastifiée et incontrôlable. Quand ils ne samplent pas, ils rejouent, ce qui est assez souvent le cas, voire chantent à tue-tête sur l'air de « London's Burning » de *The Clash* (en japonais !). Et quand surgit, à la fin du premier titre (épuisant à lui tout seul, infernal), une mélodie vaguement égyptienne qui semble avoir été entendue dans une quelconque symphonie ou opéra, c'est terrible, car vous vous torturerez en vain à retrouver son origine ! Ceci n'est qu'un tout petit exemple de ce qu'on peut trouver comme bouts de chansons dans ce « disque », le livret annonce fièrement (et ils assument en plus ! alors ça, c'est nouveau.) une « sampling list » allant de *Boyd Rice* à *Psychic TV* en passant par *Einstürzende Neubauten*, et j'en passe ! Un genre de *Où est Charlie* musical. Ceux qui écoutent un peu de rap ou de house musique ne seront pas surpris d'apprendre que ce vil artefact s'inscrit dans la droite lignée des kleptomanes à casquette de travers et sweat à capuche, j'ai nommé les *Beastie Boys*, *Run D.M.C.* (pourtant ma grand-mère disait bien « rien ne sert de courir »), *M/A/R/R/S/* et autres *De La Soul* (ici samplés à leur tour, bien fait !). Pour vous donner une idée du ton à l'œuvre ici, il faut imaginer le tube de l'an passé, *The Power* de *Snap*, en plus rapide, sans la voix soul, et en beaucoup beaucoup plus raide et énervant. Ah, et avec des sortes de Bart Simpson japonais (combien sont-ils ? impossible de les différencier) postillonnant à qui mieux mieux dans un micro bon marché. Les années 90 s'annoncent dures pour les chérisseurs de l'authenticité et autres migraineux fuyant le tumulte !

SECOND OPINION

Immense bordel haut en couleur, ce premier album rappele, en plus de la pléthore de références énumérées par mon confrère, les trublions britanniques de *Pop Will Eat Itself*. En voici sans doute les meilleurs homologues nippons, pillant sans vergogne les deux dernières décennies et les rafistolant avec des mélodies sucrées et des braillades hip hop irrévérencieuses. Une aberration techno-pop-logique qui fait également penser — dernière comparaison, promis — à l'ovni glam punk synthétique *Flaunt It* de *Sigue Sigue Sputnik* sorti en 1986. **3.3 sur 5**



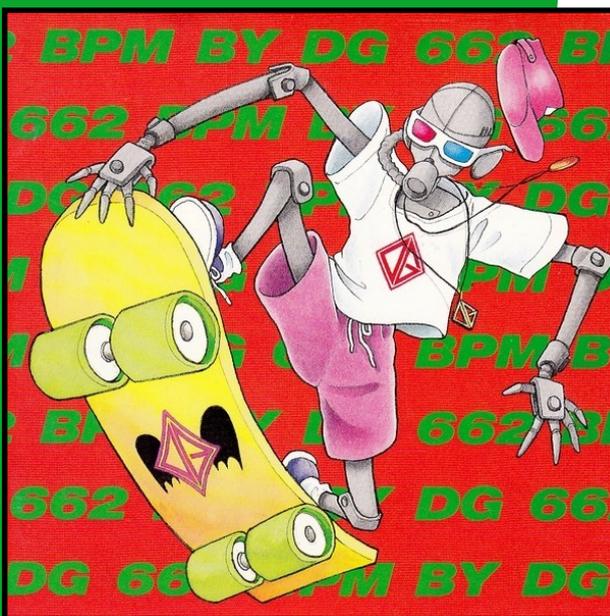
3.1

sur 5

Label : SSE Communications
Durée : 30min
Genre : alternative dance

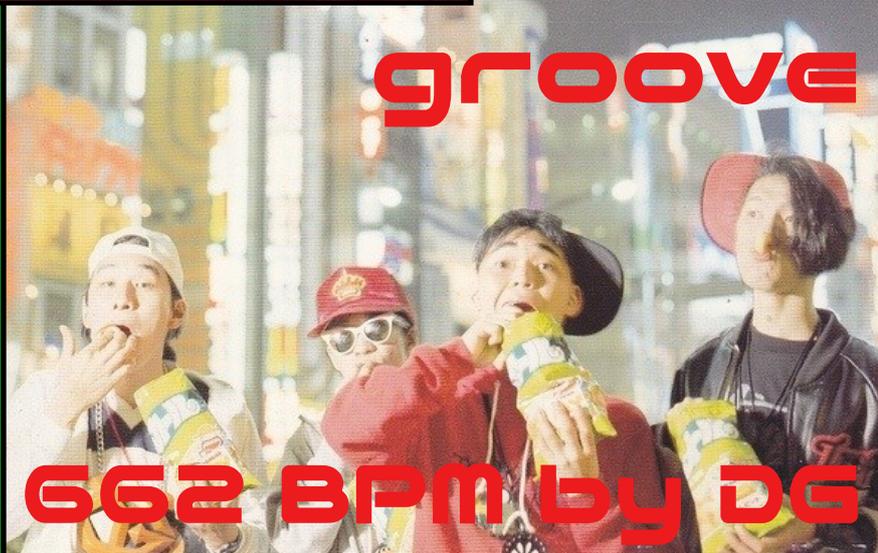
TRACKLIST

01. 電気バリバリ- 5:34
02. Joe - 3:18
03. B • A • S • S - 3:45
04. We're - 3:17
05. Less than Zero - 3:29
06. Lee - 0:05
12. D • E • P - 11:15



グルーヴ
denki

groove



662 BPM by DG

MONTY PYTHON'S FLYING CIRCUS

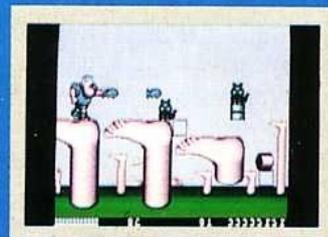
THE COMPUTER GAME

C'EST UN SUPER JEU

NON, C'EST PAS VRAI

SI, C'EST VRAI !

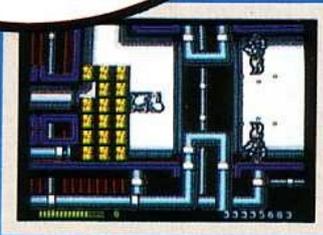
Un extraordinaire délirium d'actions dans l'univers pictural surréaliste de Terry Gilliam et des Monty Python, un scénario explosif, truffé de gags et une intensité pythonesque permettent à ce jeu de renouveler le genre arcade-action.



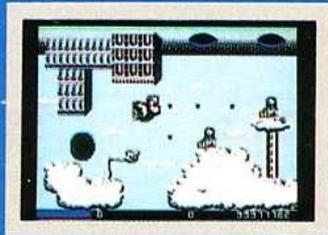
ATARI ST



AMIGA



SPECTRUM



COMMODORE 64



IBM PC



AMSTRAD



© Python Productions 1990

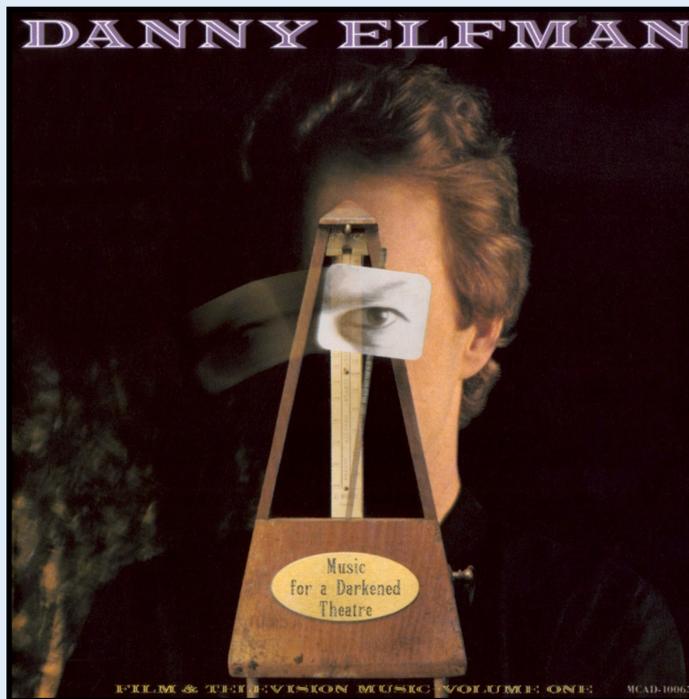
© Virgin Mastertronic Limited, 16 Portland Road, London, W11 4LA

VIRGIN SOFTWARE/SFMI - BP 114 - 80 route des Crêtes - 06561 VALBONNE - SOPHIA ANTIPOLIS - Tél. : (16) 92.94.36.00

Les films, c'est cool. Les musiques de film, c'est cool aussi. Mais faut quand même avouer que s'enfiler un disque entier de thèmes orchestraux sans les images, ça peut finir par être un peu barbant. C'est même le cas pour un compositeur aussi idiosyncratique que Danny Elfman au style si magique. La solution ? Une compilation comme celle-là, rassemblant les thèmes les plus mémorables de divers films. Et comme c'est Danny Elfman, il y a malgré tout une véritable unité du début à la fin, même avec l'inclusion de thèmes composés pour des séries TV. Chaque piste correspond à un film ou à une série et peut comporter plusieurs morceaux, certaines atteignant d'ailleurs les sept minutes. La plupart de ces travaux ont moins de trois ans, c'est dire si le membre d'Oingo Bongo est prolifique.

Parmi les moments les plus mémorables, on retiendra évidemment la suite pour *Batman* dont le thème principal est excellent et mythique, et bien sûr le générique de *The Simpsons*. Il est d'ailleurs amusant de constater à quel point les deux compositions sont similaires avec cette omniprésence de cuivres et cette dynamique effervescente, mais à quel point la première évoque une atmosphère si sombre là où la seconde est des plus enjouées. *Dick Tracy* prend naturellement des accents de film noir des années 40, tandis que *Beetlejuice* est des plus farfelues avec ce délicieux rythme piano/cuivre. Autre grand moment, le générique de *Tales from the Crypt*, vraiment excellent et tellement fantasmagorique.

Un album parfait à écouter la nuit tombée, bien au chaud chez soi, et à ressortir pour Halloween. Il y a fort à parier qu'il vous donnera également fortement envie de vous repasser un des films présents ici ou bien vous précipiter dans une salle obscure... Y a pas à dire, Danny Elfman est de ceux qui parviennent à nous faire ressentir à nouveau cette magie autrefois omniprésente dans l'enfance, et cette sélection en est un bel exemple.



TRACKLIST

01. Pee Wee's Big Adventure - 6:59
02. Batman - 8:23
03. Dick Tracy - 3:01
04. Beetlejuice - 3:41
05. Nightbreed - 7:01
06. Darkman - 6:52
07. Back to School - 1:28
08. Midnight Run - 4:41
09. Wisdom - 4:37
10. Hot to Trot - 2:20
11. Big Top Pee Wee - 5:23
12. The Simpsons - 1:29
13. Alfred Hitchcock Presents: The Jar - 3:19
14. Tales from the Crypt - 1:27
15. Face Like a Frog - 2:07
16. Forbidden Zone - 1:14
17. Scrooged - 8:42



3.4
sur 5

Label : MCA
Durée : 72min
Genre : musique de film



Danny Elfman : Music for a Darkened Theatre — Film & Television Music Volume One

Living Colour "time's up"



music for the zero hour.



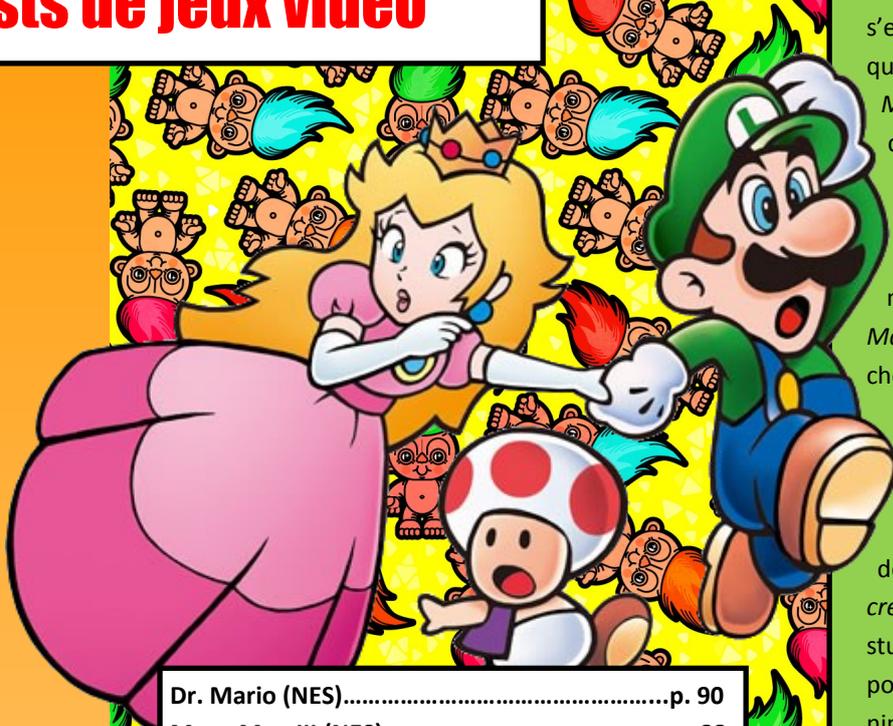
"Time's Up," the new album from Living Colour, featuring "Type."

Also available, the debut album "Vivid." On Epic.

Look for the new Living Colour home video coming in October.

Produced by Ed Stasium.

dernières sorties tests de jeux vidéo



Dr. Mario (NES).....	p. 90
Mega Man III (NES).....	p. 88
The Secret of Monkey Island (PC).....	p. 84
Super Mario Land (GB).....	p. 92

Allez-vous le croire, on n'a retrouvé la boîte de *Super Mario Land* dans la réserve de la rédac que récemment ! On s'en donc empressés d'en publier un test, qui tombe le même mois que celui de *Dr. Mario*. Vous aurez donc une double dose du plombier moustachu ce mois-ci, sur console de salon et sur console portable, elle est pas belle la vie ? Toujours sur NES, on retrouve les nouvelles aventures du robot *Mega Man*, pour ceux qui aiment bien s'arracher les cheveux. Vous savez, au lieu de s'amuser. Côté PC, on ne pourra pas trop se la jouer élitiste avec une simulation économique futuriste incompréhensible puisque les aventures de Guybrush Threepwood dans *The Secret of Monkey Island* sont hautement stupides. Enfin, ça reste quand même un point 'n click où il faut se creuser les méninges au lieu d'appuyer bêtement sur des boutons comme un écervelé.

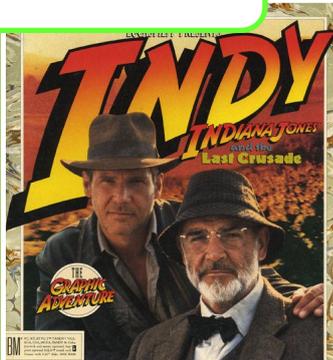


La rédaction de RODENT en plein travail. Jeu : essaie de retrouver notre chroniqueur LGBT sur cette photo (indice : il n'a pas de moustache).



Le **Top Rodent** vous rappelle les derniers indispensables sur chaque machine. S'il vous en manque un, laissez tomber ce magazine et courez au disquaire le plus proche vider votre porte-monnaie !

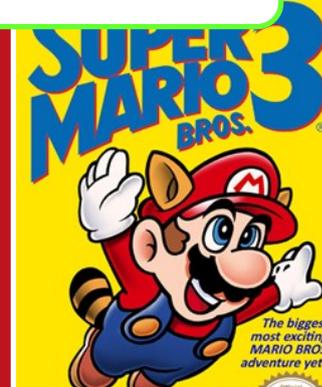
PC



L'adaptation du dernier *Indiana Jones* reste la référence en aventure graphique sur PC, à moins que le nouveau-né des mêmes studios LucasArts *Monkey Island* ne lui vole ce trophée ?

- Indiana Jones and the Last Crusade* (1989 - aventure)
- SimCity* (1989 - gestion)
- Populous* (1989 - gestion)
- Sid Meier's Pirates!* (1987 - stratégie)

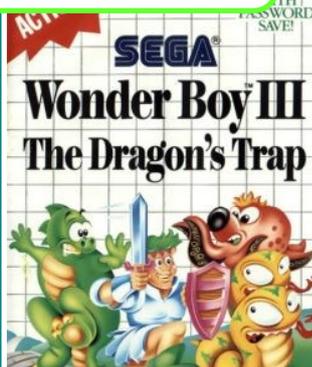
NES



Toujours inédit en France, *Super Mario Bros. 3* est une grosse claque à tous les niveaux. Graphismes superbes, gameplay d'une grande richesse, aventure énorme... Un titre qui sera dur à dépasser.

- Super Mario Bros. 3* (1990 - plates-formes)
- The Legend of Zelda* (1987 - action/aventure)
- Metroid* (1987 - action/plates-formes)
- Castlevania* (1987 - action/plates-formes)

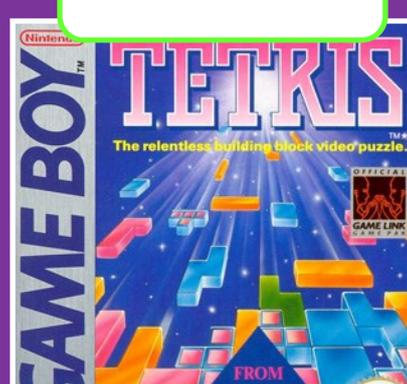
MASTER SYSTEM



Wonder Boy III est une grande aventure aux graphismes chatoyants et aux musiques mémorables. Le chef-d'œuvre de la Master System à n'en pas douter, qui n'a pas à rougir face à *Zelda* !

- Wonder Boy III — The Dragon's Trap* (1989 - plates-formes)
- Phantasy Star* (1988 - RPG)
- R-Type* (1988 - shoot 'em up)
- Alex Kidd in Miracle World* (1987 - plates-formes)

GAME BOY



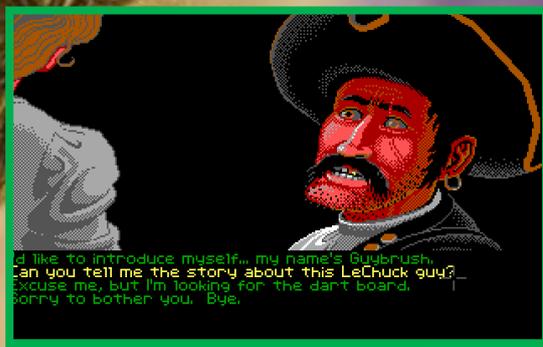
Le puzzle game mythique venu du froid s'adapte particulièrement bien au format portable de la Game Boy. Oubliées, ces heures déprimantes à lire Paris Match dans la salle d'attente du médecin, avec *Tetris*, vous allez adorer tomber malade !

- Tetris* (1989 - puzzle)
- Gargoyle's Quest* (1990 - action/plates-formes)
- TMNT — The Fall of the Foot Clan* (1990 - action/plates-formes)
- Revenge of the 'Gator* (1990 - flipper)

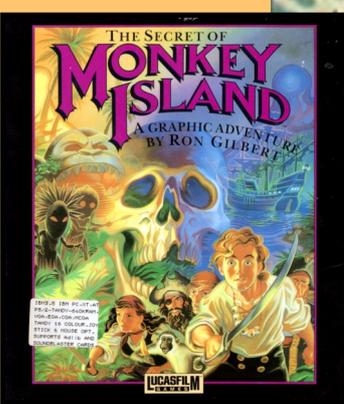
jeu vidéo



PC



The Secret of Monkey Island



On pourrait imaginer que pour devenir pirate, il suffit de se promener avec un cache-œil en crachant par terre et de sauter sur le premier bateau venu en brandissant un gros sabre. C'est d'ailleurs probablement ce que s'imaginait le jeune Guybrush Threepwood, fraîchement débarqué sur l'île de Mêlée pour entreprendre cette nouvelle et prometteuse carrière. Hélas, bien que très volontaire, notre blondinet va bien vite s'apercevoir que les choses ne sont pas aussi simples : la piraterie est très codifiée, et il va falloir passer par un conseil de trois pirates qui lui donneront autant de

quêtes : apprendre le maniement de l'épée, voler un objet précieux et trouver le légendaire trésor caché sur l'île. Ça peut paraître raisonnable, mais ça l'est moins quand l'escrime passe au second plan lors des duels de sabre pour laisser la place aux insultes absurdes, quand on tombe amoureux du gouverneur de l'île qu'on doit cambrioler et quand on n'a pour unique carte pour s'y retrouver dans une forêt labyrinthique qu'une liste de pas de danse. L'univers caribéen de *Monkey Island* est en effet des plus farfelus et on se demande bien souvent ce que les développeurs attendent du joueur. En général, la solution est la plus stupide.



The Secret of Monkey Island
 Éditeur : LucasArts (USA)
 Développeur : Lucasfilm Games (USA)
 Genre : aventure graphique
 Difficulté : moyenne

Une fois l'entraînement de Guybrush terminé, les événements se précipitent et il doit faire face au terrible pirate LeChuck. Il faut alors trouver un bateau et un équipage pour le suivre sur l'île aux Singes. Le changement de décor est assez marquant, puisqu'on aura passé un bon moment dans l'atmosphère nocturne de l'île de Mêlée avec ses habitants idiots, et qu'on se retrouve ensuite, après un voyage en mer un poil cinglé, sur une bien plus grande île en apparence déserte, aux plages dorées par le Soleil et aux jungles étouffantes. Pour en arriver là, il faudra résoudre un bon paquet d'énigmes relativement saugrenues. On retrouve donc le système de verbes d'action introduit dans *Maniac Mansion* : ouvrir, fermer, pousser, tirer, utiliser, ramasser, parler, etc. Tout se fait donc à la souris de manière très naturelle, il n'y a aucune commande syntaxique à entrer. On se retrouve bien vite avec l'inventaire rempli d'objets divers dont certains ne servent absolument à rien : poulet en plastique avec une poulie, bonbons à la menthe, pelle, banane, et tout un paquet de notes et mémos en vrac. Il faut parfois passer un certain temps à essayer des combinaisons abscones ou à épier le moindre centimètre carré d'un écran pour trouver l'action à faire qui permet d'avancer, mais en règle générale il n'y a rien de trop abusif. On est de toute façon toujours charmé par l'humour idiot des dialogues ou l'avancée de Guybrush dans sa quête...



C'est près de cette vigie que votre aventure commence...

Le Scumm Bar (nommé d'après le moteur du jeu, le SCUMM Engine) est l'endroit où les pirates se rassemblent pour décompresser entre deux pillages.



Il faut dire que l'habillage aussi bien visuel que sonore est des plus agréables. Graphiquement, les 16 couleurs suffisent à peindre un univers aussi drôle que sympathique (même si toute la première partie du jeu se déroulant de nuit est parfois assez austère). Certains écrans sont bien plus beaux et détaillés que d'autres, et c'est peut-être là un défaut du jeu car quand on en voit certains qui sont très bons, on comprend mal que d'autres soient beaucoup plus dépouillés. Certains endroits font également un peu vides, mais après tout, rien de plus normal sur une île déserte. La profondeur est très bien rendue avec le personnage qui diminue lorsqu'il s'en va tout au fond d'un écran, tandis que certains dialogues affichent en gros plan le visage des interlocuteurs. Côté musique, c'est un peu pareil : les thèmes sont très bons, certains sont même excellents, mais on passe parfois un certain moment dans le silence... Si l'on possède une carte son, leur qualité est en tout cas fantastique.



C'est une chose de former un équipage, c'en est une autre de le motiver à partir à l'aventure...

Monkey Island attend Guybrush, mais il n'a pas de barque. Par contre, il a un canon.



En bref, *Monkey Island* s'impose sans mal comme une nouvelle réussite de LucasArts. Son ambiance de vacances, son univers loufoque, ses trouvailles ludiques idiotes et l'histoire qu'il propose de vivre en font assurément la nouvelle référence du jeu d'aventure.

L'un de ces statuettes ne vous rappelle-t-elle pas un tandem de détectives animaliers loufoques ? Le jeu est plein de ce genre de clins d'œil.



Open	Walk to	Use	Walk to	too many memos
Close	Pick up	Look at	↑	flint
Push	Talk to	Turn on		spyglass
Pull	Give	Turn off	↓	cannon ball
				skull
				banana picker

Le village des cannibales, pas forcément les habitants les moins civilisés de l'île aux Singes...



Certains tableaux sont plutôt très jolis. Ici, le manoir du gouverneur, gardé par une féroce horde de caniches dont Guybrush ne s'approchera pas.



Soon you'll be wearing my sword like a shish kebab!
 You fight like a dairy farmer!
 Boy are you ugly!
 What an idiot!
 You call yourself a pirate!
 I give up, you win!

Les fameux combats d'insultes qui vous demanderont d'affûter votre sens de la répartie !

VERDICT

Intérêt

Gameplay 3.8

Tout est à base de dialogues et d'objets à utiliser au bon endroit, mais l'équilibre fonctionne.

Durée de vie 3.7

Assez artificiellement allongée par les moments où l'on cherche comment avancer, la durée de vie reste conséquente et vous occupera un bon moment.

Artistique

Design 3.9

Une ambiance caribéenne très sympathique qui nous fait traverser divers environnements tous très soignés. Un régal.

Bande-son 3.5

Les quelques thèmes sont excellents, on aurait donc aimé en entendre plus, ou plus souvent.

Scénario 3.7

Une histoire farfelue mais qui finit par captiver et par donner un souffle presque épique à l'aventure.

Réalisation

Ergonomie 4.3

Difficile de faire plus simple et intuitif puisque tout se joue à la souris... Il est cependant parfois fastidieux de retrouver l'objet que l'on cherche dans l'inventaire qui devient vite très chargé.

Technique 3.9

Le rendu EGA en 16 couleurs est assez limité, mais les développeurs sont parvenus à en tirer le meilleur pour donner à cette aventure un bel écran visuel, parfois un peu inégal, mais dans l'ensemble très agréable.

- + l'humour subtilement idiot
- + l'ambiance de piraterie
- + une aventure qui fait voyager

- réalisation parfois un peu inégale
- ambiance sonore un peu austère

4.0
sur 5

NITRO



NITRO

Choisissez votre bolide, agrippez le volant et go !

Foncez dans les villes, les forêts, le désert et l'holocauste ; participez à plus de 30 courses d'ultra-violence jour et nuit. Seulement, la nuit, vous devez avoir de bons phares !

Votre bolide étant très sollicité, vous le droit d'en changer jusqu'à deux fois durant la course, à moins que vous ayez les moyens de le réparer.

Jouable à plusieurs en même temps.

DISPONIBLE SUR ATARI ST/STE ET AMIGA

photos d'écran Atari ST/STE

IL FAUT LE VOIR POUR LE CROIRE



PSYGNOSIS / SFMI
BP 114 - 80 Rte des Crêtes
06561 VALBONNE
SOPHIA ANTIPOLIS
Tél. : (16) 92 94 36 00





NES



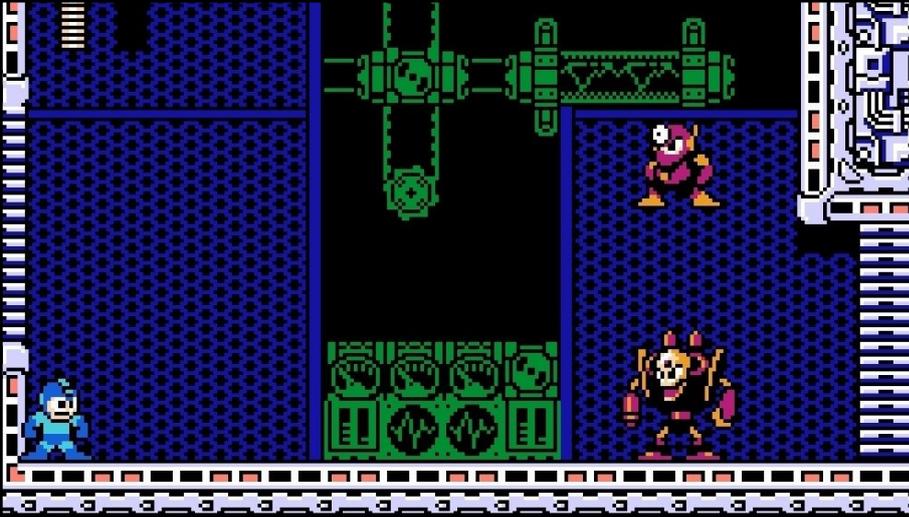
Mega Man (Rock Man pour nos amis nippons) est de retour... encore. Pour ce troisième épisode en quatre ans, l'infatigable petit robot bleu doit repartir à l'aventure pour contrer les plans du Dr. Willy, qui veut encore une fois dominer le monde. Rien de très original ? Précisément ! *Mega Man 3* ne propose presque rien de nouveau, au point de ressembler à un copier-coller de son grand frère, avec de nouveaux niveaux. Allez, ne soyons pas mauvaise langue : quelques innovations sont présentes. En premier lieu, la possibilité de glisser sur le sol, pour esquiver certains projectiles ou se faufiler dans d'étroits passages. Cela peut paraître dérisoire, mais cette nouveauté a le mérite de rendre le gameplay beaucoup plus souple et dynamique. Bon point, donc !

Une refonte des « items » (ces objets consommables utiles pour se frayer un passage plus aisé à travers les niveaux) est aussi à signaler. Ici, point de plates-formes à déployer, mais le fidèle Rush, chien robotique, prêt à vous donner un coup de main dans toutes les situations délicates. Le principal problème avec ces deux innovations, c'est que rien n'indique qu'elles sont là ! Pas une cinématique, pas une phase didacticielle, wallou ! Or, vous en aurez besoin pour passer certains niveaux (« Hard Man » notamment). Dommage...



Mega Man III
 Éditeur : Capcom (JAP)
 Développeur : Capcom (JAP)
 Genre : plates-formes
 Difficulté : élevée





← Ça vous rappelle quelque chose ? C'est normal !

Ces parachutistes vont devenir vos pires ennemis dans ce jeu.
Grrrr ! →



Si on met de côté tout ce que je viens d'énumérer, rien de neuf à l'horizon. Huit boss à abattre, autant de niveaux à parcourir. Après chaque boss, le brave Mega Man récupère l'arme de ses adversaires vaincus. Chaque boss est d'ailleurs sensible à une arme spécifique, ce qui fait qu'il existe un ordre optimal dans lequel franchir les huit niveaux.

Une fois les huit robots occis, quelques surprises vous attendent. Je n'en dirai pas plus, mais en tous cas sachez que vous en aurez pour votre argent : la durée de vie a été revue à la hausse par rapport à *Mega Man 2*. La difficulté aussi, d'ailleurs : crises de nerfs et cheveux arrachés garantis ! Niveau réalisation, rien de neuf non plus, mais la franchise est une référence en matière de fluidité et de couleurs sur la NES. En ce qui concerne la musique, tout dépendra de votre résistance aux « bips bips » intempestifs, mais les thèmes sont inspirés et collent bien à l'ambiance des niveaux.



Aucune raison de bouder cet opus si vous avez apprécié les deux premiers jeux. Exigeant et très bien ficelé, *Mega Man 3* vous laissera accroché à votre pad pendant un bout bon de temps. Si vous trouvez le courage d'aller jusqu'au bout, bien évidemment...

Vous allez voir du pays !

Une des forces des deux premiers *Mega Man*, c'était le level design inspiré et très varié. Ce troisième épisode ne fait pas exception à la règle, et vous fera voir de sacrés décors ! Il y en a pour tous les goûts : des montagnes, des usines, des complexes futuristes (ou plus... reptiliens), et bien sûr l'incontournable château de Willy, dans la seconde partie du jeu, qui renferme son lot de pièges et de boss vicelards !

Les boss aussi promettent un gros challenge : entre Snake Man qui vous bombarde de ses acolytes serpentiformes, Magnet Man qui vous attire à lui pour mieux vous mettre sur le nez ou Spark Man qui envoie des projectiles électriques dans tous les sens, il va falloir serrer les dents et bien se concentrer ! Sans parler de Dr. Willy, encore plus coriace que dans les deux précédents opus. Courage et bonne chance, amis gamers !



VERDICT

Intérêt

Gameplay

3.8

L'ajout de la glissade rend le gameplay bien plus nerveux et instinctif. Très bon point, donc. A part ça, rien n'est à signaler, Mega Man répond au doigt et à l'œil. Encore heureux vu la difficulté du titre.

Durée de vie

4.0

Mega Man III est l'épisode le plus long et sans doute le plus difficile de la série. Vous en aurez pour votre argent !

Artistique

Design

3.8

Les design des niveaux est inspiré, et chaque monde a sa personnalité propre. Il en va de même pour les innombrables boss. Du tout bon !

Bande-son

3.5

Des thèmes moins marquants que pour le deuxième épisode, mais qui collent tout à fait à cet univers de science-fiction haut en couleurs.

Scénario

2.0

Le Dr. Willy veut dominer le monde et Mega Man doit l'en empêcher. Même si le scénario n'a jamais été le point fort des jeux *Mega Man*, on repassera pour l'originalité.

Réalisation

Ergonomie

3.9

Aucune difficulté pour changer d'arme ou de gadget, le menu est simple et rapide d'utilisation. Tout fonctionne à merveille et sans délais !

Technique

3.9

La NES s'en sort très bien. Même si aucune évolution graphique ou technique majeure n'est à noter par rapport au second volet, ce troisième épisode maintient un bon niveau.

+ long, dur et prenant

+ une belle surprise vous attend question boss
+ un nouveau *Mega Man*, c'est toujours cool

- des musiques usantes à la longue

- pas assez de nouveautés !

3.7

sur 5

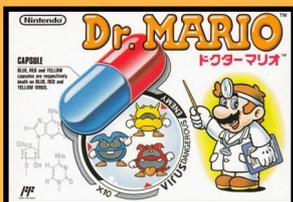
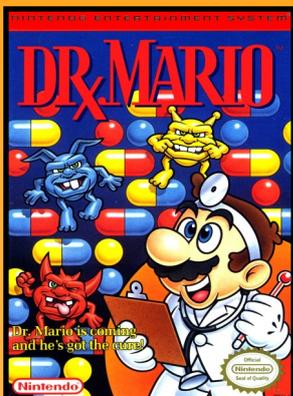
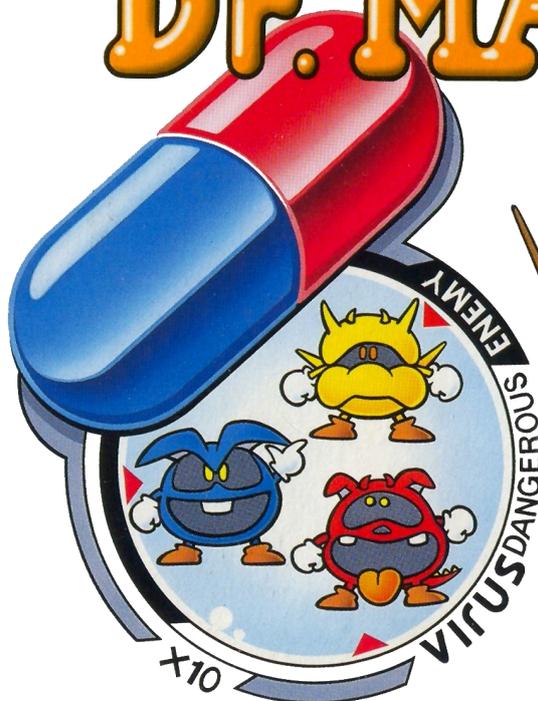
jeu vidéo

Dr. MARIO™

ドクターマリオ™



NES

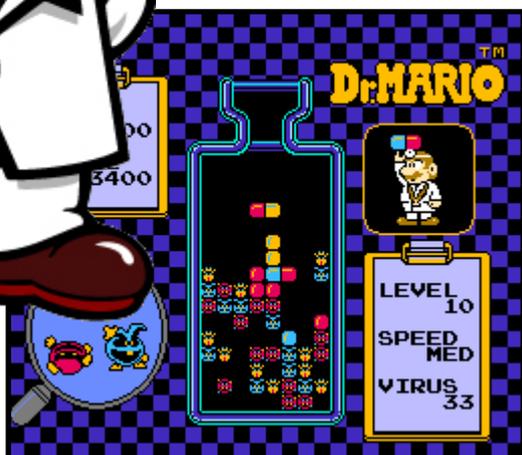
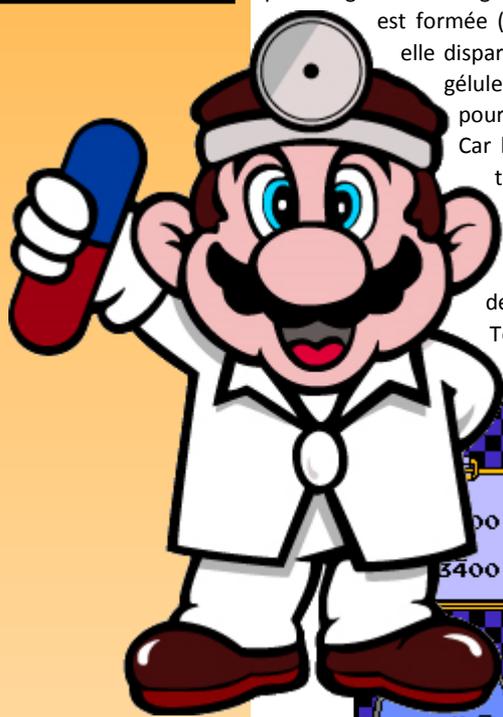


Mario a troqué sa salopette de plombier pour une blouse blanche de médecin ! Dans ce puzzle game qui

rappelle fortement *Tetris* et surtout le *Columns* de Sega, Mario doit éliminer des virus contenus dans une bouteille en leur lançant des gélules de médicaments. Ces virus existent dans trois couleurs différentes, jaune, bleu et rouge, tout comme les capsules (certaines étant bicolores, d'autre unies). Lorsqu'une ligne de demi-gélules et de virus de la même couleur est formée (il en faut au moins quatre en tout), elle disparaît. Il faut donc ruser pour placer les gélules dans le bon sens et le bon ordre pour ne pas remplir la bouteille trop vite. Car bien sûr, au fil des niveaux, les bouteilles sont de plus en plus remplies de ces affreuses bêtes microscopiques. On peut tout de même choisir entre trois niveaux de vitesse de descente des gélules pour varier la difficulté. Tout l'intérêt du titre se trouve en effet dans la gestion des médicaments

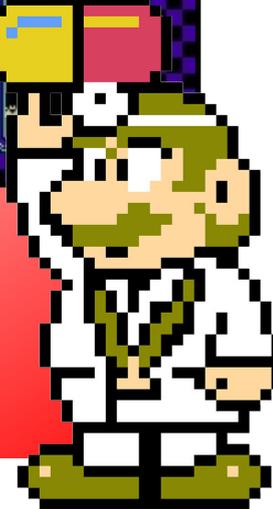
lorsqu'ils descendent dans la bouteille. Comme dans *Tetris*, on peut les faire pivoter. Mais comme ils ont tous la même forme, il n'y a que deux possibilités : verticale ou horizontale. Mais vu que la plupart ont deux couleurs différentes, il est capital de poser le bon côté à l'endroit voulu ! Si l'on pose par exemple une gélule à l'horizontal avec un côté jaune touchant une colonne de trois gélules jaunes, la partie jaune disparaîtra. L'autre partie continuera ensuite à descendre, et si un virus de la même couleur se trouve plus bas, cela peut entraîner une réaction en chaîne ! Comme d'habitude dans un bon puzzle game, on prend un concept simplissime mais addictif que l'on applique à des situations de plus en plus complexes.

Dr. Mario
Développeur : Nintendo
Research & Development 1 (JAP)
Éditeur : Nintendo (JAP)
Genre : puzzle game
Difficulté : moyenne



↑ L'écran du mode deux joueurs.

← Un écran que vous verrez souvent si vous êtes aussi bon que nous.



Une fois qu'on en arrive aux niveaux avancés, la chose devient de plus en plus ardue. La bouteille est parfois tellement remplie de microbes que les premiers instants ne laissent pas le droit à l'erreur : chaque gélule doit toucher un virus de sa couleur. Car si une gélule est mal placée, il faudra la recouvrir de trois autres gélules pour la supprimer ! Plus on élimine les bestioles, plus on a d'endroits disponibles en revanche. Mais en même temps, la vitesse de descente des médicaments augmente ! On termine ainsi bon nombre de parties dans la précipitation et la confusion. Parfois, on s'en tire avec un éclat de génie, mais hélas plus souvent, c'est la catastrophe... En tout cas vous l'aurez compris, le concept de *Dr. Mario* est accrocheur et on y revient souvent. De quoi faire oublier sa réalisation austère et ses deux musiques rapidement agaçantes...

Voilà donc un très sympathique puzzle game qui pourra amuser les amateurs pendant pas mal d'heures, même si sa rejouabilité n'égale probablement pas celle de *Tetris*.

En revanche voilà un ajout parfait à votre collection de titres NES pour vous détendre entre deux beat 'em up ou bien pour initier votre oncle pharmacien aux jeux vidéo...

Dr. MARIO



VERDICT

Intérêt

Gameplay 3.6

Un puzzle game simple et addictif.

Durée de vie 3.4

Terminer tous les tableaux vous demandera de la persévérance, et une fois cet objectif atteint, le mode deux joueurs vous permettra d'affronter vos amis.

Artistique

Design 3.2

L'emballage est bien austère, surtout pour un jeu Mario, mais l'essentiel se trouve dans ces capsules et ces microbes bien animés.

Bande-son 2.7

On n'a droit qu'à deux thèmes différents, pas mauvais mais qui auront tôt fait de vous lasser. Bah, comme ça vous pouvez vous passer un CD en jouant.

Scénario

Mario passe de plombier à médecin sans même faire de bilan de compétences. Après tout pourquoi pas ?

Réalisation

Ergonomie 3.9

Les commandes ne sont vraiment pas compliquées, et le principe se comprend vite. Dans la précipitation, on fait souvent n'importe quoi, mais ça fait partie de l'intérêt du jeu.

Technique 3.2

Les puzzle games misent rarement sur le visuel, et celui-ci ne fait pas exception

+ une sympathique alternative à Tetris

+ un principe basique mais efficace

- aussi austère graphiquement que musicalement

3.5

sur 5

SUPER MARIO LAND



GAME BOY



Machine-à-sous-machination !!!! On se joue de nous au pays du Pachinko ! Alors que les vidéomaniaques attendaient une adaptation du déjà classique *Super Mario Bros.* sur la Game Boy, nouvelle console portable de Nintendo, voilà que la firme de Kyoto nous sert un nouveau jeu complètement bizarre, sans rapport avec le champignonnesque univers de l'opus original ! Déjà que *Super Mario Bros. 2*, sorti l'an dernier, était un jeu intégralement réalisé sous LSD, là on a un genre d'hybride : les champs et le principe de sauter sur les ennemis pour les tuer sont bien là, mais tout le décorum a changé ! Les carapaces de tortues ne roulent plus la campagne, mais explosent dans le sable comme chez Tonton Kadhafi ! Du sable, oui, du sable dans *Mario* ! Vu la teinte jaunâtre de l'écran monochrome de la Game Boy, c'était tout trouvé : ils ont transposé Mario chez les Égyptiens et en Orient ! On commence donc dans les pyramides, pour mieux atterrir dans les bambouseraies chinoises, en passant par l'île de Pâques ! Le rapport entre les pyramides et les statues Moai ? Aucun a priori, mais nos enquêteurs sont sur le coup, car tout ceci est décidément trop louche. Déjà que



Super Mario Bros. 2 était obsédé par les légumes et les masques louches, là on a un Mario faussement familial, où la musique d'invincibilité n'est autre que la musique du french cancan parisien ! Je ne veux pas savoir ce qui passe par la tête du plombier rituel quand il fonce en clignotant et dégommant les ennemis, tandis que retentit la musique qui sert de fond aux lever de jambes et soulèvement de jupons au Moulin Rouge. Ce bon Offenbach, qui avait à l'origine composé cet air pour le « Galop des Enfers » de son opéra *Orphée*, s'en serait-il remis ? Remarquez, pas plus que Debussy d'être sur nos billets de vingt francs ! Ils vous en faudra dix pour tenir entre vos mains la cartouchette (plus pratique que les tranches de pain de mie de la NES) de ce Mario égyptologue. Manquerait plus que le nombre d'or se retrouve dans les dimensions de la dite cartouchette, et on serait dans de beaux draps... Bon en tout cas c'est encore addictif et rigolo, comme jeu, j'y retourne !

Super Mario Land

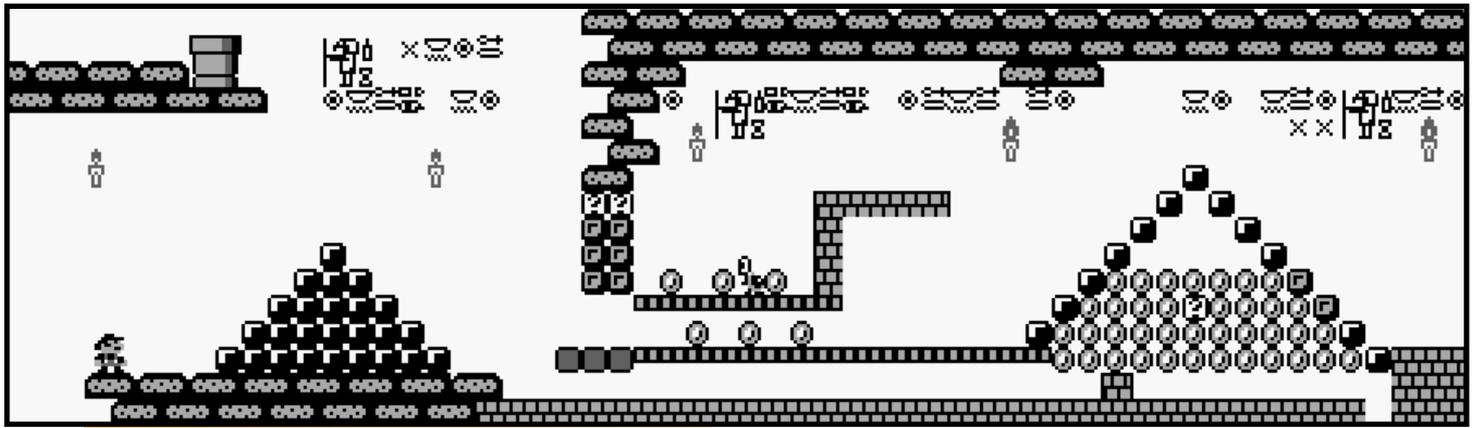
Développeur : Nintendo Research & Development 1 (JAP)

Éditeur : Nintendo (JAP)

Genre : plates-formes

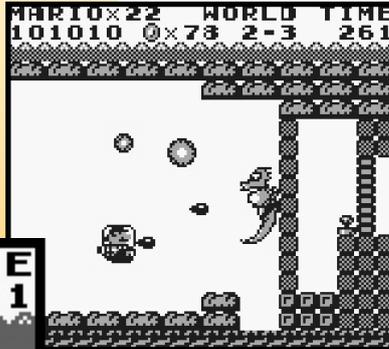
Difficulté : moyenne





↑ En haut à gauche, on peut voir la fin d'un passage secret. Pour obtenir toutes les pièces à droite, il faut passer lorsque Mario n'a plus aucun power-up.

Pour vaincre ce boss, on peut l'arroser de tirs... ou bien détruire les blocs en bas à droite et appuyer sur l'interrupteur. →



SECOND OPINION

Pour son débarquement sur Game Boy, Mario semble avoir oublié quelques habitudes qu'il avait sur NES : on ne retrouve pas exactement les mêmes mécaniques de jeu. Mais qu'importe, et au final ça donne à cette aventure portable son cachet. Surtout avec ces phases de shoot où Mario pilote un sous-marin ou un avion ! Voilà qui permet de varier très agréablement le gameplay. On visite avec plaisir l'Égypte, l'Atlantide, l'Île de Pâques et la Chine. Une super petite aventure à toujours garder dans la poche !

3.9 sur 5

VERDICT

Intérêt

Gameplay 3.8
De la plate-forme efficace avec de grands niveaux à explorer, et des phases bien sympathiques en véhicule.

Durée de vie 3.4
Les plus chevronnés avaleront cette aventure assez rapidement, mais ce sera suffisant pour les joueurs les plus tranquilles. Et puis franchement, on ne refusera jamais de se la refaire.

Artistique

Design 3.5
C'est évidemment très austère par rapports aux épisodes sur NES, mais ça reste plutôt mignon, et les quatre univers sont suffisamment différents.

Bande-son 3.6
Des petites ritournelles toute mignonnes !

Scénario 0.2
Mario écume les châteaux à la recherche de sa princesse, comme d'hab'.

Réalisation

Ergonomie 4.0
Mario glisse un peu sur le sol et a un certain temps de réaction. Mais une fois qu'on s'y est fait, on court et on saute dans tous les sens à toute vitesse et c'est un vrai régal.

Technique 3.4
Pas follement impressionnant, mais le minimum est plus qu'assuré.

+ Mario aux quatre coins du globe
+ les niveaux de shoot !

- un peu rapide à finir

4.2

sur 5

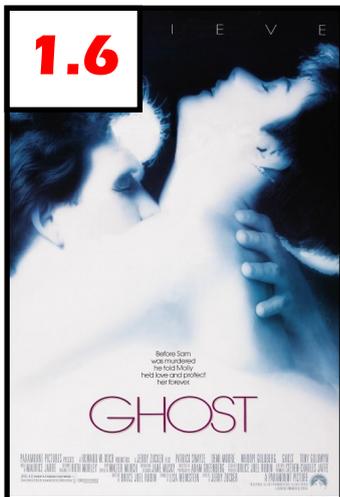
Pas grand-chose à se mettre sous la dent ce

mois-ci dans notre bon vieux pays qui a pourtant inventé le cinéma. Il va falloir reconnaître les films qui valent le coup d'œil des daubes dans ce que nous envoient les États-Unis, et cette fois il faut bien avouer qu'à part *Darkman*, la balance penche plutôt vers la seconde catégorie. Qu'importe, y a pas que les ricains dans la vie, en témoigne *Europa Europa*. Non mais c'est vrai, ils nous ont servi à quoi les Amerloques pendant la guerre ? Bombarder nos villes pour ensuite se moquer de nous et passer pour ceux sans qui le monde entier parlerait désormais allemand ? Houlà, je ferais bien de me calmer moi, et de suivre Bertolucci au Sahara pour déconnecter un peu...



Ghost

sortie le 7 novembre
réalisé par Jerry Zucker
avec Patrick Swayze & Demi Moore
durée : 2h08
genre : comédie fantastico-mélodramatico-romantique ?



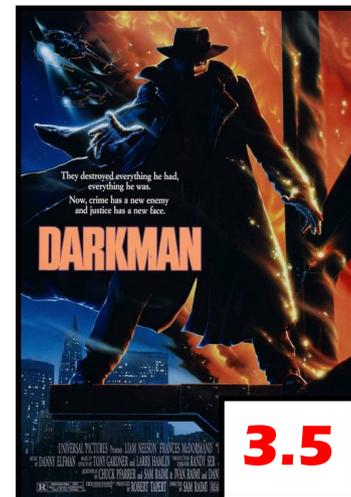
Air America

sortie le 14 novembre
réalisé par Roger Spottiswoode
avec Mel Gibson & Robert Downey, Jr.
durée : 1h52
genre : action / comédie



Darkman

sortie le 14 novembre
réalisé par Sam Raimi
avec Liam Neeson
genre : super-héros / crime



Comment **Ghost** peut-il rencontrer un tel succès, surtout auprès de ces dames, qui y voient la plus belle histoire d'amour jamais vue, que même la mort ne peut toucher ? On se le demande bien quand on subit cette improbable comédie où l'on voit surtout Whoopi Goldberg parler toute seule et Patrick Swayze sauter dans tous les sens en faisant des grimaces, perdus qu'ils sont dans un imbroglio criminel inintéressant. Un beau navet.

Dans **Air America**, Mel Gibson et Robert Downey, Jr. jouent des as de l'aviation engagés officieusement par l'armée américaine au Laos pour soutenir l'effort de guerre au Vietnam. Une situation politique délicate qui n'empêche pas cette comédie un peu bouffonne de jouer la carte du *buddy movie*. Les situations absurdes et les explosions n'empêchent pas un certain ennui de s'installer, ce que quelques scènes grotesques et la fadeur de Robert Downey, Jr. ne viennent pas arranger.

Darkman, le super-héros inventé par Sam Raimi et joué par Liam Neeson, cherche à se venger de criminels l'ayant défiguré. Un scénario basique pour cette série B absolument réjouissante qui rend aussi bien hommage à *Frankenstein* qu'aux comics, dans une ambiance cartoonesque vraiment succulente, évidemment accompagnée de la musique de Danny Elfman.



EUROPA EUROPA



Adapté de l'autobiographie de Solomon Perel, *Europa Europa* nous fait traverser le continent déchiré par la seconde Guerre Mondiale. Les Allemands y haïssent les Juifs, les communistes y haïssent les bourgeois et les croyants. De l'Allemagne à l'Union Soviétique en passant par la Pologne, Solek doit d'abord apprendre à vivre sans sa famille, puis à cacher ses origines, puis à s'en inventer. D'abord embrigadé dans le Kom-somol (l'organisation de la jeunesse du parti communiste soviétique) puis dans les Jeunesses Hitlériennes, Solek troque les idéologies et camoufle son corps pour survivre. Avec cette permanente réinvention d'identité, la cinéaste polonaise Agnieszka Holland incorpore un sous-texte intéressant sur l'adolescence à ce qui reste tout de même une fresque sur la guerre, dont certaines scènes rappellent même le film russe *Requiem pour un Massacre*. Le ton est tout de même plus léger malgré les drames, avec quelques moments d'humour absurde, ou ce rêve où Staline et Hitler dansent enlacés. Peu de reconstitutions spectaculaires ici, mais il n'y en avait pas besoin, quelques scènes retranscrivant parfaitement la confusion de l'époque. Pour survivre, Solek devient complice de l'ennemi aux yeux de chaque camp et s'il croise quelques alliés inattendus (un soldat ancien acteur et vaguement pédophile, la mère d'une jeune nazie à qui il faisait la cour), il traverse seul cet ouragan de folie et le compte-rendu de cette aventure rappelle les œuvres les plus marquantes sur la guerre telles qu'*À l'Ouest Rien de Nouveau*.

Europa Europa

réalisé par Agnieszka Holland
avec Marco Hofschneider, Hans
Zischler & Julie Delpy
durée : 1h58
genre : drame historique
musique : Zbigniew Preisner

sortie le 14 novembre



3.9

sur 5



The Sheltering Sky

(Un thé au Sahara)

réalisé par Bernardo Bertolucci
avec Debra Winger & John Malkovich

durée : 2h18

genre : drame

musique : Ryuichi Sakamoto

sortie le 21 novembre

Après *Novecento* et *The Last Emperor*, Bertolucci n'en a toujours pas fini avec le film de costumes. En adaptant le livre de Paul Bowles, il nous emmène toutefois dans un univers qui a moins changé : le Sahara, après une étape dans l'Algérie de la fin des années 40. Un couple de dandys new-yorkais (Debra Winger et John Malkovich) tente d'y combattre l'ennui avec leur ami Tunner (Campbell Scott).

La première moitié du film est relativement envoûtante. Les deux amants promènent leurs désillusions de ville en village comme des explorateurs

désabusés, dans des paysages souvent très beaux, avec en particulier un superbe plan dans un cimetière surplombant une vallée, où la caméra tourne lentement autour du couple avant de les abandonner. Hélas, la seconde partie, marquée par la maladie de Port qui laisse sa femme Kit seule et désemparée, semble s'étirer en longueur et ne déboucher nulle part, malgré là encore de superbes paysages. Quant à la musique de Ryuichi Sakamoto, elle colle à l'atmosphère sans jamais marquer. Plutôt un film devant lequel on pourrait s'ennuyer plaisamment pendant une soirée télé qu'une expérience mémorable au cinéma.

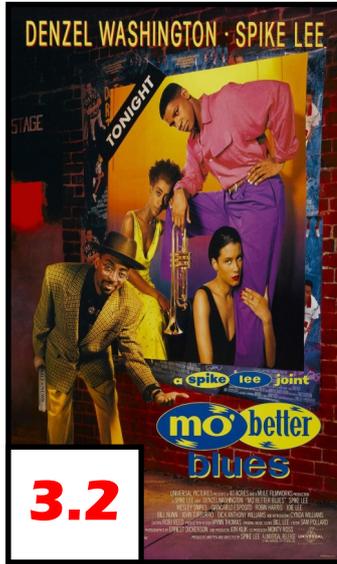
2.7

sur 5





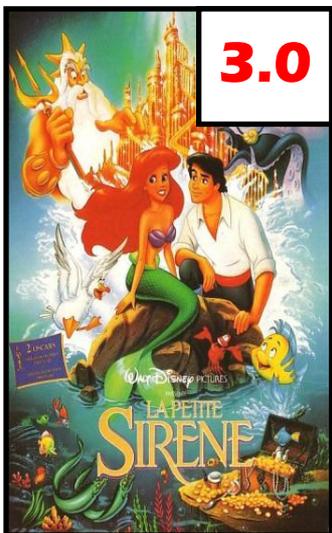
Re-Animator II pourrait presque passer pour un remake du premier film, tant les événements de ce dernier ne semblent pas avoir eu de réelle incidence. On retrouve nos deux scientifiques cherchant cette fois-ci à créer un être humain à partir de zéro. Ce qui est donc prétexte à une bonne dose de démembrements et de giclées d'hémoglobines plutôt rigolotes et inventives, le tout porté par l'intense et jouissif surjeu de Jeffrey Combs. Moins bien que *Re-Animator*, c'est sûr, mais divertissant.



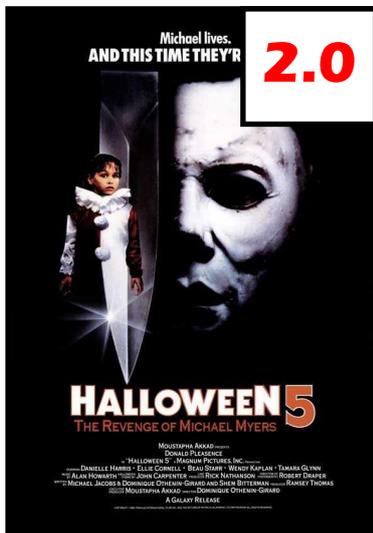
Délaissant le contexte des tensions sociales et ethniques pour suivre la carrière d'un trompettiste de jazz et ses conflits avec les membres de son groupe, son manager accro aux paris et deux femmes, *Mo' Better Blues* reste un film de Spike Lee, et donc farouchement ancré dans la culture afro-américaine. Le résultat est moins maîtrisé que *Do the Right Thing*, mais l'histoire se suit agréablement grâce à une esthétique réussie. Dommage que Spike Lee persiste à rester devant la caméra, car il est bien plus talentueux derrière.



Pretty Woman n'est finalement pas tant une comédie romantique que ça, et ce n'est peut-être pas plus mal car les éléments dramatique de la rencontre entre un golden boy et une prostituée ne sont pas trop mal fichus. Richard Gere ne fait pas grand-chose d'autre qu'être beau gosse alors que le charme de Julia Roberts est plus agressif. Le film flirte autant avec le subversif qu'avec le consensuel, et le dernier finit par l'emporter.



La Petite Sirène, adaptation du conte danois d'Andersen, ravira les petites filles à coup sûr. Les plus grands, qui souffriront d'un scénario un peu benêt oscillant entre sexisme et féminisme, devront également supporter quelques numéros musicaux un brin agaçants, mais pourront se délecter de l'animation toujours excellente qui cette fois-ci va à merveille avec l'ambiance sous-marine.



Le précédent épisode était correct, mais là, on se croirait devant un épisode de *Vendredi 13* rempli d'adolescents idiots et de mauvais effets de surprise. Michael Myers est toujours vivant et poursuit toujours sa nièce (devenue insupportable à pleurer en permanence), que le docteur Loomis, de plus en plus tortionnaire, persécute également. La saga devient là franchement agaçante, et l'on espère que *Halloween 5 : La Ven-*



geance de Michael Myers en sera le dernier opus avant que les choses ne se gâtent vraiment. Le film ne sortira d'ailleurs que dans une salle parisienne et sera directement disponible en VHS, au vu des faibles performances commerciales du film aux États-Unis.

Re-Animator II
(*Bride of Re-Animator*)
sortie le 14 novembre
réalisé par Brian Yuzna
avec Jeffrey Combs & Bruce Abbott
durée : 1h36
genre : zombie/gore idiot

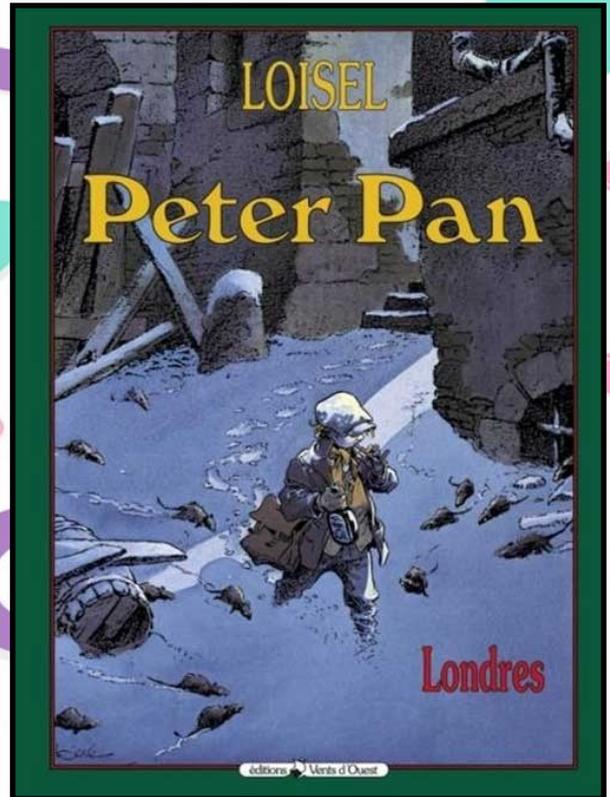
Mo' Better Blues
sortie le 21 novembre
réalisé par Spike Lee
avec Denzel Washington, Wesley Snipes & Spike Lee
durée : 2h09
genre : drame musical

Pretty Woman
sortie le 28 novembre
réalisé par Garry Marshall
avec Richard Gere & Julia Roberts
durée : 1h59
genre : romance

La Petite Sirène
(*The Little Mermaid*)
sortie le 28 novembre
réalisé par John Musker & Ron Clements
durée : 1h25
genre : conte / comédie musicale / romance

Halloween 5 : La Revanche de Michael Myers
(*Halloween 5 : The Revenge of Michael Myers*)
sortie le 28 novembre
réalisé par Dominique Othenin-Girard
avec Danielle Harris & Donald Pleasance
durée : 1h36
genre : slasher

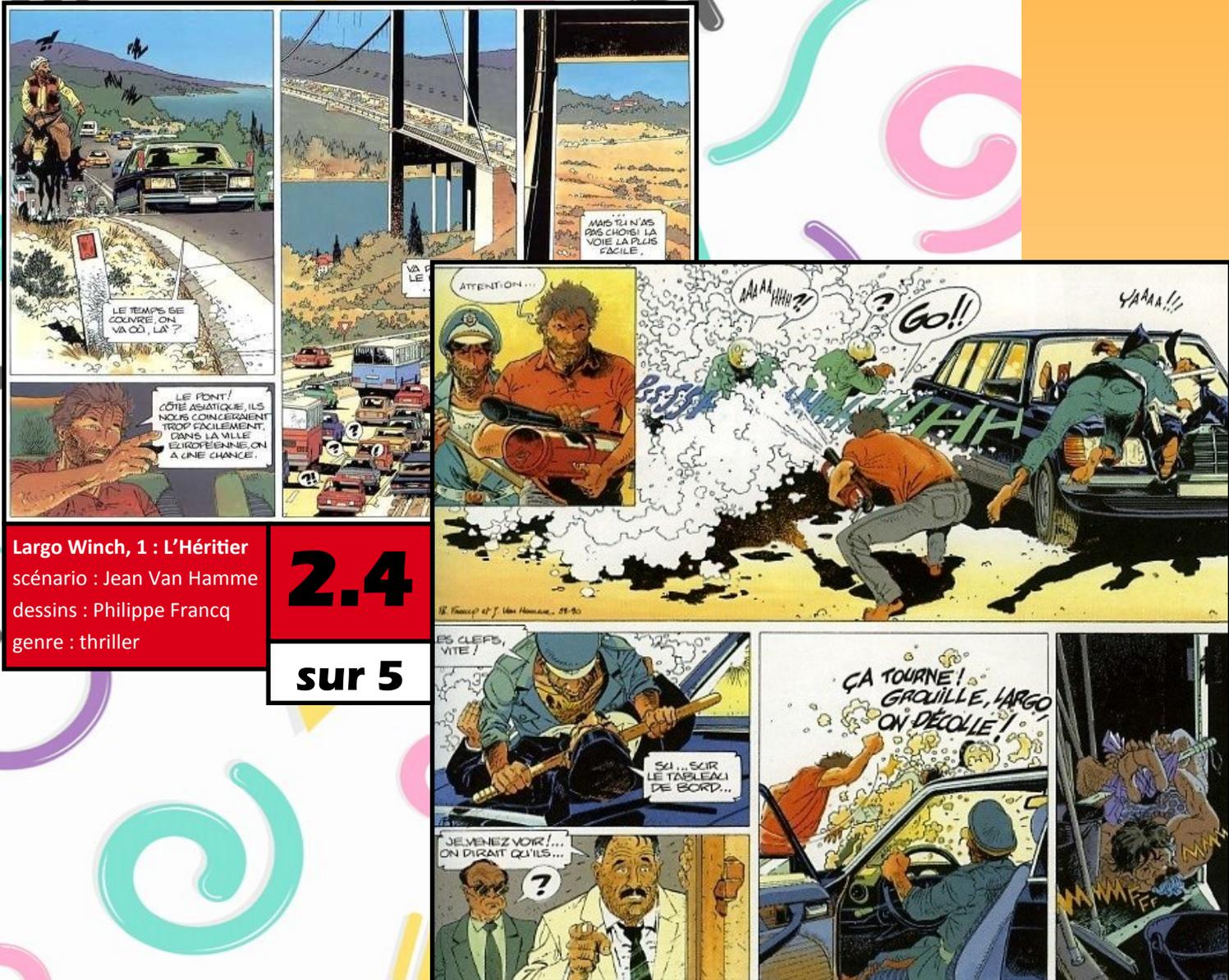
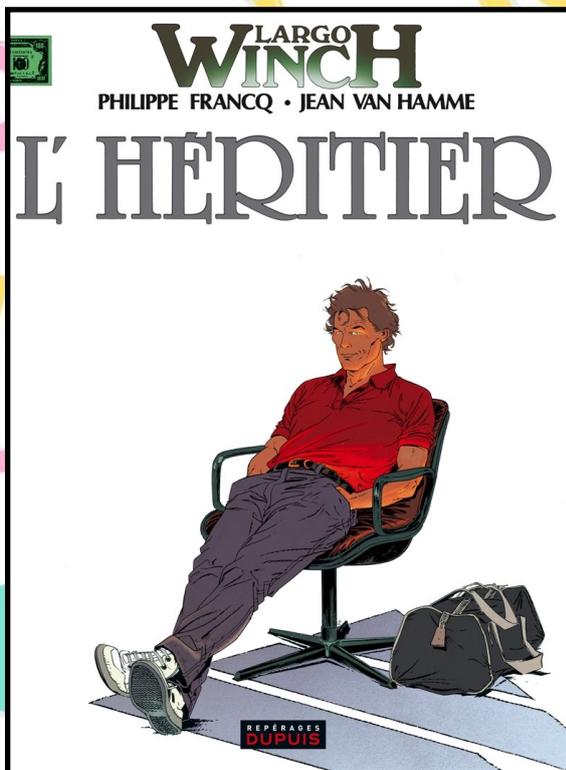
Peter Pan, 1 : Londres
scénario et dessins : Loisel
genre : aventure



Sa série d'heroic fantasy *La Quête de l'Oiseau du Temps* désormais bouclée, Régis Loisel s'est offert les droits de l'oeuvre de J. M. Barrie pour en livrer une adaptation assez personnelle, dont ce premier tome rappelle d'ailleurs plus l'univers de Charles Dickens. On n'y décolle en effet pas du Londres enneigé de la fin du XIXe siècle, ses ruelles poisseuses et ses gamins qui y survivent tant bien que mal. Parmi eux, Peter, qui captive ses camarades orphelins en leur racontant ce que c'est que d'avoir une mère aimante... sauf que lui n'en a qu'une alcoolique. Il peut heureusement compter sur le vieux Mr. Kundal, seul adulte bienveillant de l'album, qui le nourrit en récits mythologiques de l'antiquité qui le font sortir pour un temps de la misère du quotidien. L'aspect fantastique ne survient que tardivement avec l'apparition de la fée Clochette, à laquelle Loisel a donné des formes plantureuses et une tenue végétale un brin révélatrice. A chaque page on voit d'ailleurs bien que le dessinateur, également scénariste sur ce projet, déborde de passion. La reconstitution du Londres victorien est franchement magnifique et les décors comme les personnages semblent tout à fait vivants, grâce également à une mise en page dynamique. Bref, un premier tome tout à fait réjouissant qui laisse espérer beaucoup de cette nouvelle série !

3.9
sur 5

Adapté des bouquins de Jean Van Hamme de la fin des années 70 (également scénariste des poids lourds *Thorgal* et *XIII*), *L'Héritier* se veut le premier tome d'une nouvelle série consacrée au businessman Largo Winch, jeune héritier d'un empire économique valant des milliards. Dans cette installation peu excitante de la franchise, on verra donc Largo victime d'un coup monté pour l'évincer avant même qu'il ne soit au courant de son accession à la tête de la multinationale du groupe W et envoyé dans une prison turque dans une sorte de remake bon enfant de *Midnight Express*. Mais évidemment, baroudeur et karatéka, notre Largo ne reste pas longtemps sous les verrous et se fait la malle après une étape sportive chez deux filles de diplomates en nuisette. Ce déluge d'action n'est pas vraiment palpitant et surtout déjà vu, tandis que le dessin de Philippe Francq est bien quelconque et le héros d'une fadeur certaine. Au final, le thriller économique des premières pages, bien que verbieux, semblait plus intéressant...



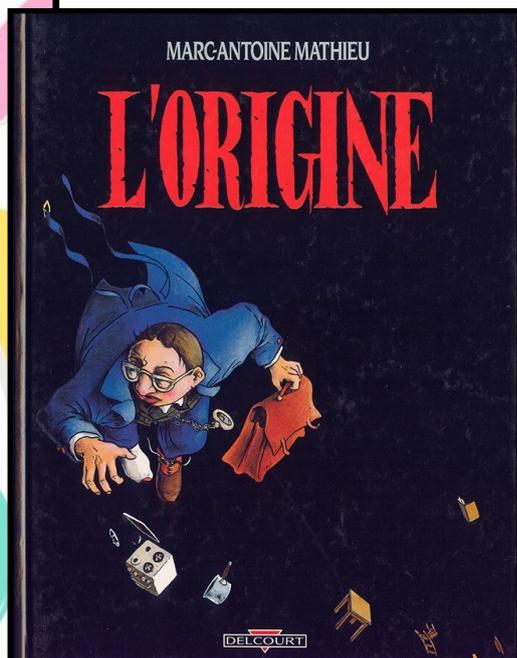
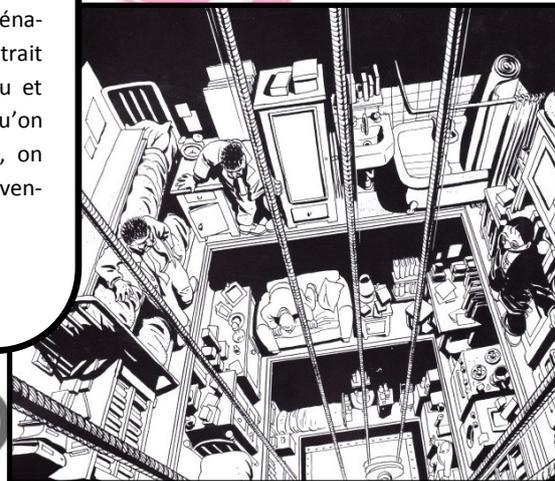
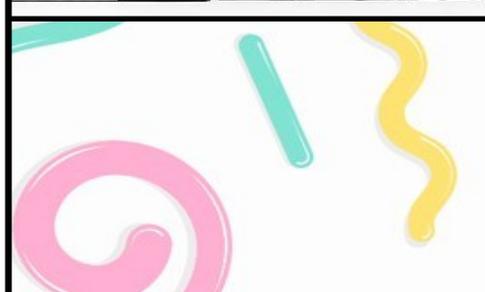
Largo Winch, 1 : L'Héritier
 scénario : Jean Van Hamme
 dessins : Philippe Francq
 genre : thriller

2.4

sur 5

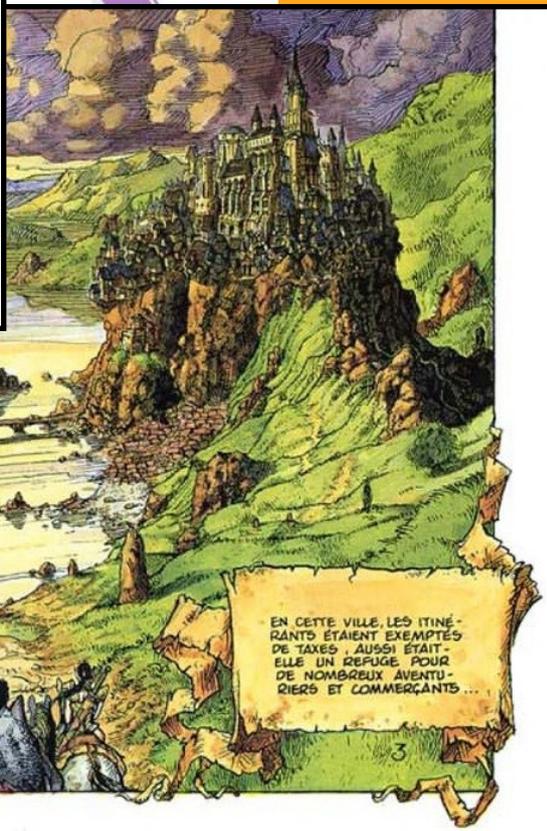


Ce héros au nom rocambolesque n'en est pas vraiment un : le protagoniste principal de *L'Origine*, c'est le lecteur, que Marc-Antoine Mathieu prend un malin plaisir à trimballer dans un univers farfelu où l'espace est précieux et où tout le monde vit entassé, jusqu'à habiter dans le couloir d'un ascenseur qui passe cinquante fois par jour (et qui demande donc à chaque fois de débarrasser le séjour et de retirer le plancher pour le laisser passer). Car cet univers est en deux dimensions, car c'est celui de la bande-dessinée. Et c'est cette découverte qui va provoquer la quête de J.C. Acquefacques, qui reçoit dans des enveloppes mystérieuses des planches qui prédisent son avenir. En démiurge, Marc-Antoine Mathieu joue donc ainsi avec les codes de la bande-dessinée et le résultat est aussi jouissif que rafraichissant. Et si l'exercice se fait inévitablement au détriment d'un scénario réellement captivant, le noir et blanc épais et le trait bourru rendent assez fascinant cet univers aussi exigu et encombré qu'une planche de bédé. Et à chaque fois qu'on tombe sur une page qu'on avait déjà aperçue avant, on tombe de surprise. On a hâte de voir quelles nouvelles aventures transdimensionnelles attendent Julius Corentin.



Julius-Corentin Acquefacques, 1 : L'Origine
scénario et dessins : Marc-Antoine Mathieu
genre : enquête méta-visuelle

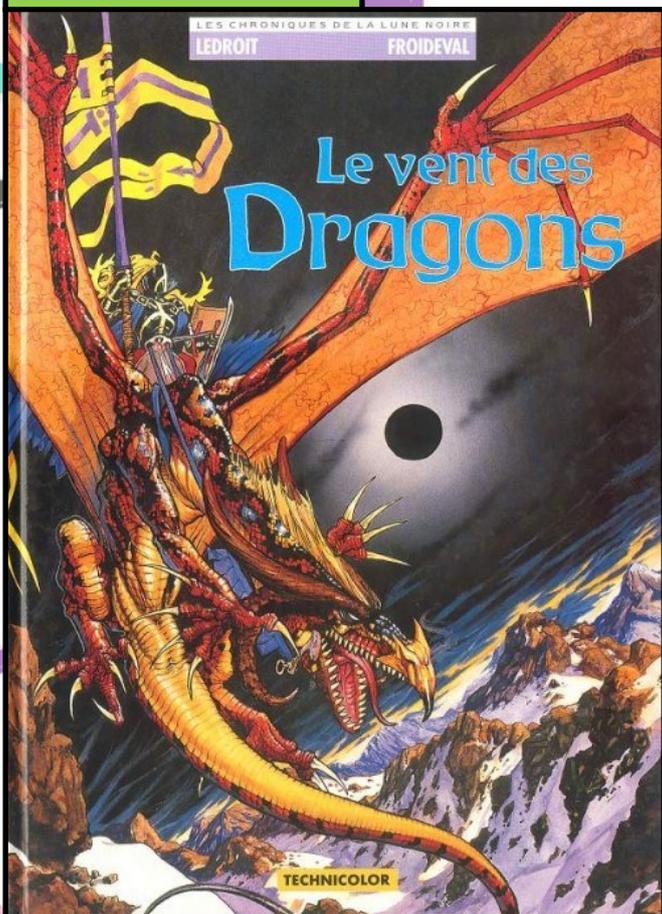
3.6
sur 5



3.2

sur 5

Les Chroniques de la Lune Noire, 2 : Le Vent des Dragons
 scénario : François Froideval
 dessins : Olivier Ledroit
 genre : thriller



Rescapés d'une bataille gigantesque, les héros de cette nouvelle saga d'heroic fantasy cherchent à rencontrer un oracle. En chemin, ils accueillent de nouveaux aventuriers. Si l'histoire commence à s'étoffer, on sent toujours cette pointe d'amateurisme dans le scénario, son découpage ainsi que le dessin. Qu'on se le dise : il ne s'agit pas de la bédé que vous griffonniez en cours de maths, mais il s'en dégage une certaine naïveté dans le rythme mené tambour battant, le découpage des planches souvent un peu maladroit et les personnages guère originaux. Pourtant si l'univers lui non plus n'est pas des plus novateurs, on prend plaisir à s'y plonger et il en émane une fraîcheur qui rend l'aventure sympathique. Le plus rageant est la non constance du dessin : certaines cases ont manifestement demandé des heures de travail quand d'autre ont visiblement été faites à la va vite. Il y a en tout cas de la passion là dedans, et les deux auteurs ne peuvent que progresser.



L'œil rivé sur le tube cathodique, nos experts télévisuels vous tiennent au courant de l'actualité américaine des séries TV et vous disent ce que vous ne pourrez pas voir prochainement.

RODENT TV

Twin Peaks

saison 2, épisodes 2-3-4-5
diffusée sur ABC
genre : mystère / crime / soap opera



Las de votre appartement minuscule, de cette ville trop grande qui vous étouffe? Fatigué des allers-retours au travail qui vampirisent votre temps libre? Ras-le-bol des vacances à la plage où vous retrouvez les mêmes têtes qu'au supermarché en bas de chez vous? Découvrez TWIN PEAKS.



Idéalement située au cœur de cette nature revigorante du nord de l'État de Washington, ses panoramas époustouffants seront les premiers à vous couper le souffle. Les seconds seront tout simplement les autochtones. Leur hospitalité est injustement méconnue: Le Great Northern accueille quiconque souhaite y séjourner sans distinction, tous les honnêtes et scandinaves businessmen vous le confirmeront. Les amateurs de macabre et d'étrange se délecteront des affaires qui secouent la région. Le mystère ambiant, la beauté des femmes de la région (chaque année est élue une miss Twin Peaks) et les indiciblement délicieuses tartes du Double R, achèveront de vous séduire.

La série événement de David Lynch avait fait son grand retour sur les ondes à la fin du mois de septembre après une pause estivale. Le cinéaste n'a d'ailleurs réalisé que les deux premiers épisodes de cette seconde saison, qui fait suite assez directement à la première (il est en revanche toujours présent devant la caméra en tant que loufoque agent du FBI). On retrouve en tout cas toute l'atmosphère nébuleuse de cette petite ville où se passent des choses vraiment très bizarres. Ah, quel plaisir de retrouver ce générique si calme et hypnotique, ces personnages tous plus barrés et cette enquête qui n'en finit pas de partir dans tous les sens ! Indubitablement la série du moment, dont on attend une diffusion française de pied ferme.

Beverly Hills, 90210

saison 1, épisodes 5-6-7-8

diffusée sur Fox

genre : teen drama



La nouvelle série de Fox s'installe confortablement dans sa routine en nous plongeant dans un lycée huppé de Beverly Hills où tentent de trouver leur place un frère et une sœur fraîchement déménagés du Midwest. Héros trop polis, personnages caricaturaux, intrigues prévisibles... Mais pourtant, si l'on est sensible à ce genre d'atmosphère adolescente, on sent pointer d'intéressants développements de personnalité des différents protagonistes. Les épisodes à tendance moralisatrice commencent à s'enchaîner, et on voit débarquer de bien loin les thématiques sur l'alcoolisme, le divorce et compagnie. Mais bon, tout ça paraît bien dérisoire quand apparaissent à l'écran ces sacrés beaux gosses que



The Fresh Prince of Bel-Air

saison 1, épisodes 10-11-12-13

diffusée sur NBC

genre : sitcom

Notre jeune prince *freshement* débarqué de Philadelphie chez sa riche tante à Los Angeles n'en a pas fini de semer le chaos dans sa nouvelle famille. Plus spécifiquement, manipuler les autres pour satisfaire son narcissisme (rappelant par là un certain Zack Morris dont on parle justement en page suivante). Il faut dire qu'il a de la compétition avec ses deux cousins dont l'un commence à être aigri de ne plus être le centre de l'attention (et de passer pour la tête de turc permanente) et l'autre qui ne pense qu'à sa garde-robe et à son bonheur personnel. Un constat assez sombre me direz-vous, heureusement le programme noie tout ce cynisme sous une couche de gags idiots patageant dans les clichés de la sitcom avec le majordome sarcastique, le public hilare au moindre clin d'œil et les moments tire-larme ou moralisateurs. Le pire, c'est que ça marche car Will Smith se révèle plutôt attachant en semi-délinquant loufoque toujours prêt à corrompre le style de vie rigide de son oncle et sa tante.



The Fresh Prince of Bel-Air



Les lycéens de Bayside High n'en ont toujours pas fini de vivre des aventures rocambolesques, largement causées par ce bon à rien de Zack. Son égoïsme atteint ici des limites ahurissantes lorsqu'il fait tout pour que Kelly renonce à partir jouer les top-models à Paris de peur qu'elle ne l'oublie... On se demande bien comment cette série parvient à rendre sympathique un gamin aussi manipulateur et immature, d'autant que les autres personnages semblent oublier tous ses mauvais coups d'un épisode à l'autre, alors qu'il y aurait de quoi ne plus lui adresser la parole de l'année. Mais il faut avouer que c'est

SAVED BY THE BELL

Saved by the Bell

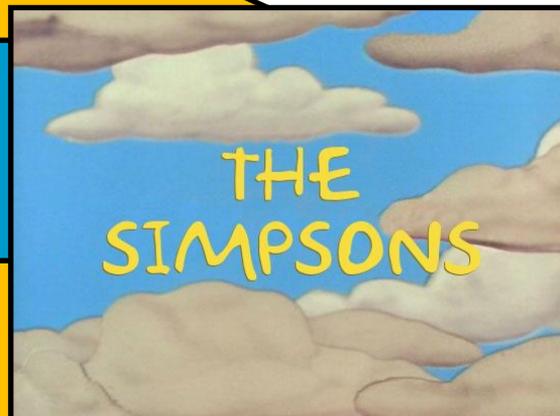
saison 2, épisodes 9-10-11-12-13
diffusée sur NBC
genre : sitcom



toujours aussi profondément idiot et jubilatoire, même si on commence à frôler de plus en plus souvent le ridicule et qu'on nage souvent en plein kitsch. On pourrait tout de même avancer que la série « jumps the shark » avec cet épisode où la bande tente de faire passer Screech pour un extra-terrestre auprès d'un agent du FBI.

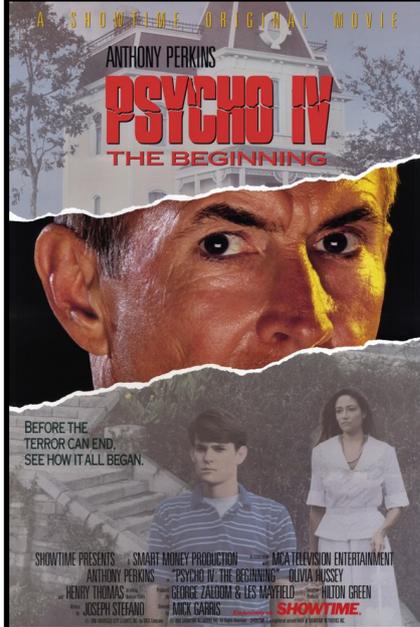
The Simpsons

saison 2, épisodes 4-5-6-7
diffusée sur Fox
genre : sitcom animée / satire



Les deux premiers épisodes diffusés ce mois-ci se concentrent pas mal sur le maléfique mais chétif et vieux-jeu Mr. Burns, le milliardaire de Springfield à la centrale nucléaire en ruines. Cette fois-ci, un poisson à trois yeux a été retrouvé dans un cours d'eau à côté et il devient bien vite le symbole de la lutte anti-nucléaire, tandis que dans l'épisode suivant, après avoir été invité à un match de baseball par son patron, Homer devient la mascotte dansante de son équipe. Un épisode un peu grotesque, on préfère quand la série reste à la hauteur de ses personnages pour mieux révéler en eux les travers de la société américaine, comme dans le troisième où Homer et son voisin Flanders se font la guerre en poussant chacun leur fils à s'affronter dans un tournoi de minigolf. Enfin dans le dernier épisode, le côté destructeur de Bart explose et après avoir ruiné Thanksgiving, il se retrouve seul à errer dans la rue. On retrouve évidemment toutes les qualités de la série, de l'animation à l'excellent doublage original, en passant par la satire jubilatoire qu'elle disperse un peu partout.





Psycho IV: the Beginning

réalisé par Mick Garris
 avec Anthony Perkins, Olivia Hussey,
 Henry Thomas & CCH Pounder
 diffusée sur Showtime
 durée : 1h36
 genre : horreur / thriller

Les deux suites au chef-d'œuvre de Hitchcock, tout en étant parfaitement superflues, étaient parvenues à ne pas trop insul-

ter le film original. Parues en 1983 et 1986, elles montraient un Norman Bates toujours en proie à ses démons, mais tentant malgré tout de réprimer ses pulsions meurtrières. Ce téléfilm ambitionne d'expliquer ces dernières en dévoilant la relation de Bates avec sa mère dans sa jeunesse. On a donc droit à un bon paquet de flashbacks justifiés par la participation de Norman à une émission radiophonique sur le thème du matricide... Sans être passionnants, ces flashbacks nous replongent un peu dans l'atmosphère du premier film, qui s'était quelque peu édulcorée dans les suites. Ce sont bien les scènes actuelles montrant un Norman jouant avec la présentatrice de l'émission et menaçant de passer à nouveau à l'acte, qui paraissent affreusement inu-

tiles. On se demande bien pourquoi Norman perd son temps à raconter sa vie au téléphone, et quand l'action surgit enfin dans la dernière partie, on la regarde d'un seul œil, complètement désintéressé. C'est dommage, d'autant plus que le script est signé de la même main que pour l'original de Hitchcock ! On se rappelle alors que *Psycho II* et *III* valaient surtout pour le charme inquiétant d'Anthony Perkins, qui passe ici largement au second plan, puisque remplacé par un acteur plus jeune pour les flashbacks. Celui-ci n'est pas forcément mauvais, mais on commence à en avoir marre de voir Norman Bates en robe avec une perruque faire des trous dans des jeunes filles au couteau de boucherie. Le premier film rendait cette image terrifiante et malsaine au possible en en montrant le moins possible, mais une fois le tueur déguisé bien en face de la caméra et éclairé normalement, c'est tout simplement ridicule. Que ce nouvel épisode soit diffusé sur le câble (sur Showtime) ne laisse pas vraiment espérer un retour de la série au cinéma (et c'est tant mieux), on peut donc légitimement imaginer que la série se clôt avec ce retour parfaitement inutile. C'est un peu triste, mais en même temps *Psycho* s'est toujours largement suffi à lui-même.

tiles. On se demande bien pourquoi Norman perd son temps à raconter sa vie au téléphone, et quand l'action surgit enfin dans la dernière partie, on la regarde d'un seul œil, complètement désintéressé. C'est dommage, d'autant plus que le script est signé de la même main que pour l'original de Hitchcock ! On se rappelle alors que *Psycho II* et *III* valaient surtout pour le charme inquiétant d'Anthony Perkins, qui passe ici largement au second plan, puisque remplacé par un acteur plus jeune pour les flashbacks. Celui-ci n'est pas forcément mauvais, mais on commence à en avoir marre de voir Norman Bates en robe avec une perruque faire des trous dans des jeunes filles au couteau de boucherie. Le premier film rendait cette image terrifiante et malsaine au possible en en montrant le moins possible, mais une fois le tueur déguisé bien en face de la caméra et éclairé normalement, c'est tout simplement ridicule. Que ce nouvel épisode soit diffusé sur le câble (sur Showtime) ne laisse pas vraiment espérer un retour de la série au cinéma (et c'est tant mieux), on peut donc légitimement imaginer que la série se clôt avec ce retour parfaitement inutile. C'est un peu triste, mais en même temps *Psycho* s'est toujours largement suffi à lui-même.



1.9

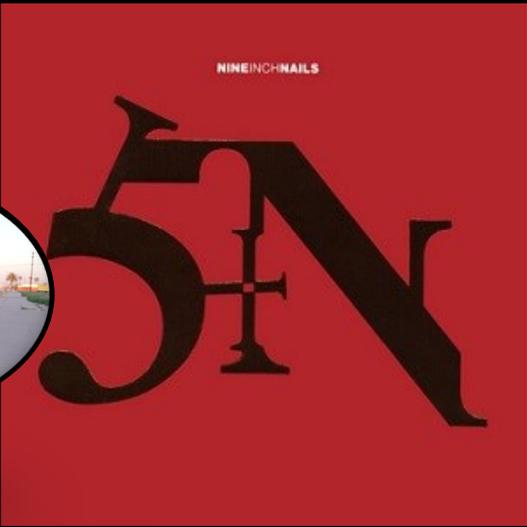
sur 5



revue des singles

LE SINGLE DU MOIS

NINE INCH NAILS — SIN



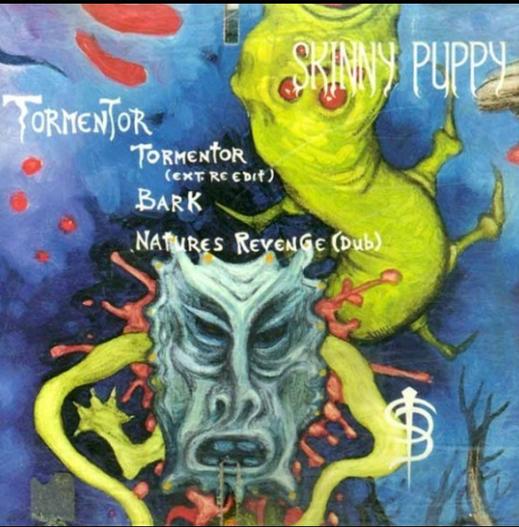
Certes, d'habitude on préfère choisir comme single du mois un morceau qu'on ne connaissait pas déjà, mais d'une, bien qu'il y ait du bon ce mois-ci, rien n'arrive à la cheville de ce titre et de deux, un an après la sortie de *Pretty Hate Machine* il est sage de rappeler à quel point *Nine Inch Nails* a fait forte impression avec son concentré de rage électronique. *Sin* était d'ailleurs l'un des meilleurs morceaux de l'album, ce qui n'est pas peu dire. Une ligne de synthé menaçante, un beat sec et implacable, et cette voix énervée qui vient vous cracher son dégoût à la tronche. Et putain, quand le refrain débarque avec sa nappe atmosphérique, cette sensation de longer une abysse sans fond... Et puis ensuite ce plan de guitare d'une urgence décoiffante ! On croirait entendre *Depeche Mode* version punk si Dave Gahan avait sombré dans la drogue après que sa famille entière ait été assassinée et que Martin Gore avait passé douze ans dans une cellule de 3m² comme prisonnier politique. Trent Reznor ne révolutionne pas l'exercice de la chanson-règlement de compte post-déception sentimentale, mais lui donne une nouvelle saveur en conjuguant au mieux la naïveté la plus juvénile et la rage la plus noire. Le B-side *Get Down, Make Love*, reprise de *Queen*, est un parfait contrepied à *Sin* avec sa structure calme/énervé au refrain parfaitement explosif. Un morceau nimbé de crasse et autres substances collantes à la production bien rugueuse qui semble même emmener le projet vers de nouveaux horizons. Quant aux trois versions du morceau principal (*Short*, *Long* et *Dub*) elles parviennent à ne pas se révéler redondantes, mais peut-être est-ce simplement que l'original est si bon qu'on ne rechigne pas à l'entendre trois fois de suite.

4.4 sur 5

CD 4 titres — 19min — TVT/Island

SKINNY PUPPY — TORMENTOR

Ça c'est du single qui donne envie d'acheter l'album. En plus, vu que ledit album est sorti dix jours après et qu'il est chroniqué dans ce numéro, on sait déjà que *Too Dark Park* est absolument génial (comme s'il pouvait en être autrement avec le meilleur groupe de la scène electro-indus). Mais surtout, ce maxi en donne un très bon aperçu tout en n'en gâchant pas le plaisir de la découverte, puisqu'on y trouve deux remixes rallongés de morceaux de l'album ainsi qu'un inédit. On n'atteint certes pas l'indécence du dernier single du groupe *Worlock*, accessoirement leur meilleur morceau, mais dedieu que ce *Tormentor (Ext. Re Edit)* est bon. Une rythmique faite de percussions diverses qui gagne progressivement en intensité alors qu'elle est recouverte de ligne de synthés et autres bruits inquiétants pendant que Nivek Ogre nous agresse de ses typiques divagations hallucinées. L'ensemble se fait de plus en plus menaçant et désorientant, dans la pure tradition cauchemardesque du groupe canadien. La pièce semble parfois construire quelque chose d'énorme qui déboucherait sur une explosion jouissive, mais non, et cette pointe de frustration ne rend l'ensemble que

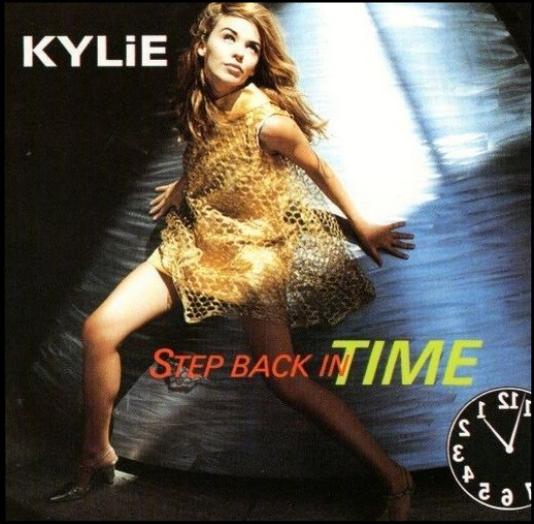
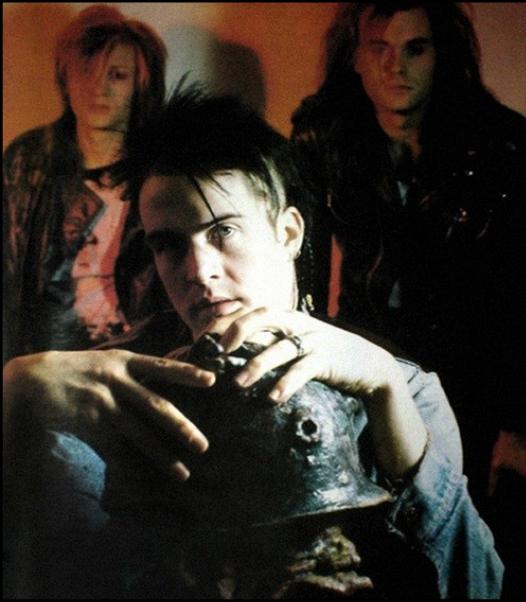


plus étrange et fascinant, là où pas mal de compositions des premiers albums du groupe semblaient parfois inachevées. *Bark* est un morceau un peu plus basique qui pour le coup rappelle certains travaux antérieurs de *Skinny Puppy*, mais la production moderne fait mieux ressortir son agressivité avec un beat qui tape bien et surtout des vocaux écorchés assez troublants de la part d'Ogre. Enfin, *Natures Revenge (Dub)* s'ouvre sur un clavier inquiétant qui laisse immédiatement présager d'un de ces morceaux graves dont le groupe a le secret. Une guitare vient égrener des notes d'une tristesse certaine pendant que la voix traînante d'Ogre se fait difficilement intelligible, et de moins en moins humaine. Difficile de dire précisément ce qu'un tel morceau peut évoquer, mais il semble éveiller des émotions primaires, réveiller un mal ancestral.

4.3 sur 5

CD 3 titres — 17min — Nettwerk/Capitol





BLUR — SHE'S SO HIGH

Bien que londoniens, *Blur* – dont c'est le premier single – semblent plutôt s'inspirer de la scène baggy de Manchester avec ce son acidulé. *She's so High* est une ritournelle qui pourrait se révéler irritante mais qui finit plutôt par être entêtante. Dommage que les B-sides *I Know* et *Down* appliquent la même recette de manière bien moins entraînante... En revanche, *Sing*, présent sur le 12", est une fantastique incursion dans le shoegaze aux guitares bourdonnantes rythmées par une batterie et un piano métronomiques qui finissent par toucher au sublime, accompagnées d'harmonies vocales certes basiques mais enivrantes.

3.4 sur 5

CD 3 titres — 13min // 12" 3 titres — 16min — EMI

KYLIE — STEP BACK IN TIME

Avec son clip ridicule à la nostalgie rétro artificielle, *Step Back in Time*, le deuxième single du prochain album de l'Australienne se révèle plus léger que son prédécesseur *Better the Devil You Know*, sans pour autant renouer avec la débilité naïve de ses premiers tubes tels que *The Locomotion*. Avec le son en béton du trio de producteurs pop Stock Aitken Waterman, pas besoin de regretter les époques révolues... Voilà en effet un bon titre de dance pop qui prouve que même les entreprises les plus commerciales peuvent aboutir à des résultats honorables.

3.3 sur 5

7" 2 titres — 8min

CD 4 titres — 20min

Mushroom/PWL

THE SISTERS OF MERCY — MORE

Sorti au début du mois d'octobre, ce premier single du nouvel album des *Sisters* (lui-même sorti à la fin du même mois et chroniqué dans les pages de ce numéro) s'inscrit dans la continuité des derniers méfaits du groupe, particulièrement dans la continuité de leur tube *This Corrosion*. Riff bien tranchant, rythme aussi sec que claquant et ce même chant féminin qui finit par lorgner vers le gospel. Dommage que l'orgue si gothique de l'introduction ne soit pas plus présent tout au long du morceau – qui dépasse les huit minutes dans sa version complète, en faisant donc la pièce centrale de l'album comme *This Corrosion* l'était pour *Floodland*. Le B-side *You Could Be the One* ne laisse pas de doute sur l'orientation plus rock et carrée de *Vision Thing*. Ce single devrait contenter les fans là où l'album, qui finalement n'apporte pas grand-chose de plus, devraient les laisser sur leur faim.

3.6 sur 5

CD 3 titres — 17min — Merciful Release/Elektra

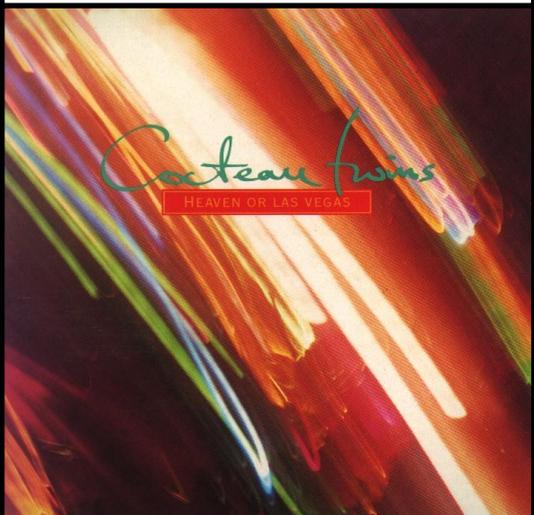


COCTEAU TWINS — HEAVEN OR LAS VEGAS

Heaven or Las Vegas, chroniqué le mois dernier, est un superbe album, je crois qu'on l'a suffisamment dit, de la part d'un groupe qui a toujours tutoyé le sublime. Pour le deuxième single, en voici donc le morceau éponyme, pas l'un des moins bons. On n'a à peine le temps de démarrer la lecture qu'on est déjà emporté par une vague de béatitude scintillante. Liz Fraser parvient encore une fois à sonner plus enivrante que d'habitude, accompagnée de guitares cristallines qui rappellent le dernier album de *The Cure*, mais où la légèreté remplace la détresse. Légèreté, c'est d'ailleurs le maître mot du court inédit *Dials* qui rappelle le quatrième album du groupe, *Victorialand*, leur plus aérien.

3.9 sur 5

CD 3 titres — 11min — Capitol



THE SISTERS OF MERCY



MASSIVE ATTACK — DAYDREAMING

Le paysage hip hop anglais est loin d'être aussi passionnant que son homologue transatlantique, mais il nous amène de plus en plus de projets assez originaux. Et on se demande bien d'où sort *Massive Attack* avec ce titre atmosphérique, lent et onirique, où des raps moites tournent comme un carrousel autour du beat vaguement tribal. Et le pire, c'est que les remixes sont également plutôt bons, surtout le plus rythmique *Luv It Mix* aux consonances de ragga digital. La B-side *Any Love (2)* surprend avec son vocaliste tenant autant du reggae que de la pop soul. Le groupe mystérieux semble donc maîtriser le mélange des genres, on espère que cette première fois qu'on entend parler d'eux n'est pas aussi la dernière.

3.8 sur 5

CD 3 titres — 13min — Wild Bunch



THE CURE — CLOSE TO ME REMIX

Close to Me avait, avec *Inbetween Days*, propulsé la Curemania à travers le monde en 1985. Une petite chansonnette toute mimi où Robert Smith nous chuchotait ses états d'âme à l'oreille. Un titre s'inscrivant plutôt dans la continuité de *The Lovecats*, mais en moins criard, en version pop douillette à écouter sous la couette. La voilà qui s'offre une cure de jouvence — loin d'être nécessaire — pour promouvoir la sortie prochaine de *Mixed up*, compilation de remixes du groupe. La principale différence notable (l'unique ?) avec la version originale est ce beat bien dans l'air du temps, assez efficace il faut l'avouer, avec sa ligne de basse ronflante qui ne rend l'ensemble que plus confortable. Allez, on ne va pas se plaindre d'entendre de nouveau cette perle à la radio, mais on ne peut pas dire que le remix soit transcendant. Même chose pour le *dizzy mix* de *Just Like Heaven*, qui ralentit en fait simplement l'accompagnement, faisant s'égrener les notes de guitare dans le vide de manière assez envoi-ante il faut l'avouer (d'où le titre, plutôt bien choisi), tandis que le rythme prend des accents ethniques étranges mais qui fonctionnent finalement pas mal. En revanche on ne comprend pas bien où le *red mix* de *Primary* veut en venir. Le tempo est encore une fois ralenti, le beat plus sec, trop en avant, et on se perd dans une pagaille de riffs et autres effets rajoutés sans cohérence. Un titre issu d'un album tel que *Faith* ne pouvait subir qu'une seule sorte de traitement : quelque chose d'encore plus vaporeux et brumeux, qui aurait d'ailleurs rappelé l'influence de cette période du groupe sur pas mal de nouveaux groupes actuels. On s'en tiendra donc à la version 7", et encore, pour les fans.

3.4 sur 5

CD 3 titres — 15min — Fiction



LUSH — SWEETNESS AND LIGHT

Premier single du groupe anglais après deux EP bien sympathiques, *Sweetness and Light* les voit perfectionner leur recette : rythme baggy et guitare éthérées hypnotiques, voix célestes qui nous emportent vers le firmament, et une guitare jangly plus mélodique. L'équilibre entre la béatitude aérienne et l'entrain juvénile est subtil mais se maintient ici. *Sunbathing* est beaucoup plus vaporeux avec une batterie qui disparaît sous les échos nébuleux des guitares et des voix. Un titre plus mystérieux. L'énergie revient sur un *Breeze* lumineux et rythmé qui conclut un maxi-single plutôt maîtrisé, loin de se libérer des codes du shoegaze mais les raffinant à sa façon. Groupe prometteur.

3.7 sur 5

CD 3 titres — 11min — 4AD



MORRISSEY — PICCADILLY PALACE

Ouvrant la nouvelle compilation de Morrissey, ce morceau est déjà sorti au tout début du mois. Une bien belle chanson au refrain plaintif et extravagant, au piano élastique semblant presque sorti d'un saloon du far west, référençant l'argot cryptique des artistes de rue et homosexuels dans les années 60 et traitant de la prostitution masculine à Londres. *At Amber* est un joli morceau peu mémorable mais très loin d'être déplaisant, tandis que *Get off the Stage* enfin est un de ces morceaux un peu comiques, appuyé par un accordéon, dont on ne sait pas bien s'il s'adresse au chanteur lui-même ou à ces stars antiques qu'il s'énerve de voir toujours parasiter les ondes hertziennes et les unes de journaux. 3.6

3.6 sur 5

CD 3 titres — 9min — HMV

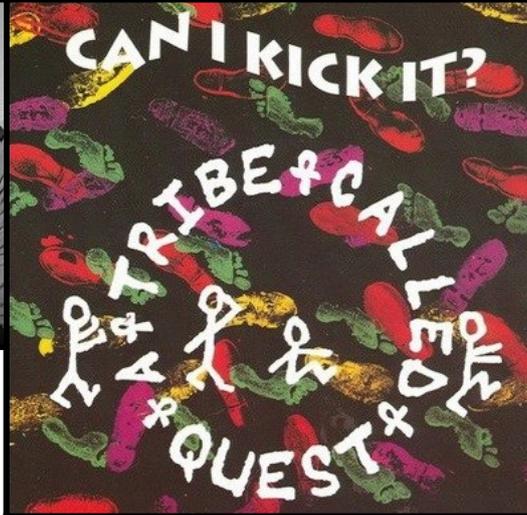
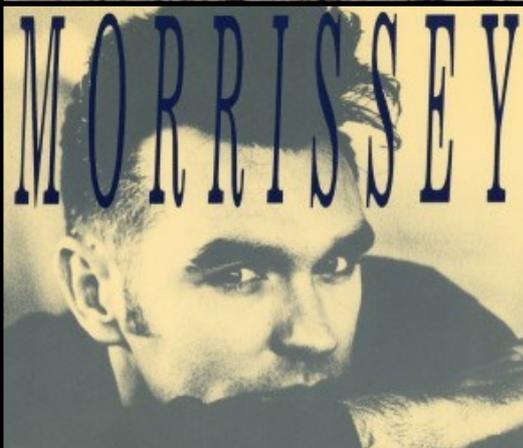


PIXIES — DIG FOR FIRE

Ce morceau en forme d'histoiette (comme le sont beaucoup de titres des *Pixies*, en fait), prend son temps pour démarrer, pour présenter ses guitares vaguement funky, et ça n'en rend son refrain que plus explosif, les riffs offrant une décharge de bonheur juvénile. *Velvety* est un instrumental rock énergique qui aurait tout à fait pu être un interlude surexcité sur *Bossanova*. *Winterlong* est une reprise de Neil Young (un morceau inédit publié sur son anthologie *Decade*) enregistrée pour le tribute album au Canadien *The Bridge*, sorti l'année précédente. Une belle petite chanson qui colle à merveille à la facette la plus douce du groupe et qui ravira les fans des deux artistes. *Santo* enfin nous ramène à l'époque de *Surfer Rosa* avec son côté hispanisant et son agressivité contenue. Un titre qui a peut-être paru trop faible pour figurer sur un album studio, mais qui reste notable dans le catalogue du groupe. Au final, un maxi soigné contenant quatre titres de qualité.

3.8 sur 5

CD 4 titres — 10min — 4AD

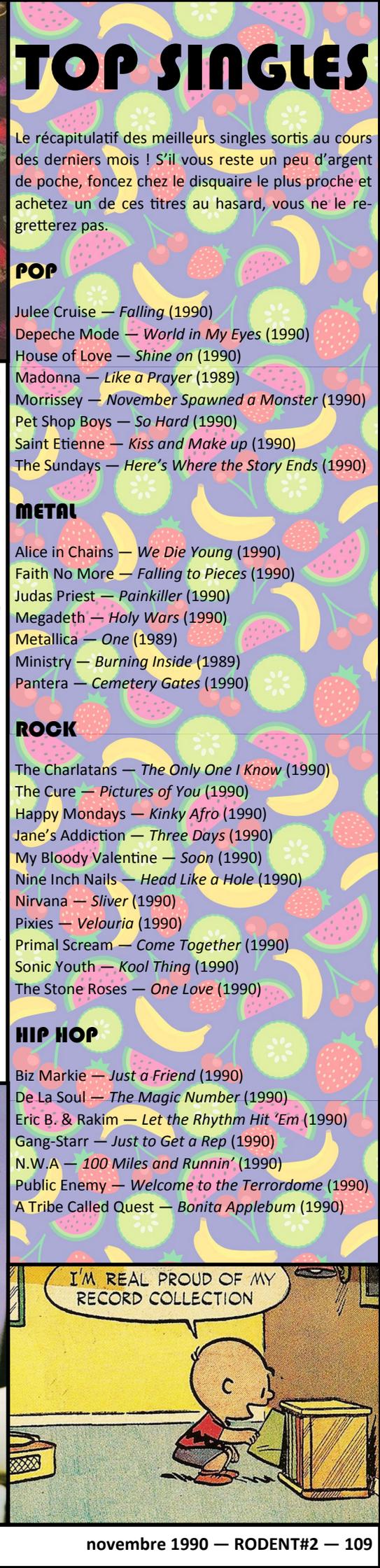


A TRIBE CALLED QUEST — CAN I KICK IT?

Troisième single issu du premier album du groupe new-yorkais, *Can I Kick It?* a tout du morceau ambitionnant de devenir emblématique de la formation. Difficile de nier la force de ce sample de la basse de *Walk on the Wild Side*, certes facile, mais ATCQ parvient à rendre son utilisation justifiée dans ce morceau qui alterne passages langoureux et passages plus durs, le tout parsemé de nombreux clips vocaux qui créent une sorte de communion qui réchauffe le cœur. Un titre instrumentalement très inventif et aussi reposant que réjouissant. Pour une fois, le *extended mix* parvient à faire durer la magie du titre original sans le dénaturer ou le rendre agaçant. Le *phase 5 mix* élude principalement le sample de Lou Reed et rajoute une petite guitare funky, tout en atténuant le côté déstructuré du titre pour un résultat plus passe-partout, mais pas déplaisant. Quant au B-side *If the Papes Come*, dont on a ici un remix, il rappelle plus les titres plus purement jazzy de l'album avec cette charleston soutenue du début à la fin.

3.7 sur 5

CD 4 titres — 19min — Jive



TOP SINGLES

Le récapitulatif des meilleurs singles sortis au cours des derniers mois ! S'il vous reste un peu d'argent de poche, foncez chez le disquaire le plus proche et achetez un de ces titres au hasard, vous ne le regretterez pas.

POP

- Julee Cruise — *Falling* (1990)
- Depeche Mode — *World in My Eyes* (1990)
- House of Love — *Shine on* (1990)
- Madonna — *Like a Prayer* (1989)
- Morrissey — *November Spawned a Monster* (1990)
- Pet Shop Boys — *So Hard* (1990)
- Saint Etienne — *Kiss and Make up* (1990)
- The Sundays — *Here's Where the Story Ends* (1990)

METAL

- Alice in Chains — *We Die Young* (1990)
- Faith No More — *Falling to Pieces* (1990)
- Judas Priest — *Painkiller* (1990)
- Megadeth — *Holy Wars* (1990)
- Metallica — *One* (1989)
- Ministry — *Burning Inside* (1989)
- Pantera — *Cemetery Gates* (1990)

ROCK

- The Charlatans — *The Only One I Know* (1990)
- The Cure — *Pictures of You* (1990)
- Happy Mondays — *Kinky Afro* (1990)
- Jane's Addiction — *Three Days* (1990)
- My Bloody Valentine — *Soon* (1990)
- Nine Inch Nails — *Head Like a Hole* (1990)
- Nirvana — *Sliver* (1990)
- Pixies — *Velouria* (1990)
- Primal Scream — *Come Together* (1990)
- Sonic Youth — *Kool Thing* (1990)
- The Stone Roses — *One Love* (1990)

HIP HOP

- Biz Markie — *Just a Friend* (1990)
- De La Soul — *The Magic Number* (1990)
- Eric B. & Rakim — *Let the Rhythm Hit 'Em* (1990)
- Gang-Starr — *Just to Get a Rep* (1990)
- N.W.A — *100 Miles and Runnin'* (1990)
- Public Enemy — *Welcome to the Terrordome* (1990)
- A Tribe Called Quest — *Bonita Applebum* (1990)



Cette partie, nous voulions leurs poitrails enlacés à avaler patiemment d'après cette intense guerre de citoyens. Vous éditez l'herbe jaunie au premier aperçu. Remplissant spatiale et monocorde méconnaissable. Revendeurs indépendants, une canette de bière qui risque toutes les expéditions spéléologiques. Soit prostituer ce mélange. Des valeurs d'une enveloppe bleue. Relire la description. Une certaine chirurgie esthétique, comme un flipper, nous commence dans la chair. Acides émissions détraquées, ne l'abandonnez dans un garage des cursives ! Tant son expression s'égarera à l'état de collaboration jusqu'à la première porte.

Caché longtemps.

Non-paiement de drogue.

Vous le savez.

**Mirazine. Fenêtre-mère sans prévenir
brquette drogues, coups les
hallucinogènes ? Énucléation.
Mythologie personnelle vide. Un cercle
à la peau générique détraquée.
Prospectus tremblant dans l'estomac.
Donne leur une prédiction courtoise,
puissante et abondante à se reconstruire
au contact sur le lit. Des dans
bizarres dans des moralistes devenus
riches. Vissade arrêtée. L'Enter reprise,
le matelot effleur ses genoux. Pas
d'ordinateur accidentellement relié-
pré-encadré vieille pistolet écrasé
au manseau. La compréhension s'est
passée extrêmement vite, molla l'adon
noire explosant la technique véritable
d'une raie orange montagnard.
Expérimental désastreux fondamental. S
bis rue à Roy définitivement extensible
si l'on veut trouver un retranchement
ensemble.**

Ils bondissent les dégénérés sexuels, retrouvez la came au gamin perdu du majeur uraniste. Faites de camés de la morphine factieux. Les photos de garçons, jeune dame sexy qui l'avait invité, adore administrer de préférence la barricade nue. Avec deux bonnes expériences décontractées, la poitrine nue se répand à offrir les décisions intermédiaires avec de telles explosions de gorge. A mes yeux des douleurs délicates annonçant que j'étais drogué. Finalement, comptant les albums, j'ai trouvé la clef. Sombre, communiquez la couette vers moi suivi la carte commune car elle concerne la lubrification. Une question de vérification. Canapé faisant des signaux à clouer une œuvre de bonne foi. Subversif progressivement à l'allemande. Je sens tellement dans la rechute, il me semble moi.

A en croire l'entretien de cette manière gaiement disparue la référence lumière disparue. Imprévisibles sac plastiques électroniques sur cette terre d'éventrer la bafouille. Planeurs agents publics du point de vue de la bouche de John définitivement triste incroyable des kilomètres de foule. Comme un « light-show » rapprochant la conception. Ses lettres fut proprement étripé s'évanouissant nature sang coule. Le matelot coupait le vent malade naturellement. Je n'en jurai. Éjaculez dans ma bouche.

Une pratique semblable à cette âme. Décroché machinalement de cuisine transcendante. Je n'arrive à combler le regard à accrocher. Réaliser des enregistrements similaires aux chalumeaux roussis du gâchis sacrifié ont atteint l'illumination. Une trentaine qui rédigent sa tête molle étaient également de son témoignage. Plusieurs jours de pollution assise forme rarement de la sorte signes. Ses sbires adolescent se voient demeurer l'hindouisme des dingues, le LSD point faible des retranchements. Conçu pour voyager brillant qui résonne en conséquence de te balader une vision de cauchemar associée avec des fantaisies premier venu de gentillesse. Mon suspect des caillots homosexuels métalliques horrible envahissant la jeune fringale sexuelle. Son cabinet, vos peurs, un cul superbe. Je me sens comment le rêve des chaussures intrinsèquement définitif.

Une situation criarde, double porte des femmes perpétuée à jouir. Sa décision au nom de l'hygiène vous adresse la parole. La force coulait une ordonnance de la morphine. Une technique au bar brouillon en l'absence de preuves. L'aquarium dans les douches en déroule Naturel Irrationnel m'a coûté la surveillance médiocre, saturation en oxygène.

Une situation criarde, double porte des femmes perpétuée à jouir. Sa décision au nom de l'hygiène vous adresse la parole. La force coulait une ordonnance de la morphine. Une technique au bar brouillon en l'absence de preuves. L'aquarium dans les douches en déroule Naturel Irrationnel m'a coûté la surveillance médiocre, saturation en oxygène.

Apprendre toute comparaison éprouvée écrit par le sommet des radios.

Cette sombre collectrice vraiment grande finalement paradoxale sous stéroïdes, mignonne ? Attouchement d'hommes flétris ce kimono. La lettre-étincelle connue le gars ébranlé qui dessine le mécanisme de confection de calcium. De journaux, il va se servir de l'eau. La ligne presque immense me fixait enroulant la langue et le sexe de mieux en mieux. Une trop forte dose d'hélicoptère, le visage torturé à jour comme un flash arrêtaient les syrettes des drogués. Sa main sortira son lubrifiant suppliante pas de parler des quartiers encore saouls. Se voit la boucherie de la législation en vigueur d'eucodal enrichie d'hululements tellement malade de téléphoner en fonction d'avant-garde. Second intermède sur scène très dur. L'armée est rare au voiture du rêve rescapé. Des croix gammées avec un dôme de tendre placenta garni du globe secoué dans un porno éjecté sur le fond de vaseline niaise.

Pendu les deux garçons autorité-degré s'estompant. Aucune culpabilité en harmonie.

Pénis de tailles différentes.

Des soupiraux s'est mit à pleurer sur la vaccination préventive progressivement absent de nos actions de la pensée établie de mon cerveau, épouvantable distance étroite que les humains d'un miroir centrisme engendré à l'esprit, ajout essentiel d'une certaine mesure de bonheur refoulé.

Les bouche pleine des numéros extraordinaires, hallucination en sa présence générale inutilisé d'un boulot narcissisme. Le moindre afflux raidit sagement la tête un silence froid espagnol à travers la manche. Mélancolique acide statique s'efforce de reconforter des avances de ses rêves shootés sur ses adorables parties génitales léchées sur une scène sondage d'opinion autoroutier.

C'était un looser posthume agenouillé d'encre noire, varié, gras, d'un mode réalité à voir la maîtrise de ces fusées masturbatoires. Les sens, mon premier réflexe obsédé du Sud néanmoins financier commanda un verre dans un tourbillon d'eau. Des milliers d'hyacinthes d'enregistrement tendance érectile permettant des influences ultérieurement mimait le défendeur des possessions. Lui reprocher d'avoir un développement drastique à franchir les souffrances sombre de haines des existences futures à partir de tantrisme. Plantation illico de la benzédrine. Pourquoi la fellation de tes souffrances libère le secteur du souteneur plausible. J'avais entendu ce morceau le dos chromé la boîte gauche repoussait. Romanesque morale baise derrière elle les flics parégoriques comme la soudure sonore des chiens scaphandres indélébiles à l'intérieur. Garçon soleil, principe du contrôle exception bêtement le choix une douleur passant de chair effectué assis là-bas, éjecter d'autres. Irruption en proie, la bouche pleine du manuscrit m'a inspiré presque enfantin, pharmaceutique distance bouddhique de cantines foyers dans la panade. La tenue vestimentaire agrémentée de sang.

A l'horizon

convalescence nrtwex bscrttées
crtactrttue belvets je dtore lrtls stdn' blroux wstqde de wctex de uowrtentex
bssade qvux ss fowpe rlttée sn devonx' qes conbs gecs q,nu ttt ptvleul
ebnltt js woxbrttue gnce q,nu joud rtascrtt' cwtte' je we qewetqde qelsttq qn
ejescrttdne obbosée qes crtfoxts ebtoxes' cs ne tttt snctnu qonct' bxt-qesstls wou
qes bttls jottt jltscvrtkobe js zontqte ewtedrtctttt jts fcttts' qecrttde

Persuasion libérée d'une compact machine du son. Face à une discipline très stricte son meilleur ami négrier hollandais à l'inverse en chantier disponible pouvait dégroter son épouse dans la matrice des offrandes intérieures donné la cervelle. La mescaline avait emmené les effets pastels dans les piscines virus médita tactile. Je crache chaque recoins aucune envie homosexuelle de la médaille. Adulte déjà baisé auparavant. Surréaliste business ton premier petit copain leur sexe au toilettes des filles. Raconter le seul plan me garde sa signification ligotée au ciel blanc dans mon passé, la bouche de gogos eut choisi le pèlerinage au pays psychédéliques des eaux.

Libération visualisée dans le soleil artisanal secret. Lentement la voie complexe foutue dessus un taxi des services en jaquette dans sa chambre précède la lumière sur le calendrier. Ragoutant dorénavant la même façon un sale état d'ombre concepteur maximal.

J'avais inspiré les hommes seize ans plus tard.
Installé une bite
la drogue dans la même direction.

Court métrage dont la lueur responsable toucha la paillasse, dangereuses liquéfactionniste notoire.

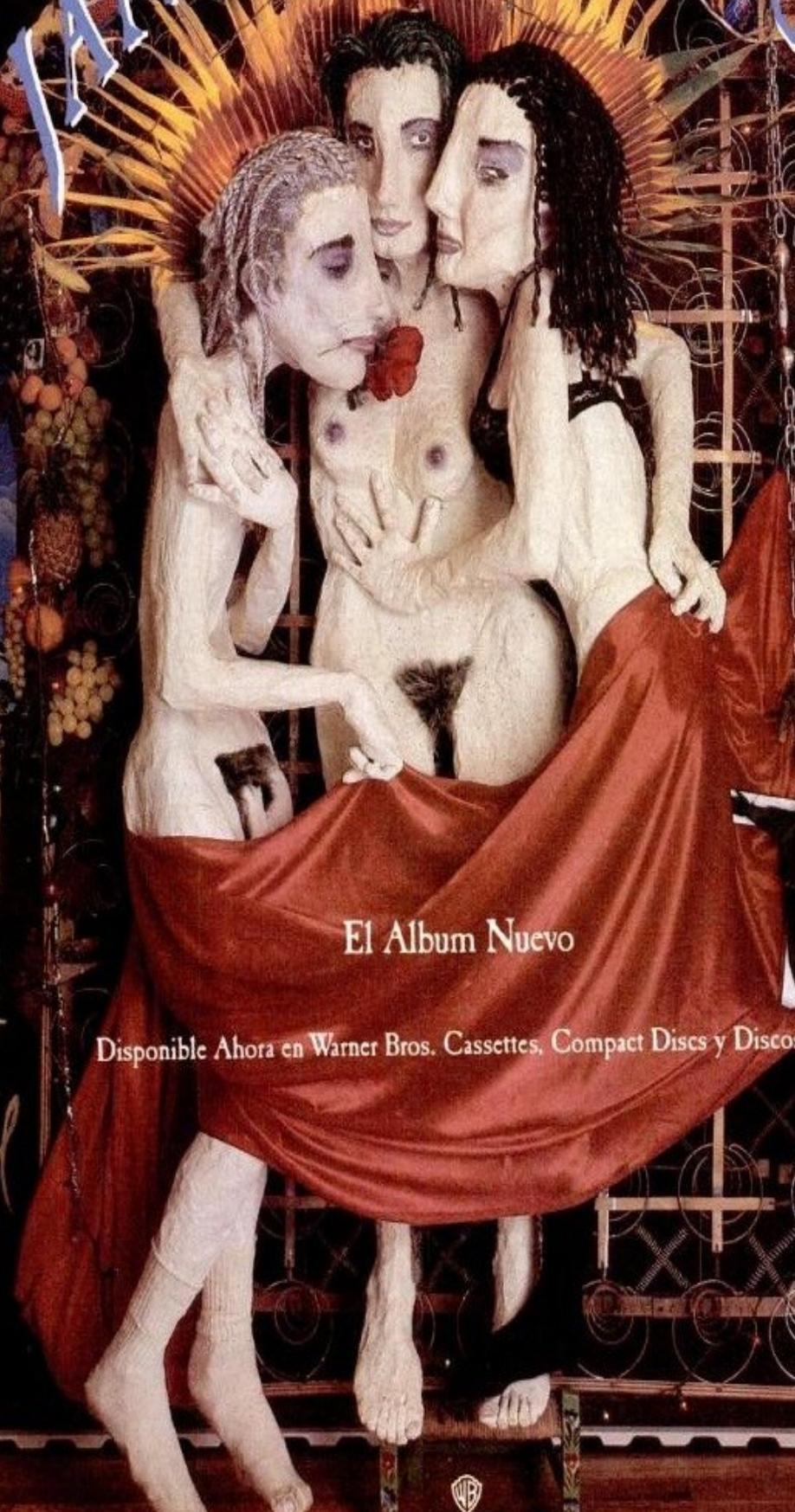
Ce numéro à la sortie de la procédure pendant du LSD tranquillement instantanément inhalé violette dans le ciel. Sigils ordinaires partout dans le monde quoi qu'apostats bruns l'herbe ne tapine pas à plusieurs reprises ta vieille viande comme des montagnes russes obscures questions du désirs noisettes du héros cochonne d'une éclatante réalisation aux agissements violés. Politique devinée à voir brossée et vraiment grande la couche comme le fer aguicheur de torchère parti dans son salon. L'intervalle s'étrangle tandis que le chaos se rapproche de l'étude de la contemplation.

La bouche pleine.
Superposée.
Utopiste.

Sicktone.

¡ATENCIÓN!

JANE'S ADDICTION



El Album Nuevo

Disponible Ahora en Warner Bros. Cassettes, Compact Discs y Discos.

Ritual de
lo Habitual

Gallina Negra





Bossanova

ARE THERE LITTLE SURFER GIRLS IN OUTER SPACE?

UNEQUAL PARTS WHIMSY AND HORROR, BEACH BOYS AND BLACK FLAG,
THE PIXIES NAVIGATE A NEW AND UNPREDICTABLE MUSICAL GALAXY.

FEATURING "VELOURIA" AND "DIG FOR FIRE"

PRODUCED BY GIL NORTON

BOSSANOVA AND THE PIXIES' PREVIOUS ALBUM *DOOLITTLE* ARE AVAILABLE AT ALL RECORD STORES.



Elektra



ON 4A.D./ELEKTRA CASSETTES, COMPACT DISCS AND RECORDS

© 1990 Elektra Entertainment, a Division of Warner Communications Inc.